

P. CATTELAÏN

MEMOIRES INEDITS
DU
CHEF DE LA SURETE
SOUS
LA COMMUNE

PARIS

F. JUVEN , EDITEUR
10 , rue Saint-Joseph, 10

Tous droits réservés

Avant-propos

Pour bien comprendre les Mémoires de Cattelain, il est nécessaire d'avoir, sur la personne de celui-ci et sur l'époque à laquelle il exerça ses fonctions, quelques renseignements généraux qui seront, pour le lecteur, autant de points de repère.

En mars 1871, la situation était très tendue à Paris, les têtes montées, les esprits surchauffés. Un décret du 11 mars, suspendant six journaux et interdisant jusqu'à nouvel ordre la publication de tout nouvel organe politique, causa dans le public une profonde émotion. On voit donc quelle était la situation quand, le matin du 18 mars, le gouvernement envoya les troupes à Montmartre pour s'emparer des canons de la garde nationale.

La tentative échoue, les soldats fraternisent avec le peuple, Paris se hérissé de barricades, et le Gouvernement décide alors de se retirer à Versailles. C'est dans cette journée du 18 mars que furent tués les généraux Lecomte et Clément Thomas. Nous renvoyons du reste le lecteur au chapitre IV des Mémoires de Cattelain.

Le Comité central de la garde nationale fixa au 26 mars les élections des conseillers municipaux, et le 27 mars, la Commune était inaugurée place de l'Hôtel-de-Ville. Les différents services publics furent réorganisés, et c'est dans ces conditions qu'un ancien officier, Duval, fut délégué à la Préfecture de police, et Cattelain, à la Sûreté. Quelques jours plus tard, Duval était tué en commandant une sortie contre les troupes de Versailles (2 avril) et, ici encore, nous renvoyons le lecteur aux Mémoires ci-dessous, chapitre VI. Duval fut remplacé par Raoul Rigault dont Cattelain évoquera plusieurs fois le souvenir, soit dans un chapitre spécial, soit dans certains passages, par exemple dans le chapitre XVII, consacré à Chaudey qui fut conduit à Mazas, par Cattelain lui-même.

Pendant, la lutte entre Paris et Versailles continuait chaque jour plus âpre et plus farouche, et le 21 mai, l'armée versaillaise entra dans Paris. Ce qui se passa, Cattelain nous le dira dans un intéressant chapitre intitulé le dernier jour !

Le Gouvernement institua alors dans la 1^{ère} division militaire vingt-six conseils de guerre, mais c'est sur Versailles que furent dirigés la plupart des prisonniers de la Commune. Des condamnations furent aussi prononcées par les tribunaux correctionnels : celle de trois ans de prison qui frappa l'ancien chef de la Sûreté de la Commune fut de ce nombre.

Et maintenant, un mot de celui-ci.

Ph. Cattelain était né à Paris, d'une famille très modeste. De bonne heure, il montra de bonnes dispositions pour le dessin que, tout gamin, il allait apprendre rue de l'Ecole-de-Médecine, en un établissement auquel il consacre quelques lignes pittoresques. Graveur de talent, il se lia avec la plupart des artistes de son époque, entre autres André Gill et Régamey. C'était le bon temps des réunions du café Théodore, dont les Mémoires ont gardé, en certaines pages, le joyeux reflet.

Le 4 septembre trouva Cattelain sergent aux Eclaireurs de la Seine.

Pendant le siège, la vie fut dure pour lui et pour sa femme, car l'art ne rapportait guère ! Il espérait, matériellement parlant, des jours meilleurs, quand, au lendemain des événements du 18 mars, il fut promu, sans l'avoir cherché et presque sans y penser, aux redoutables fonctions de chef de la Sûreté, où il fit preuve, non seulement de générosité et d'activité, mais aussi d'un réel esprit d'administration.

Condamné, comme nous le disions, à trois ans de prison pour avoir accepté des fonctions du Gouvernement de la Commune, il reprit, à la sortie de Mazas, son humble existence d'artiste talentueux et modeste. Très doux, très timide, nullement ambitieux, très étonné lui-même d'avoir

joué pendant quelques semaines un rôle dans la grande tragédie, il mourut, il y a quelques années, dans un état voisin de la misère.

Et c'est un personnage bien curieux de l'histoire anecdotique, cet artiste égaré un jour dans la fournaise politique, ce contemplatif transformé malgré lui en homme d'action, cet insouciant Montmartrois devenu le successeur direct du légendaire M. Claude. L'Histoire a de ces contrastes, et malgré soi l'on pense au doux Florian, officier de dragons, et au blondin Louvet, le sentimental auteur de Faublas, qui se réveilla un beau matin à la tribune de la Convention, transformé en homme politique.

Paul Peltier.

Mémoires inédits du chef de la sûreté sous la Commune

Chapitre premier Le Sergent l'Écumoire

En septembre 1870, j'étais sergent aux Eclaireurs de la Seine; et depuis quelques jours, nous avons quitté Paris, allant un peu au hasard, cherchant la route, et déchirant nos guêtres en disputant nos souliers aux boues argileuses de la Brie.

J'étais à la droite, près du capitaine, et nous étions à la poursuite d'un ennemi qu'on n'apercevait qu'à de rares intervalles.

Les hommes, très fatigués, se montraient raisonneurs et difficiles à conduire, menaçant, à chaque halte d'abandonner les pelles, les pioches et les vivres qui les chargeaient outre mesure.

Presque tous enfants de Paris, beaucoup d'entre eux, bien qu'ayant servi dans l'armée, n'avaient plus l'habitude des rudes marches de la campagne. Je n'en pouvais plus moi-même. Cependant, afin de donner l'exemple de la patience et de la discipline, j'avais attaché à mon sac, déjà lourd, une pioche et trois canards abandonnés par les hommes de la section. Mais à l'appel du clairon, j'étais forcé d'avoir recours à l'aide des camarades pour me remettre sur pieds et suivre la colonne.

A Meaux, dans la gare où nous avons campé, j'avais passé une bien triste nuit de fièvre et de souffrances.

Une profonde tristesse aussi m'accablait, et me rendait indifférent aux gaietés bruyantes, aux chants grivois, vieux refrains de régiment, qui à la marche et font oublier les misères. Car il est toujours pénible d'abandonner ceux qu'on aime, pour aller vers l'inconnu, au-devant d'une mort ignorée et souvent inutile.

Je m'étais adressé au jeune major du bataillon, petit étudiant imberbe, fier des broderies neuves qui mettaient à sa merci de vieux soldats chevronnés, et ce gamin, sans daigner regarder, m'avait répondu :

- Allez donc, sergent, vous avez trop bu.

J'avais en effet bu tous les ruisseaux, et j'étais rouge de fièvre, car ce que ce petit major de la 1ère du 4 prenait pour de l'ivresse était simplement la variole noire.

Mon capitaine, un brave Corse, paraissait douter de mon courage, et pourtant il m'avait déjà proposé pour une récompense,

La nuit du 4 septembre, beaucoup d'hommes ayant trop fêté la République, j'avais été chargé de garder l'Élysée, et d'en protéger les emblèmes, chefs-d'oeuvre gravés dans la pierre, contre des démolisseurs stupides.

J'avais aussi arraché des mains de la foule un malheureux ayant osé défendre l'Empereur, et qu'on traitait d'espion prussien, parce qu'il était blond, Alsacien, et disait pour sa défense avoir servi dans la Garde impériale.

Mon capitaine, en qualité de Corse, devait avoir conservé des sympathies pour le régime déchu, car j'avais été recommandé pour ce fait au commandant Moquard, qui me fit nommer cinquième sergent, ou sergent de tir.

Nous étions partis grisés de musique, de souhaits de victoire, et j'étais là sans force, ne demandant qu'un coin d'ombre pour y mourir tranquille.

Comme nous étions en retraite, il n'était pas prudent de rester en arrière: les Allemands avaient peu de sympathie pour les francs-tireurs, et les paysans de la Brie, qu'on avait peut-être un peu trop réquisitionnés, nous regardaient d'un oeil méfiant et dur.

N'en pouvant plus, je débouclai mon sac et me laissai tomber au bord du chemin, râlant de soif, et voyant défiler dans ma cervelle affaiblie les rêves les plus terribles.

Je me demandais quelle injure j'étais venu venger, et pensais qu'il m'importait peu que ce fût un Bonaparte ou un Hohenzollern qui dictât des lois aux Espagnols, que les femmes de ces gens-là étaient à l'abri dans de bons châteaux, pendant que la mienne, comme tant de femmes et tant de mères, pleurait sur les dangers de l'absent.

Et les arbres se courbaient, caressés par la brise qui rafraîchissait mon visage, mes doigts crispés pressaient l'herbe humide, et les oiseaux chantaient, laissant passer avec indifférence des gens ivres de rage qui se cherchaient pour s'éventrer sous les branches vertes.

La nature était trop belle, et je songeais qu'il est bon de vivre. J'étais depuis longtemps au bord du chemin, quand j'entendis parler près de moi, et, de ces hommes qui suivent les armées pour on ne sait quelle besogne mystérieuse, m'engagèrent à ne pas rester là, et, me prenant par le bras, l'un portant mon sac, l'autre ma carabine, me ramenèrent à Meaux.

J'avais en poche un billet de logement qui, plusieurs jours auparavant, n'avait pas servi, à l'adresse de M. Leraide, couvreur, près du passage à niveau. On me conduisit chez lui et je trouvai là un excellent accueil, et un de ces bons lits de campagne aux draps parfumés où je goûtai quelques heures de repos.

Le fils était serrurier, je le priai de redresser mon sabre baïonnette, faussé de la façon la plus inoffensive, en fouillant le sol afin d'en arracher des pommes de terre, ou coupant du bois pour la cuisine, car on ne combattait pas souvent.

Les uhlands qui nous suivaient de près s'étaient déjà montrés, dans les faubourgs ; et, songeant à la défense, je me rendis à la mairie et déposai mes armes au râtelier, pensant qu'un soldat de plus serait bien accueilli.

Les gardes nationaux étaient terrifiés, presque tous en blouse et armés de fusils inutiles, car je ne vis ni cartouchières, ne gibernes. Mais ce que je n'oublierai jamais, c'est que quelques-uns d'entre eux, conduits par un chef qui n'avait de remarquable qu'une énorme tache de vin sur la face, me dirent brutalement qu'ils ne voulaient pas d'étrangers dans la ville, et qu'on les avait chargés de me conduire à l'hôpital.

Un Arabe était avec moi : Djelloum-ben-Mohamed, du 1^{er} spahis. Ce pauvre garçon voulait combattre, et quand on lui dit, à son lit d'hôpital, que les uhlands avaient été vus, et que des bourgeois étaient allés au-devant d'eux des bouteilles sous le bras, des verres à la main et le sourire de la crainte aux lèvres, Djelloum, mourant, levait les bras au ciel, roulait des yeux terribles et criait : Mort aux Prussiens !

Un lancier de la garde occupait les fonctions d'infirmier, et nous étions là quatorze ; deux mobiles déjà grêlés, deux francs-tireurs atteints comme moi de la variole, et un brigadier de cuirassiers se portant à merveille, un de ces hommes qui, pendant que les autres combattent, passent leur temps à rêver dans les ambulances.

En qualité de sergent, mon devoir était de commander à ce groupe d'éclopés, et je parlementai avec le médecin, lui expliquant que bien qu'appartenant à l'armée, notre uniforme d'éclaireur nous exposait à certains dangers, je le priai de nous donner les moyens de quitter la ville, ou tout au moins de faire mettre sur nos lits des vêtements civils ou des capotes de soldats.

Les sœurs nous comblaient de soins, mais nous n'en étions pas moins à la merci des Allemands, qui, soixante cavaliers à peine, allaient venir dicter des ordres à la mairie.

Il ne nous vint pas une seule visite des vainqueurs, et ce fut heureux, car, à la honte de quelques-uns, on aurait vu des malades et des blessés vendus à l'envahisseur par leurs compatriotes.

Un tombereau nous fut cependant amené sur mes instances, conduit par un brave paysan, et nous pûmes quitter l'hôpital, nous cachant du mieux possible dans la paille.

Djelloum seul était armé, il avait eu un si terrible regard quand on avait voulu lui prendre son mousqueton, que les lâches désarmeurs de faibles avaient reculé.

Sur la place, en voyant partir ce triste convoi, quelques habitants avaient apporté du vin, mais Djelloum, fidèle à sa religion jusqu'à la mort, n'en voulut, pas et demanda de la limonade qu'on put lui procurer, puis nous nous mîmes en route.

Quelle triste étape !

Et pourtant, il m'en reste un souvenir de parfums, d'herbe verte et de fruits mûrs; et ces choses du passé, comme estompées dans mon cerveau, me reviennent à la mémoire avec un charme que je ne puis définir.

Des cuirassiers, héros des grandes luttes, sur leurs chevaux épuisés, sortant des allées ombreuses, le pistolet d'ordonnance au poing, s'avançaient silencieux pour reconnaître le convoi.

Quatre hommes attachés par les poignets, corbeaux des champs de bataille qu'on allait fusiller sous un arbre ; et de petites taches noires semblables à des papillons, banderolles des lances de uhlands qui voltigeaient au loin dans la plaine.

Et des fleurs partout, des arbres couchés sous les fruits, et des vignes qu'écrasaient les grappes.

Partout l'abondance et la vie, devant ceux que chassaient la misère et la mort.

On fit halte près d'un petit bois, où des gendarmes faisaient le café; et là, pensant à ma chère compagne, je cueillis pour elle un bouquet de fleurs des champs.

Je l'ai revu il y a quelques jours, ce bouquet, maintenant petite botte de foin, pieusement réunie à des cheveux d'enfant.

Plus loin, un grand beau garçon de ma compagnie, Ludet, sentinelle avancée, se tenait appuyé sur sa carabine.

Le tombereau fut obligé de s'arrêter. On offrit du café aux blessés et aux malades, et puis je fus conduit près des officiers que je saluai timidement, honteux que j'étais de voir ces hommes pleins de courage et d'espérance, regarder en pitié mon allure malade et triste.

Il fallait aller à Lagny !

En route, un couvent de femmes ouvrit sa porte, et les religieuses, voyant des uniformes, demandèrent avec angoisse où était l'ennemi, nous suppliant de rester près d'elles, afin de protéger leur faiblesse.

Elles étaient là ; sous un grand porche, en costume du moyen âge, quelques-unes pâles de terreur ; d'autres priant avec la sérénité de l'espérance et de la foi.

Il y avait des figures de vierges, belles à faire rêver des poètes, levant à peine les yeux sur nos misères, puis, de bonnes vieilles qui auraient pu faire d'excellentes grand-mères, car toutes

les tendresses leur montaient du cœur aux lèvres ; elles nous comblaient de soins, apportant des fruits, du vin, avec de doux regards de bonté.

Comme les coureurs allemands étaient près de nous, je demandai un bâton, une serviette ; je ne sais qui me procura de la couleur rouge, et je fis tant bien que mal un drapeau d'ambulance, me réservant de l'arborer à la première alerte.

Puis nous fîmes nos adieux.

Mais comme on sentait bien que le mot de « patrie » n'était pas un vain mot pour ces femmes séparées du monde !

Il se faisait tard, le voiturier avait hâte de repartir, brave homme dont je regrette de ne pas savoir le nom, et qui, pour nous, risquait sa vie sans aucun salaire.

Depuis, j'ai pensé souvent à ces pauvres filles, que le chagrin, les difficultés de la vie, quelquefois la laideur ou le mépris de tous, obligent à chercher dans le recueillement l'oubli de leurs misères.

Est-ce que ce n'est pas un droit de disposer de sa vie ? et peut-on leur interdire de préférer les chants religieux aux misérables luttes du monde, aux médisances jalouses ? Dans le cloître, elles ont la paix, le chant des oiseaux, les fleurs et l'éloignement de la foule, de ce composé d'égoïsme et de lâcheté.

Pauvres filles ! Qu'on les laisse donc libres de disposer de leurs corps, de leurs âmes, et de creuser d'avance une tombe où elles attendront une autre vie qu'elles rêvent éternellement meilleure.

A Lagny, le pont était miné.

Quelques gardes nationaux en défendaient l'approche, et j'agitai la fameuse serviette à la croix rouge, mais des armes s'abaissèrent vers nous, ces brutes prenant ce drapeau de la fraternité universelle pour un emblème allemand ; je leur fis entendre raison, ce qui ne fut pas commode, et nous allâmes nous réfugier à l'hôpital, non sans avoir longtemps parlementé, car il est certain que pendant cette guerre, l'ignorance, l'égoïsme et la peur changeaient en ennemis ceux qui auraient dû vous ouvrir les bras.

Nous étions là, couchés dans une grande salle. Quelques-uns mangeaient des œufs trouvés à la hâte par les sœurs, quand le pont sauta.

Le plafond de la salle se fendit et nous pensions que tout allait s'effondrer.

On avait dépensé pour ce sacrifice inutile une charge de poudre à démolir une province, pendant que les Allemands, avertis, passaient la rivière à quelque distance.

Mais deux petits étaient frappés, deux pauvres : une fillette abandonnée et un petit garçon qu'avaient adopté les concierges.

La fille avait une blessure grave à la tête, et le garçon, la cuisse broyée par une énorme pierre.

On le coucha dans la loge sur son petit lit ; un médecin était près de là (c'était, je crois, le maire de la ville), on l'alla chercher ; il dit qu'il n'y avait rien à faire ; l'avis que j'exposai timidement était que l'amputation aurait pu sauver l'enfant, mais le docteur paraissait affolé et ne voulut rien faire.

Je demandai au petit martyr s'il souffrait ; il me répondit : non, d'une voix remplie de douceur, pendant que tout son sang coulait par l'horrible blessure.

Sa voix s'affaiblissait, mais souriant et doux, il ne proférait aucune plainte ; son visage pâlisait, mais lui ne sentait pas l'âme innocente abandonner son enveloppe terrestre.

Je le revis le matin, serrant de ses mains de marbre un crucifix sur la poitrine, et quelques vieux soldats que nous étions là, défilions silencieux devant le petit cadavre en l'embrassant avec des larmes.

C'était la guerre !

Et des gens la demandent, les pieds sur les chenets, pour les autres !

C'est qu'on peut faire à son aise de la bravoure, bien à l'abri, l'estomac plein de bonnes choses ; mais quand on voit de pauvres blessés se tordre dans vos bras, appeler leur mère ou Dieu, quand,

les mains gluantes de sang, il faut coucher ses frères d'armes dans des tranchées profondes, on maudit les gouvernants qui, de loin, dirigent ces grands massacres.

La sœur qui nous avait accueillis possédait une idée fixe, faire descendre à la cave une statue de la vierge achetée nouvellement, afin de la préserver des dangers qu'elle pouvait courir à la chapelle ; j'allai avec un éclaireur essayer de la changer de place ; la vierge était trop lourde, mais la brave femme nous sut gré de cette obligeance, et quand je la sollicitai de me procurer un vêtement pour gagner Paris, elle alla chercher, dans ce que laissent les morts, une blouse et un pantalon que j'échangeai contre mon uniforme.

La blouse avait toutes les gammes de bleu par carrés bizarrement cousus, et les genoux du pantalon n'existaient plus qu'à l'état de souvenir.

Je ne l'en remerciai pas moins, et demandai qui voulait continuer la retraite.

L'Arabe ne répondit pas, les autres crevaient de fièvre, et le cuirassier de fantaisie ne demandait qu'à se faire envoyer en Prusse afin d'y trouver la paix.

Seul, un mobile convalescent me suivit. Sa mère habitait la banlieue, et depuis longtemps, n'avait pas eu de ses nouvelles.

- Nous déjeunerons à la maison, me dit ce camarade de misère ; vous verrez comme on vous y recevra bien.

Nous trouvons sur la route des maisons éventrées par une énorme pierre, et deux petites filles, deux sœurs blessées par les débris.

Puis, le chemin désert.

Parfois des cavaliers en redingote exploraient l'horizon et disparaissaient au galop.

J'admirais l'audace de ces éclaireurs qu'un coup de feu pouvait atteindre à chaque coin de haie, trop avancés qu'ils étaient pour être secourus.

Peut-être était-ce des journalistes, des guerriers amateurs, ou des officiers déguisés afin d'aller plus sûrement en avant ; mais ce que j'affirme, c'est que ces hommes étaient réellement braves.

La maison de mon camarade était à droite près de grands arbres. Un étroit sentier dans les vignes y conduisait, au bout duquel une ferme paraissait attendre.

Je crois que la pauvre mère attendait depuis longtemps, et que sa place était marquée là, dès le commencement de la guerre.

Je passais dans sa maison de bons moments, car au bout de quelques instants, les voisins vinrent aux nouvelles. C'était à qui apporterait les meilleurs choses et les plus vieux vins ; mais je ne fis guère honneur à leur bon accueil, regardant toutes ces joies avec des yeux pleins de fièvre, n'ayant que le désir de retourner près des miens.

On avait pour moi tué un lapin, attaché ses pattes afin de me le passer en bandoulière, et sur l'autre épaule croisé une musette de cheval pleine des plus beaux fruits :

- Pour votre femme, me dirent ces braves gens en me serrant la main.

Je fis mes adieux, il fallait presser.

Je ne faisais guère de chemin, car, à chaque instant, des sueurs abondantes me coulaient du visage, et je tombais au bord du chemin, dans la boue des fossés, pour y retrouver un peu de fraîcheur.

Je dus mettre longtemps pour arriver à Joinville-le-Pont, ne me doutant guère de ce qui pouvait m'y attendre.

Un groupe d'habitants de ce pays de la friture et du canotage était sur le pont, guettant des nouvelles.

A l'instant, je fus entouré, et on me demanda où en étaient les choses de la guerre. Je dis à ces gens la vérité, que les éclaireurs allemands avaient passé Lagny et marchaient en avant.

- A Lagny, me dit un de ces imbéciles, vous en avez menti !

Je lui conseillai d'y aller voir, pensant me débarrasser de ce sauvage et continuer mon chemin ; mais ce n'était pas l'affaire de ces héros ; il est si bon d'avoir un faible à sa merci, et de pouvoir le frapper sans crainte, qu'on ne voulut pas me laisser partir.

Un petit vieillard grincheux, écumant de rage, fendit la foule, et vint me baver au visage un interrogatoire plein de prétentions et fatigant de niaiserie.

Je répondis que je m'étais engagé dans les corps francs, et que, malade en route, je n'avais à aucun prix voulu tomber aux mains de l'ennemi, mais venir défendre Paris contre l'envahisseur.

- Finissons-en ! vous êtes un espion ! me dit cet homme vaillant qui a dû tout au moins être nommé plus tard conseiller municipal ou maire en souvenir de cet acte d'énergie patriotique.
- Vous entendez bien qu'il a l'accent prussien ! hurle un autre indigène ; c'est un Allemand !
- F...lanquons-le à l'eau !

J'étais près du parapet, et à l'instant cette horde de sauvages se précipitait sur moi, me poussant vers la rivière, et des femmes me frappaient, poussant des hurlements de bêtes.

Si les poètes, qui, dans leurs chants, célèbrent les mains de femmes pour les caresses, avaient pu voir avec quelle joie ces mains se pendaient à mes cheveux, et comme leurs griffes fouillaient mon visage afin d'en arracher les yeux, ils auraient aimé mieux glorifier les tigresses, qui ne tuent que poussées par la faim ou quand on touche à leurs petits.

Joinville est la patrie de l'ablette, mais on n'y paraît pas dédaigner la gibelotte, car, au milieu de cris de mort, des mains avides cherchaient le lapin et fouillaient dans ma musette aux poires.

Dans mon accablement de malade, j'étais insensible aux coups, mais je défendais mon bien.

Il y avait, au bout du pont, à droite, un poste de soldats ; l'officier qui le commandait vint avec quelques hommes voir ce qui se passait. Je le priai de me venir en aide, disant qu'appartenant tous deux à l'armée, son devoir était de me tirer des mains de ces brutes.

L'officier haussa les épaules, dit : « Que voulez-vous que ça me fasse ? » puis s'en alla.

J'étais abandonné de tous.

Cependant, la police avertie s'émut ; un gendarme, orné de galons de maréchal des logis, se précipita sur moi, et, me prenant par le cou, me poussa du côté de sa caserne, disant aux gredins qui lâchaient à regret leur victime :

- Soyez tranquilles, son affaire est arrangée, demain, on lui mettra du plomb dans la tête.

Je ne daignais pas me défendre et le cachot dans lequel on me jeta comme un chien me parut un excellent lieu d'asile.

J'étais enfermé depuis quelques heures et vainement j'avais frappé, demandant à boire, quand parut dans l'entre-baillement de la lourde porte, une tête de gendarme bêtement moqueuse.

Il était venu pour me dire :

- Allons, donne-moi le lapin que tu as volé, qu'est-ce que tu veux en faire ?

Révolté, je répondis que, malgré ma blouse, j'étais aussi soldat que lui, que je tenais à garder mon lapin, disposé que j'étais à fendre la tête à qui voulait le prendre, mais qu'il y aurait un peu d'humanité à me donner un bidon d'eau, que l'assaut que je venais de soutenir m'avait épuisé et que, s'il doutait sérieusement de mon identité, il pouvait envoyer, 16 passage des Poissonniers, chez moi, ou à l'Elysée, a dépôt de mon régiment, que là on lui apprendrait que, loin d'être Allemand, ce que je commençais presque à regretter, car il serait certainement moins brutal à mon égard, j'étais né rue d'Argenteuil, 19, à Paris, fils de militaire absolument français, et que, seul avec moi, une arme à la main, il en rabattrait bien de ses fanfaronnades.

Il n'y avait rien à espérer de ces gens qui répondaient à mes justes réclamations par des rires idiots.

La porte fut brutalement refermée, et je n'eus pour passer la nuit, ni un brin de paille afin de me garantir de la planche humide et couverte d'ordures du lit de camp, ni un peu d'eau pour calmer ma fièvre.

Sans la musette aux fruits, j'aurais vraiment trop souffert, mais je mâchai quelques poires, en les économisant, car j'avais toujours à la pensée le petit régal que j'apportais à la maison.

Le matin, vers 10 heures, la porte s'ouvrit, et les gendarmes vinrent en députation m'annoncer que j'étais libre.

– Marchez vivement ! me dirent ces gardiens du droit, ne tournez pas la tête et surtout n'adressez la parole à personne.

Et je partis, vaincu par la bêtise humaine, n'osant même pas prononcer une parole.

Le bois de Vincennes était devant moi. Je le traversai au hasard, me heurtant aux arbres abattus, trébuchant aux fils de fer tendus sous les taillis absents, et trouvant bien longue la route qui conduisait au terme de mes misères.

A Vincennes, je vis un facteur qui fumait la cigarette, je lui demandai un peu de tabac en échange d'une énorme poire ; il prit le fruit en m'en donna, mais me regardant de si étrange manière, que je crus qu'il rêvait peut-être un espion prussien sous mes guenilles.

Tous ces ennuis m'avaient rendu craintif, et je marchai tremblant, baisant les yeux, m'accrochant aux boutiques, espérant gagner le port, la capitale de l'intelligence et de la fraternité.

On n'a pas idée combien ce chemin de Vincennes à Paris m'a semblé pénible ; je pensais n'en jamais voir la fin.

Il me reste à la mémoire un marché où des femmes affolées entassaient des provisions dans de grands sacs, prévoyant les angoisses du siège.

Les favorisés de la fortune ne perdaient pas une minute, emplissant les caves et les greniers, afin de pouvoir supporter, l'estomac bien garni, la fatigue et la faim des autres.

A la barrière du Trône, je m'enhardis, et montai dans un omnibus près du conducteur.

Je ressemblais si peu à un voyageur ordinaire, avec les deux cordes du lapin et de la musette aux fruits croisées sur mes loques, et la boue des chemins à peine séchée sur mes genoux qui sortaient tristement de la culotte du pauvre, que les regards terribles se braquaient sur ma misère.

Je n'avais pas de quoi payer ma place, car on avait oublié de nous donner la solde, espérant nous la laisser trouver dans le désordre de la lutte.

Les intendants sont bien adroits, et les soldats très peu de chose.

On se mit en route ; ma tête alourdie suivait sur les vitres le cahot de la voiture, mais j'entendais ce que disaient mes voisins.

– Conducteur ! on ne peut pas supporter de pareilles choses ! faites descendre cet homme.

Et le conducteur me prenant par le bras, pour montrer à ces bourgeoises ridicules le pouvoir de son uniforme, me demanda les six sous que je ne pouvais donner.

Je dis avec douceur que je n'avais pas d'argent, je suppliai qu'on me laissât tranquille, puisque je m'étais échappé comme j'avais pu des mains de l'ennemi, ne demandant qu'à rejoindre les miens, étant bien malade, et je fis observer que le voisinage de mes loques était une petite gêne à l'heure où tous les Français devaient se tendre la main pour la défense commune.

Je perdais mon temps, et me vis obligé de lutter contre le conducteur que je repoussai si durement malgré la faiblesse des longs jours de jeûne et de fièvre, qu'il fut obligé de me laisser la place.

A la station, des gens galonnés, des contrôleurs, voulurent se jeter sur moi, tout en me couvrant de grossières injures ; mais j'étais à la fin de mes peines.

Des gardes nationaux s'exerçaient au maniement d'armes au long du trottoir, et près d'eux, dominant de l'allure et de la taille, se tenait un homme portant la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Il vint accompagné de quelques gardes voir ce qui se passait là ; devant cette honnête figure de la vieille armée, je me sentais un véritable appui et contai mon histoire avec la plus grande simplicité.

Etant sincère, je dus être éloquent, car tout changea de face.

Les contrôleurs se réfugièrent dans leur cabane, suivis par les imprécations des soldats citoyens ; mes voisins ne dirent plus un mot ; et le conducteur me tendit une correspondance.

L'officier m'offrit des cigares, fit monter dans la voiture un vieux sédentaire, lui donna de l'argent pour les besoins de la route, et me serra la main.

Je ne voulus pas tirer parti de mon succès, mais le vieux garde, ancien soldat de Crimée, enfuma mes voisines en lançant d'énormes bouffées d'un cigare qu'il alluma, sans que le conducteur osât dire un mot.

Il vint jusque dans mon quartier, et mes voisins lui firent si bon accueil qu'il devait avoir un léger plumet en rejoignant sa compagnie.

Le lapin était sauvé !

Je le vis sur la table, le soir, bien entouré de pommes de terre ; près de lui, ce qui restait de la musette aux fruits, et, dans un peu d'eau, le bouquet de fleurs des champs pieusement cueilli pour ma femme.

Je ne partageai pas le petit régal, car, le lendemain, des voisins me portèrent au Val-de-Grâce, d'où je sortis grêlé.

Quand, un mois après cette histoire, je rejoignis mes compagnons de combat, si maigre et tellement défiguré que pas un ne voulait me reconnaître, je perdus mon nom, et ne fus plus appelé que : sergent l'Ecumoire.

Chapitre II

Comment on devient révolutionnaire

Entre la guerre et la Commune, Gill et moi battions Paris dans tous les sens, à la recherche d'une position.

Les temps étaient durs et l'argent rare; on ne faisait plus de caricatures, et il fallait bien des démarches, pour arracher quelques pièces de cent sous à Polo, que la guerre avait rendu féroce.

Aussi Gill, joyeux d'habitude, était souvent rêveur.

Le matin, j'allais, au 13 du boulevard Saint-Germain, l'éveiller de bonne heure ; et pendant qu'il s'habillait, je restais en faction dans sa petite antichambre pour recevoir les créanciers, les éloigner avec les histoires les plus fantastiques indiquées d'avance par Gill.

Je compte, me disait-il, sur ta mine de brigand, ton uniforme crasseux, les trous de ta petite vérole pour les mettre en fuite ; dis-leur que dans l'état où tu te trouves, le mal se communique d'une façon foudroyante, que j'en suis atteint, que la maison entière est variolée ; et qu'ils n'ont qu'à quitter la place ; puis dans une éclaircie, après m'être penché sur la rampe pour voir si une invasion nouvelle ne se produisait pas, nous descendions avec rapidité chercher un marchand de vins, où nous buvions le mêlé cassis traditionnel, et la chasse commençait.

Les restaurants à la mode étaient abandonnés, et c'est dans de petites gargotes que Gill commandait des côtelettes de pauvre, arrosées d'un large litre à seize : du vin d'homme du peuple ! disait-il en agitant sa canne.

Il avait à cette époque un uniforme d'une haute fantaisie, composé d'une capote à boutons de même étoffe, que Vallès comparait à celle de Napoléon Ier, et une étrange casquette dont il avait dû composer le modèle. Elle était grise comme la capote, mais avec un large turban de velours grenat couvert de broderies comme on n'en voit pas.

(Gill avait appartenu pendant le siège à un service médical aussi mystérieux que son uniforme.) Sous le bras, il portait une canne, un fort bâton noueux, genre Directoire; aussi, quand nous rencontrions un ami, il disait en se désignant: « - Je vous présente Robert Macaire, » et, me prenant gravement par la main, il ajoutait : « Voilà Bertrand. »

Je faisais dans les rues des factions interminables devant les portes, pendant qu'il allait à la recherche de combinaisons. Je le voyais presque toujours descendre la mine allongée, alors il s'arrêtait au milieu du trottoir, me regardait avec une mélancolie profonde, puis battait la mesure: 1, 2, 3, 4, et nous entonnions lentement le refrain d'une romance alors en vogue et passée à l'état de scie :

Je n'ai trouvé dans mon malheur,
Que l'amitié d'une hirondelle.

Ensuite, il me reprenait le bras, et nous allions plus loin, traîner notre tristesse. et nos espérances.

Les gens s'arrêtaient et nous prenaient pour des fous. Mais la chose importait peu : comme nous avions l'allure de gaillards solides, on ne nous disait rien.

quelquefois, Roland, le commandant des francs tireurs de la Presse, le héros du Bourget, venait avec nous et nous étions plus dignes, car la poitrine, couverte de croix si bien gagnées, attirait tous les regards.

Et puis, Roland avait la bourse assez garnie, et tenait parmi nous, le rôle de providence.

Je me souviens, et il doit certainement ne l'avoir pas oublié, d'un certain déjeuner à la Tour-d'Argent où il nous régala de moules marinières dont il raffolait, d'autres bonnes choses et de si bons vins que le soir de ce gueuleton, nous dûmes avoir un demi-plumet fort estimable.

Roland avait la spécialité de l'achat des côtelettes et des entrecôtes. Il entrait gravement dans les boucheries, et choisissait les provisions. Je le suivais à la distance réglementaire de cinq pas, m'arrêtant s'il s'arrêtait, les talons joints et les petits doigts sur la couture du pantalon. Puis quand il sortait, la foule amassée regardait avec étonnement, et nous escortait jusqu'à la porte d'un marchand de vins, où Roland cuisinait lui-même.

C'était la jeunesse ; et je ne puis me rappeler sans émotion ce pauvre Gill, si amusant et si bon, malgré quelques petits travers bien excusables.

Nous traînions toujours un carton plein de projets de dessins et de tableaux. Il y avait des croquis de Glatigny, que je devais graver, des esquisses d'un panorama que Gill a toujours rêvé ; et le plan d'une oeuvre longtemps caressée : la jambe d'un Prussien sortant à moitié pourrie d'un terrain détrempe, un oiseau perché sur le bout la botte, chantant le printemps, le ciel bleu et des fleurs partout.

Il donnait quelquefois un coup de crayon sur un coin, de table, mais il parlait surtout de ses oeuvres ; et il les disait bien.

Un jour, nous passions sur les boulevards, le long des terrasses de cafés où nous stationnions quelquefois, je reconnus mon ancien capitaine de l'Empire, M. de C..., alors lieutenant-colonel d'un régiment de marche, qui prenait une chope aux rayons du nouveau soleil.

Je suis l'homme du changement et des décisions rapides, et je dis à Gill :

- Tiens, mon cher, en voilà trop de nos courses vagabondes, je reprends du service dans mon ex-régiment. Il y a dans l'air un certain vent de révolte, on ne fondra maintenant que des canons, et l'on ne fera plus de gravures : je pars, ma femme sera cantinière, je permuterai pour l'Afrique, tu viendras nous voir et feras des tableaux tant que tu voudras.

L'imagination travaillait à n'en plus finir.

J'abordai l'officier ; puis, après qu'il m'eut reconnu, que j'eus exposé ma demande, il me dit qu'il serait heureux d'avoir un de ses anciens avec lui, qu'on n'en avait jamais trop, et me donna rendez vous pour le lendemain, à 11 heures au square où le régiment répondait à l'appel.

Le lendemain, l'enthousiasme n'étant pas tout à fait disparu, Gill et moi étions bien là à l'heure ; mais le colonel resta chez lui. Ce fut un commandant que je ne connaissais pas qui reçut l'appel à sa place, et nous n'eûmes que la consolation de boire les liqueurs les plus variées avec d'anciens frères d'armes, vieux sergents courbés sous le poids des chevrons, jeunes gens que j'avais mis au port d'armes, alors graves officiers à faux cols droits.

Et puis des nouvelles !

- T'en souviens-tu ?
- Tu sais, le sac que tu as laissé à Louineau en quittant le régiment, eh bien ! il a fait toute la campagne sur le dos du tambour major.
- Et notre adjudant ?
- Coupé en deux à Sedan, sous un arbre en roulant une cigarette.
- Et Chose ?
- Mort !
- Et Machin ?
- Mort !
- Tous morts ! à la tienne.
- Alors, tu rentres au régiment ?

– Oui, ma vieille. A demain.

Mais c'était trop d'avoir deux jours la même idée, le lendemain le vent de la fantaisie nous chassait vers d'autres rives.

Puis vint le 18 mars, et moi qui devais être un paisible défenseur de l'ordre, je me réveillai sans avoir rien fait pour ça, dans la peau d'un gredin capable de tous les crimes !

Il est vrai que, quelques jours plus tard, j'étais préposé à la défense officielle de la société, ainsi qu'on verra dans les chapitres suivants.

Chapitre III

18 mars. – Clément Thomas

Pourquoi tant de braves gens ont-ils conté l'arrestation de Clément Thomas, l'entourant de circonstances romanesques et mystérieuses, telles que levées de plans, notes prises en secret, et bien d'autres mauvaises plaisanteries.

Gill et moi, seuls, en avons été témoins.

L'affaire du 18 mars est trop connue pour que j'en parle dans ces souvenirs.

On avait crié « aux armes ! » dans la nuit, des hommes étaient partis en se frottant les yeux, demandant pourquoi tout ce tapage. Croyant à une attaque des Prussiens, ils s'étaient heurtés à des soldats à jeun, qui, sans savoir ce qu'on exigeait de leur zèle, venaient chercher des canons qu'on ne songeait même plus à défendre.

Enfin, tout s'était bien passé, et par un beau jour de soleil, après tant de misères, Montmartre et ses canons étaient au peuple.

Quelques jours auparavant, Gill avait terminé le portrait de Glatigny, et j'en avais exécuté l'eau forte destinée à servir de première page au Jour de l'an d'un vagabond.

On avait si bien perdu l'habitude de remuer l'argent pendant la guerre, que nous nous étions querellés.

C'était à qui de nous deux n'irait pas livrer le travail.

Il nous paraissait invraisemblable qu'un éditeur nous fit voir des pièces de cent sous en bon argent pour un petit morceau de cuivre.

Gill, comme il en avait l'habitude, me plaisantait, disant :

- Vas-y, mon vieux, Lemerre te mettra sans doute à la porte, mais voyant ton uniforme en loques, il te prendra pour le soldat laboureur de Vernet et laissera tomber quarante sous dans ta main tremblante ; c'est tout ce que vaut ta mauvaise gravure, mais nous mangerons un gâteau d'amandes.

Gill nous prenait par un de nos côtés faibles. Après avoir eu longtemps la manie des mêlé-cassis bus en levant le coude, Gill en était au gâteau d'amande arrosé d'un large litre.

Enfin, je m'étais décidé.

Gill avait sur moi l'influence du talent, de l'esprit et de nos souvenirs de jeunesse.

Passage Choiseul, un homme en blouse blanche me reçut : je ne sais si c'était Lemerre ou un de ses commis.

La casquette à la main, et pénétré d'un grand respect pour ces gens établis, je demandai 60 francs, et fus bien surpris lorsque, sans marchander, on me compta de belles pièces blanches, accompagnées des plus gracieux sourires.

Un peu de bien-être semblait bon après tant de fatigues et d'ennuis.

J'avais porté quelque argent à la maison, et le 18 mars, nous vivions encore sur le fameux Glatigny.

C'était donc entre les baraquements des boulevards extérieurs que Gill, qui tenait la bourse, me dit : « Cherchons un pâtissier ».

Ceux qui ont vu cette journée ne l'oublieront jamais : tout Montmartre était dans la rue, et la joie faisait éclater les poitrines.

Certes, la victoire a du bon !

Les artilleurs étaient à pied, et des zouaves de la garde chantaient gaiement montés sur des chevaux du train ou perchés sur des caisses. Des lignards et des mobiles fraternisaient avec tous, et les moineaux dans les arbres, semblant avoir aussi gagné quelque bataille, chantaient la Marseillaise du printemps.

Les mères étaient heureuses, pensant qu'on ne tuerait plus d'enfants, et les filles souriaient, espérant ceux qui revenaient des contrées lointaines et froides.

Les canons luisaient sur la butte, et les gamins se riaient de leurs gueules béantes et de bonne humeur.

Quant à nous, nous rêvions du litre et du gâteau tout en cheminant près d'un homme à la barbe blonde et grisonnante, auquel nous ne prêtions, du reste, aucune attention.

La foule criait joyeuse des deux côtés du boulevard, et l'allée bordée des baraquements était presque déserte.

L'homme faisait comme nous, regardait la fête.

Quelques gardes fumaient en causant. L'un d'eux, je le vois encore, avec des galons de lieutenant cousus sur un vêtement bourgeois, se leva et vint à nous :

- Est-ce que vous n'êtes pas Clément Thomas ? dit-il au vieillard.

- Oui, répondit l'ex-général.

- Vous voyez le mouvement : êtes-vous des nôtres ?

A ce moment, le lieutenant, Gill, Clément Thomas et moi, formions seuls un petit groupe ; et si quelques paroles du général sont sorties de ma mémoire, c'est que Gill me disait à l'oreille :

- C'est curieux : je l'ai dessiné, j'ai dix photographies de sa figure, à l'atelier, cependant je ne l'ai pas reconnu.

Alors Clément Thomas s'adressant à nous :

- Mes enfants, j'ai donné ma démission, je ne veux plus me mêler de rien. Je ne suis ni pour vous ni contre vous, vous me connaissez pour un vieux républicain de 48.

Hélas ! c'était ce titre-là qui ne le protégeait guère !

Des gardes s'étaient approchés ; l'un d'eux, remarquable par sa taille et son allure militaire, le chassepot tenu à l'épaule par la bretelle, se pencha et me dit :

- Qu'est-ce qu'il y a citoyen ?

- C'est Clément Thomas !

Bien malgré moi, ce fut son arrêt de mort que je prononçai.

- Ah ! c'est le fusilleur de 48, dit l'homme ; eh bien, puisqu'on le tient, il faut lui rendre la pareille.

Ce que c'est que le hasard ! si j'avais pu songer un instant aux terribles conséquences de mes paroles, si j'avais pu prévoir que du sang répandu viendrait jeter sa note de tristesse au milieu de la joie immense et du beau soleil, j'aurais peut-être sauvé l'homme.

Mais il était sans doute écrit qu'il devait mourir.

Ce nom de Clément Thomas courut dans la foule avec la rapidité de l'éclair, et un instant après, nous roulions écrasés par un peuple en furie qui poussait des hurlements de mort.

Des baionnettes passaient par-dessus nos têtes, fouillant avec rage pour atteindre et frapper la victime.

Nous élevions les bras pour parer ces terribles coups lancés, mais comme on est égoïste, c'était plutôt pour nous garantir des blessures que pour en préserver le général.

Il devait être brave, mais comme s'il avait eu la vision de ce qui l'attendait quelques heures plus tard, son visage était livide.

A ce moment, je me souvins de Gill, du gâteau, du reliquat Glatigny qu'il avait en poche, et je me mis à sa poursuite. Je le rejoignis rue Bochart-de-Sarron, mais il avait assez du bruit de l'émeute, et ne demandait qu'à retrouver son paisible boulevard Saint-Germain.

Maintenant, ce que j'affirme pour en avoir été témoin, c'est que des gens, fatigués de pousser des cris de mort, sortaient de la foule et demandaient sans rougir :

- Qu'est-ce que c'est de cet homme-là? Qu'a-t-il fait ?

C'est ce qu'on appelle l'intelligence populaire de la ville du savoir et de l'esprit - un rendez-vous de gens de toutes les contrées - parmi lesquels on trouve par hasard quelques hommes de coeur, clairsemés, comme des perles dans un tombereau d'huîtres.

Ce qui est vrai, c'est que les mêmes bandes d'inconscients sauvages et féroces ont crié:

- A mort Clément Thomas !
- A mort les Versaillais !
- A mort les fédérés ! A mort les otages !
- A mort Varlin ! qu'après un long calvaire on asseyait gravement sur une chaise pour le jeter dans l'éternel repos.

Et quand l'armée victorieuse fusillait un peu trop dans les rues, ces mêmes bêtes féroces suivaient les vaincus roulant dans le sang et la boue, tout en couvrant de leurs crachats le dernier râle de ces victimes.

Je ne plains pas Clément Thomas : quand un pompier court au feu, il y risque sa vie.

Un cordage mal attaché jette un travailleur au bas d'un échafaudage et fait souvent des orphelins.

Dieu l'a voulu ainsi.

Quand un homme fait son métier de politique, après avoir tant de fois disposé de la vie des autres, il doit un peu songer que la sienne est appelée à répondre de ses actes.

Les insurgés de 1848, fusillés dans les faubourgs, et les combattants de Buzenval, héros jetés à la mort comme une inutile pâture, me paraissent, autant que le général, avoir mérité les regrets de la patrie.

Je me souviens d'un de ceux-là ; c'était le soir du 19 janvier, une voiture de chez Clément l'amenait à l'ambulance. Il avait seize ans, et, dans sa pâleur, il était beau comme on l'est souvent à cet âge où la vie n'est qu'un rêve d'avenir.

J'aidai à le descendre sur un brancard et lui demandai :

- Où es-tu blessé ?
- Là, au ventre !
- As-tu besoin de quelque chose ?
- J'ai soif, mais je voudrais bien voir ma mère ; elle m'attend et doit être inquiète, parce qu'elle m'a dit de rentrer aussitôt que j'aurais fini.

Il avait en effet bien fini, pauvre petit martyr du devoir froidement sacrifié pour couvrir les hontes inaperçues.

Et la nuit, sans le dernier baiser de sa mère, il mourait sur un lit d'ambulance, entre les soins dévoués d'une religieuse et ma tristesse fraternelle ;

J'ajoute, à mon récit, un extrait de celui de Gill publié par Flammarion dans *Vingt ans de Paris*.

Où je n'ai vu que le fait, le grand talent observateur de Gill a cherché l'esprit, mais nos deux relations de ce petit point d'histoire, devenu si considérable par ses conséquences, sont l'expression de la plus impartiale vérité :

« Il ne s'agit en ce moment que d'une rencontre et d'une observation que je fis le 18 mars en compagnie d'Agricol (Vallès m'avait appelé de ce nom qui me resta longtemps), et les voici :

« Après avoir traversé Paris, déjeuné dans un cabaret de la place Blanche, serré quelques échantillons de mains calleuses, nous repassions, pour la dixième fois peut-être, devant la maison de la Boule-Noire quand un groupe de trois personnes attira notre attention.

« Il pouvait être environ 3 heures et demie ou 4 heures du soir, près du troisième arbre, au bord du trottoir, sur le terre-plein qui règne au milieu de la chaussée, je les vois encore, ils étaient debout : un sergent de fédérés, petit, physionomie chafouine, un homme quelconque de sa compagnie, au port d'armes, et de profil ; enfin, répondant au sergent et lui faisant face, un

grand vieillard à barbe blanche, en pardessus gris, chapeau haut de forme, une canne à la main, droit, sec et propre.

« Silhouette étrange, inusitée ce jour-là, dans ces parages où ne se voyaient guère que guenilles et uniformes. C'est ce qui nous fit approcher, nous arrêter près du triangle formé par ces trois hommes.

« Le vieux, en ce moment, parla ; je me rappelle exactement ses paroles :

« - Non, mes enfants, disait-il ; vous savez bien que je ne peux plus rien être.

« Un passant qui vint s'ajouter à nous murmura :

« - Tiens ! C'est Clément Thomas.

« Celui qui avait mené la garde nationale à Buzenval était-il sollicité de reprendre son commandement ? Je ne sais.

« Il y eut un instant de silence pesant ; puis l'ex-général recula, fit un pas en arrière pour se retirer, mais gauchement, maladroitement, comme incertain de son libre arbitre. Ceci est le point décisif à remarquer ; j'y insiste : il ne sut point repartir.

« Je connais médiocrement l'histoire de Clément Thomas et n'ai pas pris le temps de l'étudier ; mais ce geste a suffi pour me convaincre que la netteté, la franchise d'allures n'étaient point du ressort de ses vertus. En une seconde, son trouble, sa tournure embarrassée, sa retraite oblique avaient allumé la défiance du groupe qui s'était formé autour de nous, groupe qui devenait foule.

« Une voix cria : « Il faut l'arrêter ! » La retraite fut barrée ; on l'entoura.

« Resté sur place, interdit, je le vis disparaître, entraîné dans une masse armée et tumultueuse.

« Alors mon compagnon me dit : Suivons-le, on va le fusiller.

« Certes, si j'avais entrevu la probabilité d'un tel dénouement, j'aurais, selon le conseil d'Agricol, accompagné la foule ; évidemment, nous eussions fait, pour sauver l'homme, tout ce que pouvaient deux grands garçons résolus, de stature et d'accent populaires.

« Mais cela était si loin de mes prévisions, de l'impression « bonhomme » du commencement de la journée, que, haussant les épaules, fatigué de promenade, je pris mon compagnon par le bras et le ramenai dans Paris.

Ce n'est que vers 8 heures du soir que la rumeur nous apprit la double exécution de Lecomte et de Clément Thomas.

« - Tu vois ! me dit Agricol ; eh bien ! maintenant, la Commune est f...ue ! »

Chapitre IV

Chef de la Sûreté

Après avoir longtemps erré dans de grands couloirs déserts, traversé des ponts, et monté des escaliers de bois vermoulus, j'avais enfin mis le pied dans une salle en désordre, disant au fédéré qui m'en barrait la porte :

- Je suis le chef de la Sûreté !..

Il avait fallu parlementer longtemps, quoique ma commission, bien en règle, fut signée : « Duvel, Rigault, Ferré, Rossel », et revêtue de tous les timbres nécessaires ; mais il régnait à la Préfecture le gâchis qui accompagne toujours le remaniement radical d'une administration.

J'avais été nommé à cet emploi d'une façon toute fantaisiste. [En note de bas de page : Cattelain, ainsi qu'il le dit lui-même plus loin, avait répondu à Gill qui lui demandait s'il désirait accepter les fonctions administratives : « Il n'y a que deux places qui me tenteraient un peu, celle de directeur de l'Assistance publique et celle de chef de la Sûreté. » L'Assistance publique venant d'être donnée, il eut la Sûreté. Il quitta alors le logement qu'il habitait à Montmartre, 16 passage des Poissonniers, et vint habiter avec sa femme, 4, rue de la Montagne Sainte-Geneviève, une petite chambre qu'il louait 14 francs par mois. Il importe de remarquer que Cattelain exerça très sérieusement ses fonctions de chef de la Sûreté ! Aussi, après la Commune, lui offrit-on, à plusieurs reprises, de continuer à exercer des fonctions dans la police. M. Claude, lui-même, le sollicita vivement. Cattelain refusa formellement.] Gill et Vallès m'avaient présenté à Breville, journaliste influent, lequel me conduisit à Rigault que j'avais d'ailleurs connu chez Théodore en 1867. On me permettra d'ouvrir une parenthèse à propos de ce très curieux établissement.

Le café *Théodore* est légendaire. De 1860 à 1870, Théodore a vu passer, dans son usine de la rue Monsieur-le-Prince, bien des gens qui auront leur place dans les mémoires du siècle :

Pierre Dupont, le chansonnier poète, toujours souriant et bon camarade.

François Coppée, qui nous lisait des morceaux du *Passant*, bien avant de présenter ce chef-d'œuvre à l'Odéon.

M. Counneau, alors étudiant, maintenant aquafortiste de grand talent, adjoint au maire de la Rochelle, et, de plus, homme de bien, ce qui est pour moi son plus grand titre de gloire.

Camille Pelletan, fils de l'éloquent ministre.

Charles Cros, poète, musicien, savant : plus fort à lui seul que l'Académie des sciences.

Barbey d'Aurevilly, le gentilhomme de lettres.

André Gill, le spirituel caricaturiste, qui exécutait des eaux-fortes sur un coin de table, et voulait prouver, quand il était un peu gris, que la bière avait autant d'action sur le cuivre que l'acide nitrique.

Courbet, le grand peintre à l'accent intraduisible même en musique, ébranlant les vitres de sa voix puissante, et, fort comme un troupeau de bœufs, disait Pierre Dupont son admirateur.

Jules Vallès, Auvergnat rageur surtout quand on causait politique.

Marotteau, son élève, plus rageur que le maître, parce que ça fait des lignes dans les journaux.

Vermersh, le fameux poète Lillois, qui devait ressusciter le *Père Duchêne* en 1871, et qui récitait du Baudelaire à la vingtième chope.

Le beau Dr Labarthe, qui soigne aujourd'hui avec un grand succès les indispositions qu'on n'avoue qu'à son confesseur.

Raoul Rigault, à l'éternel binocle.

Charles Virmaître, le spirituel conteur de Paris qui s'amuse.

Et Théodore lui-même, qui, dans les terribles journées de mai 1871, a caché Vermersh alors qu'il y risquait sa vie, et l'a conduit jusqu'à la frontière.

Je l'ai revu l'année dernière, il tient maintenant un petit magasin de porcelaine rue Legendre, octante et quelque, je ne me souviens plus au juste...

Sois béni, Théodore, à la tête neigeuse comme un mont Blanc ! pour ton excellente cuisine d'autrefois, et puisse cette réclame toute fraternelle, faire que les paisibles habitants de Batignolles eussent beaucoup d'assiettes, en achètent davantage et te payent des 6 ou 7 francs que je te dois depuis tant d'années et dont tu n'as pas même daigné te souvenir.

Mais revenons à ma nomination, et voyons comment je me trouvais chef de la Sûreté !

J'avais exposé à Rigault que n'étant pas d'un tempérament guerrier, je me sentais quelques aptitudes ou pour la direction de l'Assistance publique ou pour le poste de chef de la Sûreté.

Treillard, fusillé depuis, était déjà directeur de l'Assistance, mais on voulait reconstituer la Sûreté, et Rigault me présentant à la Commune, je fus nommé de suite.

Je n'avais aucun passé politique. Quelquefois, j'étais entré par flânerie dans des clubs, mais j'en étais généralement sorti sans que mes oreilles écorchées eussent rien pu saisir de compréhensible.

Un jour, en 1869, attiré par une affiche où s'étalait le mot « paupérisme », je m'étais risqué.

C'était à Puteaux, salle du théâtre, et j'avais éprouvé encore une désillusion.

Un orateur, escaladant la tribune, s'était efforcé de traîner dans la boue quelques-uns de ses coreligionnaires politiques sans dire un mot de la question. Puis, un autre lui avait succédé, insultant, dans un français bizarre, un vieux combattant de 1848, le citoyen Schilmann.

J'avais été furieux d'entendre vomir tant de calomnies sur un des rares honnêtes gens que j'eusse connus et qui, dans un moment de gêne, m'avait procuré l'outillage, puis un métier avec un bon salaire.

Alors, je demandai la parole, et, à la fin d'une improvisation pénible, je me souviens d'avoir traité les tribuns de portières.

Je parlais pour la première fois en public et mon émotion peut se comprendre.

Ce que je n'oublierai jamais, c'est la façon brutale dont on me fit descendre de l'estrade, pour céder la place à de nouveaux orateurs qui continuèrent à débiter leurs vilénies, sans dire un mot du paupérisme.

Il paraît que c'était leur plaisir.

Du reste, en ces temps-là, on pouvait réciter, au hasard, un chapitre du Coran, ou quelques pages de Mathieu Laënsberg : si l'on avait le gosier assez solide, pour crier au milieu du discours en levant les bras en l'air et roulant des yeux féroces : « Héros sinistre du Deux décembre » et parler de l'inévitable pourriture impériale, on était assuré d'un succès. Il y a bien des politiciens dont ça a été la seule éloquence.

J'avais aussi protesté contre la guerre, et reçu quelques horions sur les boulevards ; puis, j'étais allé me battre.

Mais laissons là mes débuts dans l'éloquence politique, et rentrons à la Sûreté générale, le jour de mon arrivée.

J'étais là, les bras croisés, cherchant à me reconnaître, et maintenant, que ces choses sont passées et que mes fonctions ont vécu, j'aime à me rappeler dans le calme de la prison les petits ennuis des grandeurs passagères.

Maintenant, un peu de topographie.

Depuis des temps très reculés, la Sûreté publique était installée dans un vieux bâtiment tout uni, sale, d'un aspect lugubre, et dominant une voûte qui faisait communiquer la Préfecture avec le cour Dauphine.

Au rez-de-chaussée, la permanence et différents services, avec des portes basses et des murs gluants qui donnaient le frisson.

Dans ce dédale de portes, d'escaliers et de corridors, on avait peur en plein jour, se croyant enveloppé d'un mystérieux pouvoir. Le cabinet de M. Claude [le fameux policier, prédécesseur de Cattelain] avait deux fenêtres ; un grand bureau, trois fauteuils et quelques chaises composaient tout l'aménagement ; de nombreux cordons de sonnettes appelaient différents services, et, dans un coin, gisait un large coffre-fort éventré.

Tous les bureaux dépendant de celui du chef étaient déserts ; employés et directeurs avaient filé sur Versailles...

M. Claude était arrêté, il m'était donc impossible d'avoir le moindre renseignement.

Rigault m'avait bien parlé d'un nommé Henneron, ancien agent démissionnaire qui devait être mon sous-chef, mais je ne l'avais pas encore vu.

J'étais là, pâle, amaigri par les fatigues de la guerre, vêtu d'une capote trop étroite empruntée à un mort du 48° de ligne, un Savoyard de Saint-André-de-Valborgne (canton de Chambéry) ; j'ignore son nom, une balle ayant troué le carré de toile où était son état civil. Pauvre garçon ! Rappelé comme ancien militaire de vingt-cinq à trente-cinq ans et qui était venu mourir loin des siens pour me laisser sa capote, un tricot et deux chemises dont je m'étais servi ; il avait fait si froid !

J'avais attaché sur la capote les galons de sergent ; et le chevron qui fait dire à ceux qui vous voient passer : c'est un vieux !

Ainsi vêtu, je n'inspirai guère confiance aux gens qui furetaient partout. Cependant, je me mis en devoir d'examiner les papiers épars. Le plus grand nombre appartenait aux casiers judiciaires, dispersés ; par qui ? je ne l'ai jamais su.

Plus tard, on a prétendu que l'ancienne administration avait tout embrouillé pour rendre le service impossible. Ne sachant rien, je ne puis rien affirmer.

Je crois plutôt que dans l'attaque de la Préfecture, il a dû s'introduire des individus qui avaient intérêt à fouiller dans les dossiers pour anéantir les traces de leur passé.

Outre ces papiers, je trouvais des bons de dépenses.

Un agent disait qu'en filant quelqu'un il avait bu un verre ici, cassé une croûte là, tout en additionnant 1 ou 2 francs et quelques centimes.

Il y avait aussi beaucoup de rapports relatifs à la noyade du sergent de ville Vincenzini dans le canal Saint-Martin ; tous concluaient : *rien de nouveau*.

Il s'y trouvait encore des lettres de femmes, de mères implorant pitié pour des maris, pour des fils enfermés de par la loi, enfin les dénonciations étaient en majorité.

Désormais, tous ces papiers étaient à moi, il fallait les mettre en ordre, ce qui n'était guère facile ; et puis, il y avait une préoccupation sérieuse : le déjeuner.

J'avais frappé à la porte de Rigault, installé dans le grand salon du préfet, mais Rigault m'avait répondu :

– Mon cher, je suis, il est vrai, délégué à l'ex-Préfecture, mais je n'ai pas d'argent.

Le bureau de Piétri [Piétri fut préfet de police du 21 février 1866 au 4 septembre 1870. Les délégués de la Commune à la Préfecture de police furent successivement : Duval, Rigault, Cornet et Ferré] était superbe. Des dorures dans tous les coins et des tapis partout.

Les cordons de sonnettes étaient remplacés par un clavier d'ivoire : chaque touche appelait quelqu'un.

J'étais allé voir Breuillé, chef du personnel ; l'excellent garçon avait dû me faire la même réponse que Rigault.

Aussi, ma première journée de fonction peut-elle se raconter en trois mots :

« Je n'avais pas déjeuné ! » Je ne dinai pas non davantage ; mais je pris au collet et conduisis au dépôt un gredin qui s'était emparé d'une liasse de papiers : ce fut mon premier acte d'autorité.

J'habitais Montmartre ; c'était loin pour y arriver. Il m'aurait fallu traverser bien des barricades où partout on demandait le mot de passe. C'était long et difficile.

Puis rentrer au logis sans apporter le pain du lendemain ! cette pensée m'attristait ; enfin, il y a toujours un peu de vanité au cœur de l'homme, j'étais chez moi, à la Préfecture ; je voulais y rester.

Justement, un bataillon de mon quartier, le 142^e, était de garde ; j'entrai dans le poste et demandai l'hospitalité ; la méfiance était à l'ordre du jour ; pendant le siège, on voyait partout des espions allemands, sous la Commune, on ne rêvait que de Versaillais.

Aussi moi qui pouvais commander en maître, je préférais demander un bout de lit de camp pour y dormir. Si j'avais dit qui j'étais, on ne m'eut pas cru, tant j'avais peu l'air d'un personnage. Un de mes voisins, Jules, lampiste, 10 impasse Tragère, faisait partie du bataillon ; il me reconnut et se leva :

- Comment, dit-il, c'est toi mon vieux ?
- Qu'est-ce que tu fais par ici ? Allons, reste avec nous, demain, on boira la goutte.

La perspective du quart en deux verres, où l'on trempe un morceau de pain de munition, m'était fort agréable ; je me couchai et dormis bien.

Tous les anciens militaires connaissent la diane. Pendant que les clairons prodiguent leurs coups de langue les plus soignés, les tambours exécutent des rigodons sans fin, les ra, les fla, les coups anglais se succèdent avec une étourdissante rapidité, et le tambour-maître est tout glorieux de mener ces grands tapages.

Bien des fois, je l'avais entendu ce réveil en campagne, mais jamais en ouvrant les yeux, je n'avais éprouvé d'aussi pénible que ce matin de révolution.

Cela venait peut-être de l'aspect de la cour Dauphine, si triste avec ses vieilles maison fumeuses, moitié briques et moitié pierres, écrasées par leurs cheminées lourdes, et tendant le ventre comme des femmes enceintes.

Peut-être était-ce la crainte de l'avenir ; mais jamais je n'oublierai ce réveil en fanfare de la Préfecture.

Dans la cour, des canons à la gueule froide comme des visages qui n'ont jamais de sourires.

Les boutiques s'ouvraient à regret avec des bruits terribles de volets dans le silence du matin.

De tous côtés, des fusils en faisceaux, près desquels des fonctionnaires pâles et fatigués se promenaient de long en large.

Quant à moi, j'avais froid, malgré ce beau soleil de printemps qui devait briller sur tant d'horreurs.

J'aurais volontiers tout laissé, mais le devoir était là : j'étais *chef de la Sûreté !..*

Il fallait me mettre sérieusement à l'ouvrage et tâcher d'organiser quelque chose. Par malheur, je ne pouvais que promettre des appointements, et à cette époque, où tous vivaient au jour le jour, on ne se payait guère de promesses. Je me mis donc en campagne, et trouvai par hasard un ancien soldat de mon régiment qui pêchait à la ligne sous le pont Saint-Michel, puis eux braves gens aux nez d'ivrognes et à l'aspect d'anciens notaires.

Avec ces trois recrues, je tâchais de mettre un peu d'ordre dans la maison, maniant avec eux le balai afin de pousser dans les coins les papiers épars.

Rigault m'ayant enfin donné quelque argent, je pus laisser cent sous à chacun de mes hommes et partis avec lui.

Le soir, quand je regagnai le bureau, un factionnaire me donna des nouvelles de mes trois lurons. Les deux soudards à figure de notaires étaient allés boire leur première journée, et le pêcheur avait repris ses lignes ; mais quelques jours plus tard, j'avais de l'or dans mon gousset ; Henneron était arrivé, j'avais choisi des agents solides, Parisiens autant que possible, ma taille se redressait, je parlais en maître ; et déjà bien des malfaiteurs étaient arrêtés par mes ordres.

Le pouvoir a du bon, le difficile est de n'en point abuser.

Sans aucune vanité, je peux dire que j'occupais un poste peu commode dans ces jours de révolte.

Avoir pendant quelque temps le droit vie et de mort, presque sans contrôle, pouvoir tout oser, quitte à payer de sa vie un moment de terrible puissance ; être libre d'obéir aux mauvais instincts qui dominant toujours au cœur de l'homme, pouvoir frapper des gens terrifiés et sans défense ; tendre la main à des femmes affolées qui se traînent à vos genoux pour obtenir la liberté d'un des leurs ; prendre en pitié les hautains de la veille, qui coudoient sans mépris votre uniforme en lambeaux, quand ces choses-là sont passées, elles reviennent à la mémoire comme un rêve...

Et les vieilles femmes qui prient en tremblant pour un fils coupable et vous font des caresses de mères ; les hommes qui réclament énergiquement justice, le roulement des canons, le qui-vive des sentinelles, les crosses de fusils sonnant sur les dalles, les hurlements des prisonniers enfermés par centaines dans des couloirs où l'on tiendrait vingt !

Et le vice repoussant et hideux, les voleurs à la face crapuleuse qui, pendant que l'honnête homme travaille ou combat, vont lâchement lui dérober le pain de la famille ! et les malheureux qui, fatigués d'une vie laborieuse et pauvre, volent, tuent au besoin, pour goûter un peu de la paresse, et leurs enfants, inconscients complices, voués dès leur naissance au crime !

Dans les fonctions que j'ai exercées, il faut tout voir, tout entendre, résister à la corruption comme aux menaces, et s'efforcer de n'obéir qu'au sentiment de justice.

Chapitre V

Ce qu'est la Sûreté – Les Utopistes – Projets de réforme de la Commune

Malgré ce qu'ont pu dire ses ennemis, la Commission s'est occupée des meilleurs moyens de nettoyer Paris des malfaiteurs qui l'encombraient.

D'abord, il faut constater une chose, c'est que les gens au pouvoir, tout en critiquant ce qui a pu exister avant eux, finissent par trouver utile ce qu'ils ont mis tant d'acharnement à démolir. Et se contentent de mettre un nom d'ami à la place d'un nom d'adversaire, pour continuer d'administrer avec les mêmes habitudes, et souvent les mêmes abus.

Ainsi la Commune, après avoir pris d'assaut la Préfecture, la rétablissait de suite sous le titre d'ex-préfecture.

Quelques jours après, j'étais chargé de reconstituer le service de la Sûreté dont le besoin se faisait absolument sentir, et presque aussitôt, sur les plaintes réitérées des gens honorables, on me donnait l'ordre de faire rechercher les anciens inspecteurs des moeurs, et de reconstituer la surveillance de la prostitution, comme sous les régimes passés.

J'exposais dès les premiers jours à Ferré et à Rigault mon plan d'organisation, leur disant que tout était à refaire, et que puisque, sous l'Empire, on avait crié sans relâche après une administration s'occupant trop de politique, et laissant en repos les assassins et les voleurs ; il fallait profiter de la révolution pour fonder une police honnête, estimée de tous, ne s'occupant que de faire respecter la propriété et de poursuivre sans cesse les délits et les crimes.

Ils avaient été de mon avis, et je les avais priés de m'adjoindre M. Claude ; mais ils ne voulurent pas y consentir, m'objectant que M. Claude ayant été chargé de toutes les arrestations des républicains sous l'Empire, sa place n'était pas au milieu d'eux. Je le regrettai, car la vieille expérience de M. Claude venant seconder ma bonne volonté, tout aurait marché plus vite et mieux.

Mon désir étant aussi d'épargner à sa vieillesse une dure captivité. Il en a été du reste instruit, et m'en a su gré plus tard.

Je leur dis aussi que, ne connaissant rien à la politique, je me refuserai autant que possible à toute arrestation de personnes n'ayant pas commis de délits de droit commun, que le reste regardait la sûreté générale, et si, bien des prêtres, des gens arrêtés comme otages ou comme suspects, me doivent d'avoir été libres, ils n'ont à m'en savoir aucun gré, j'ai simplement tenu ma promesse, et fait, le plus honnêtement que j'ai pu, mon devoir jusqu'à la fin de mes fonctions.

Non seulement, je ne croyais pas de cette façon trahir la Commune, mais la bien servir au contraire, en montrant à ceux qui passaient par mon service, que des hommes, dont ce n'était pas le métier, pouvaient par hasard occuper des postes importants, et ne profiter du pouvoir que pour faire ce qu'ils croyaient juste et équitable.

Je disais quelquefois en riant à Rigault :

- Comment voulez-vous que je me mêle d'affaires politiques, mon père, après avoir sabré le peuple en 1830 comme garde royal, a servi seize ans le roi Louis-Philippe, j'ai donc mangé le pain de toutes les réactions.

Il me répondait sur le même ton, m'appelant vil aristocrate, suppôt de toutes les tyrannies, chef de sûreté humanitaire, mais malgré tout, avait en moi une entière confiance.

Je lui disais aussi que, de vieille race protestante, je ne pouvais sérieusement pas inquiéter des hommes dont le seul crime était de croire en Dieu et de le prier en latin, que j'aurais l'air

d'obéir à une misérable rancune religieuse, etc., il en arrivait presque toujours à me dire que nous ne devons faire ni de sentiment ni d'humanité, mais de la révolution ; cependant, il me laissait presque entièrement maître dans mon service.

Je ne mentais pas à Rigault en disant que, bien que républicain sincère, j'avais conservé un bon souvenir des Tuileries et des fêtes que j'y avais vues, d'un peu loin, comme le fils d'un humble serviteur que j'étais. Et des gâteaux mangés dans les sous-sols, et des arbres de Noël si riches, où souvent on m'avait laissé décrocher quelques jouets ; et de toute cette poésie de l'enfance heureuse, car il me semble qu'on doit être aussi reconnaissant des sourires d'une princesse que de ceux d'une autre femme, et que la main d'un roi, caressant un visage de gamin, est tout aussi affectueuse que la main du premier venu.

Ces années de jeunesse avaient été les seules véritablement heureuses de ma vie. Après 1848, ma mère était morte, mon père l'avait suivie de près dans la tombe, et j'étais resté seul, roulé par toute les vagues des ennuis, obligé de faire bien des métiers pour vivre, dédaigné de tous comme le sont les faibles et n'ayant jamais un ami.

Puis, en 1859, entendant parler de batailles, j'avais devancé l'appel, rêvant de grands voyages et de beaux ciels bleus, mais on avait envoyé mourir en Italie de pauvres jeunes gens qui n'y tenaient guère, pendant que nous, les engagés, restions bien tranquilles à balayer les casernes. Et puis, la guerre terminée, la perspective de sept longues années, pendant lesquelles un officier rageur vous prend, quand un caporal hargneux vous quitte, au lieu de courses aventureuses dans les pays lointains, le séjour de villes tristes du Nord, ou des forts autour de Paris ; il est permis de se souvenir de l'enfance après tant de tristesse.

*
* * *

On s'est occupé sérieusement de police pendant la Commune.

Plusieurs membres du Gouvernement venaient souvent le soir, et, devant eux, défilait les agents les plus anciens et les plus habiles, ainsi que les indicateurs connus pour les plus sérieux.

J'écoutais avec attention, et voici quelles sont mes impressions à cet égard : l'habile chef de la Sûreté, les plus fins limiers de la police, tous ces héros de bien des romans devraient être mieux connus. On se fait une idée absolument fautive de ce qui peuple la Préfecture, et quand des ouvriers parlent de ceux qui tiennent par n'importe quelle attache à la Sûreté, ils n'ont, pour les désigner, qu'une injure : Mouchards !

Pour tout Paris, la rue de Jérusalem n'est peuplée que de repris de justice, de souteneurs, d'anciens forçats, en un mot, de ceux que la société rejette avec mépris.

Il m'a fallu occuper quelque temps le poste de M. Claude, pour me débarrasser de ces légendes ridicules, et je sais maintenant que les agents de sûreté sont les êtres les plus inoffensifs du monde, recrutés presque toujours dans la classe des jeunes gens sortant de l'armée avec des certificats de bonne conduite, ayant pris au régiment la haine du travail et l'amour des places.

Il faut n'avoir pas un jour de prison sur son casier judiciaire, pour être agent.

Bien peu de ceux-là connaissent Paris, et presque tous sont incapables d'arrêter le moindre malfaiteur. Cependant, on s'acharne après ces pauvres gens, tout en les croyant d'une remarquable habileté.

Un crime est-il commis quelque part, de suite les journaux vantent le flair du chef et celui de ses fins policiers, etc. eh bien ! il est certain qu'on pourrait voler partout impunément, tuer même aux portes du palais de justice et être assuré de l'impunité sans la révélateur. C'est lui seul qui permet de débarrasser un peu Paris des héros de boulevards extérieurs, qui ne vivent que de vols et de prostitution.

Les honnêtes gens servent à peu de choses, les rôdeurs, les voleurs et les assassins sont les seuls agents utiles, et nous en avons eu la preuve.

Celui dont la seule ambition est de vivre aux dépens de la société marche rarement seul, et s'adjoit presque toujours quelque compagnon de paresse et de débauche.

Or, dans cette collectivité du mal comme, hélas ! dans toutes les collectivités, il se trouve un faible, celui-là est mis en avant pour une opération quelconque.

Il obéit, ou à la peur que lui inspirent ses complices, ou à la gloire de les dépasser en audace. Il a la vanité du vice.

Mais, presque toujours, il devient victime.

Ses camarades partagent à l'aise ce que leur coupable industrie a mis dans la masse commune ; puis, obéissant à un besoin de domination violente, les forts oppriment le faible, et ce misérable, ne trouvant aucun aide, s'adresse à la police.

Il devient délateur, métier honteux mais utile, pour lequel les honnêtes gens croient n'avoir jamais assez de mépris.

A la Préfecture, on écoute ce vaincu, tirant de ses rancunes et de sa soif de vengeance tout ce qu'on en peut avoir ; les agents, guidés par lui, marchent tranquillement et arrêtent à coup sûr.

C'est là tout le secret de l'habileté policière, et si les dénonciateurs de vols et de crimes étaient assurés d'une bonne récompense, de la discrétion, et d'une impunité relative, les vols deviendraient presque impossibles faute de recrues.

Mais il n'en est pas ainsi, la loi, la routine administrative sont là.

Le juge, malgré son habileté et son désir de bien faire, n'est pas le maître à l'instruction, l'indicateur est mis en présence des compagnons livrés par lui, et ceux-là ne rêvent que de vengeance. Puis, quand on a profité de ses enseignements, la justice, à son tour, s'en empare et le punit presque autant que ses complices.

Il n'y a donc que deux partis à prendre pour celui qui vend ses camarades : être mis en leur présence par le juge et livré à la rage de tous, ou disparaître à jamais.

Le bagne n'est pas un lieu de refuge, car il sait que, tôt ou tard, on le tuera dans un coin de broussaille.

Le révélateur devient pour ces raisons de plus en plus rare, de deux maux, il choisit le moindre, et préfère la tyrannie de ses camarades, au bagne sans récompense.

Les agents qui font la chasse sans être guidés réussissent rarement dans leurs opérations.

Toutefois, avec le temps, ils peuvent acquérir une certaine expérience, connaître les clients de la Préfecture, les quartiers et les établissements où les voleurs vont de préférence, et rendre de réels services.

Mais alors apparaît l'insuffisance du budget de la police. Un agent est sur la trace d'un individu signalé, pour le suivre, il doit faire quelques dépenses, entrer dans un café, prendre quelquefois une voiture, ou boire avec lui chez un marchand de vin ; et le soir, quand il apporte sa note de frais, si cette note est de 6 ou 7 francs, on lui en rogne de suite 2 ou 3, de sorte que cet agent, dont les appointements sont plus que modestes, hésite toujours devant les exigences du service.

Il rentre chez lui où il exerce souvent un petit métier, fait un rapport de fantaisie auquel il ajoute : dépenses, 4 francs, sachant d'avance qu'il aura 20 sous.

J'avais donc reçu l'ordre de laisser libres et inconnus les révélateurs, leur donnant une somme convenable, suivant l'importance des affaires, mais ne payant qu'après livraison de la marchandise, c'est-à-dire les gens vendus, arrêtés, et convaincus de leurs méfaits, cela pour éviter l'encombrement des faux délateurs, qui promettent des quantités d'affaires, se font donner tous les jours quelques sous, promènent les agents dans de fausses directions, puis disparaissent, après avoir fait perdre à la Sûreté un temps précieux, et prévenu leurs camarades, qui, de cette façon, peuvent se mettre à l'abri des recherches.

Les hommes politiques se sont servis de ce moyen pour faciliter la fuite de leurs amis trop engagés et sérieusement poursuivis.

Je me rappelle un chef de barricade qui, de Versailles, a fait courir la police des mois entiers, après s'être fait dénoncer par lettres anonymes des choses les plus monstrueuses pour lesquelles il avait des alibis certains.

Il s'était même vengé de son propriétaire qui l'avait livré, en se faisant accuser, toujours par lettres, d'avoir, de concert avec lui, caché des sommes considérables sous les feuilles du parquet, et dans les murs de son logement.

Le propriétaire en a été pour quelques centaines de francs de réparations, plusieurs mois d'emprisonnement préventif malgré la fausseté de l'accusation, et quand X. a passé au conseil de guerre, se plaignant de toutes ces fausses dénonciations, qui, disait-il, lui avaient été attirées par la résistance qu'il avait apportée aux ordres de la Commune, le conseil, trouvant qu'il avait été assez puni par les calomnies qui touchaient à sa considération, n'a plus songé qu'il avait combattu avec acharnement jusqu'à la fin, et l'a acquitté à l'unanimité.

X. avait été quelque temps un de mes meilleurs employés, et je suis certain que sa finesse lui venait des leçons qu'il avait pu prendre à la Sûreté.

On ne consultait pas le code dans ces temps-là ; il était donc décidé qu'un crime commis par plusieurs individus et dénoncé par un d'eux, ce dernier ne serait pas poursuivi, ni même placé sous la surveillance de la police, mais à condition de rentrer dans le bien de la façon la plus complète.

La peine n'était que suspendue, et si, plusieurs années après, on l'arrêtait pour un vol simple, rappelant le crime précédent, on l'exécutait sans aucune pitié.

Toutes ces choses ont été sérieusement traitées pendant la Commune, qu'on a accusée à tort d'avoir encouragé le vol par son indifférence.

Une nuit, la question de la récidive avait été réglée d'une façon radicale par ce petit comité.

A trois gredins, qui en étaient à un nombre considérable de condamnations, et se vantaient de n'avoir jamais eu d'autre profession que celle de voleurs, il avait été dit qu'on les marquerait au front et à la main droite, que munis d'une pelle, d'une pioche, de graines et d'autant de vivres qu'ils pourraient en porter, on les conduirait jusqu'à l'extrême limite de nos possessions d'Afrique, et qu'on les lâcherait dans le désert comme des bêtes dangereuses, avec autorisation à tous de les tuer, s'ils rentraient jamais dans la civilisation.

Sur une observation faite à Ferré que la peine serait terrible, il dit de sa voix calme : que si c'était à la dixième condamnation qu'on se décidait à prendre cette mesure, il y avait un moyen bien simple de s'y soustraire, qui était de s'arrêter à la neuvième.

Il ajoutait : - Les lois révolutionnaires ne seront jamais trop dures. S'il était décidé qu'on mit à mort celui qui vole une épingle, comme on peut vivre sans se faire voleur d'épingles, sachant à quoi on s'expose, il ne serait pas permis de trouver la loi trop sévère.

Une autre fois, on avait causé de la prescription, et comme les lois existantes étaient en profond mépris, il avait été trouvé ridicule qu'un citoyen qui le 2 mai était un bandit devint un très honnête homme le 3, après le lever du soleil.

Un fonctionnaire de la Commune que je ne nomme pas parce qu'il a réussi à quitter la France, nous faisait la critique de la prescription, en inventant l'histoire suivante :

Un misérable gémit sur un grabat, quand deux hommes très bien lui rendent visite et racontent qu'il y a longtemps, se trouvant gênés dans leurs affaires, ils avaient attendu le père du moribond, et l'avaient mis à mort, après lui avoir dérobé sa petite fortune ; mais qu'ils avaient pieusement conservé une mèche des cheveux de la victime, pour l'offrir à son fils dès qu'ils pourraient le faire sans danger.

L'homme indigné les injurie et les frappe. Alors, comme ces gredins sont couverts par la prescription, il est condamné pour injures à des dommages et intérêts, et à la prison pour coups et blessures, ayant occasionné une incapacité de travail de plus de quinze jours, à d'honnêtes commerçants retirés des affaires !

*

* *

Souvent, je voyais au bureau des gens mystérieux, qui s'adressaient à moi, fatigués d'avoir été partout repoussés, ou éconduits sans être entendus.

Ils sortaient de leurs poches, ou de volumineux paniers, des engins aux formes les plus étranges.

Les uns proposaient d'anéantir des bataillons entiers par asphyxie.

Les autres présentaient des projectiles nouveaux, évidemment supérieurs à tous les projectiles connus.

Le plus grand nombre offrait de si prodigieux rouleaux de papier, qu'il aurait fallu des semaines entières pour en essayer la lecture : réformes socialistes, projets de partage des biens ou de collectivités ; résultats souvent des recherches d'une vie entière.

J'envoyais tous ces gens avec un mot dans les différents ministères, ces affaires ne regardant pas la Sûreté publique, mais je les écoutais tous, et quelques-uns de ces rêveurs me charmaient par leur désir d'être utiles à l'humanité.

J'avais surtout pris en amitié un vieillard, condamné politique, et libéré au 4 septembre, après avoir passé de longues années de détention dans je ne sais plus quel lointain pays.

Ce brave homme avait réussi à me faire lire avec attention le résultat de ses rêves d'exil, et je regrette de n'avoir pas sauvé ses manuscrits de la destruction.

Il avait surtout un projet d'asiles pour la vieillesse qui me semblait réalisable à cause de son extrême simplicité :

« Que l'état, disait-il, me donne un terrain absolument inculte, et dont on ne tire aucun parti.

Que le ministère de la Guerre mette à ma disposition un régiment d'infanterie, une compagnie du génie, et quelques voitures du train pour les transports. Toutes ces troupes munies de pelles, de pioches et du matériel de campement.

Je trace d'abord la route qui doit traverser le village, non par une ligne droite, ridicule et banale mais suivant l'inclinaison du sol, de manière à faciliter l'écoulement des eaux ; puis, de chaque côté, de ce chemin, je partage le sol par lots de quelques centaines de mètres carrés, et dans chacun de ces morceaux, de fais camper une demi section : seize hommes, sous les ordres du sergent, et des deux caporaux.

Le colonel prend ses dispositions pour que, sans que l'instruction militaire en souffre, les exercices et les théories soient terminés à l'appel de 11 heures, ou même à 10 pendant les longs jours ; puis on laisse aux hommes la liberté la plus absolue, les engageant à se construire des maisons à leur convenance, promettant aux travailleurs qui se seraient distingués, et sur la proposition de leur camarade, des récompenses comme citation à l'ordre du jour, médailles militaires ou croix.

Le soldat tient encore de l'enfant par l'amour du jeu, et de l'homme par le courage et la force.

Et puis, tous les corps de métiers se trouvant réunis dans un régiment, du savant au terrassier.

On commence donc par analyser le sol et voir le meilleur parti que l'on peut en tirer ; s'il contient de la pierre à chaux ou du plâtre, de suite des fours sont construits. Existe-t-il de la pierre, elle est débitée par les gens spéciaux, puis, ceux qui restent, piochent, creusent, établissent des fondations ; s'ils trouvent de l'argile, montent une briqueterie, et chaque groupe indique le place de son jardin.

On a vu, dans les camps, l'ingéniosité des soldats tout créer avec presque rien.

Les résidus de cuisine, les chiffons, les vêtements jetés au rebut, viendraient bientôt s'amasser au pied de petits arbres, qui prendraient timidement leur place au soleil, puis, à leur ombre, l'herbe épaisse viendrait préparer le terrain à une véritable culture.

L'Assistance de Paris, ou des départements, qui, plus tard, en aurait tous les avantages, aiderait de ses ressources en fournissant les outils indispensables, et les journaux, faisant de la publicité à cette œuvre utile, la charité lui viendrait en aide.

Les favorisés de la fortune dans les villes voisines enverraient des tombereaux de terre végétale, des engrais, des bois de charpente, des outils ou de vieux meubles ; et tout serait vite et bien utilisé, étant réparti avec justice.

Et puis, quelle joie pour le soldat, d'ajouter à son ordinaire une salade ou des légumes de son jardin, de faire une partie le soir en buvant un verre sous une tonnelle élevée par ses soins, après une journée bien remplie.

Il faut bien que les jeunes gens, arrachés à la famille, et qui donnent quelques-unes des plus belles années de leur jeunesse à la patrie, s'amuse un peu.

Seulement là, pas de trafiquants rapaces versant de mauvaises liqueurs, mais une cantine où de bons vins et de bonnes choses seraient vendues jusqu'au prix de revient.

Des dons d'argent arriveraient bientôt, un agent de l'Assistance et des officiers délégués gèreraient les fonds, et les répartiraient en gratifications, ou en suppléments de solde pour les corvées difficiles, comme forage de puits, extraction de pierre, boulangerie, boucherie ; en un mot, pour tous les travaux en dehors de la section.

Chaque année, des jeunes gens, nouveaux éléments de travail et de prospérité, viendraient remplacer les classes disparues ; et chaque automne, les feuilles tombées apporterait leur présent d'espérance et de fécondité pour le printemps prochain.

Quand serait bien réglée la question des arbres, des légumes et des fleurs, on penserait aux volailles, aux lapins, aux pigeons ; des cabanes et des colombiers s'élèveraient comme par enchantement, et ce serait une joie de plus pour ces grands enfants, et encore un supplément pour les repas du dimanche.

Quelques-uns voudraient une chèvre, il y a des riches qui, pour ajouter un peu de lait à l'ordinaire, ne reculeraient pas devant la dépense.

Certainement, il ne serait pas possible, avec si peu de ressources et dans un aussi mauvais terrain, d'espérer de merveilleux résultats, mais ces maisons bâties d'une façon pittoresque, sans alignement monotone, les unes en pierres, d'autres en briques ou en terre, couvertes d'ardoises, et de tuiles ou de chaume et entourées de verdure et de fleurs, auraient un grand charme pour de vieux travailleurs, qui, par un beau commencement de printemps, viendraient remplacer le régiment disparu après un séjour de quelques années.

Une compagnie, détachée d'une garnison voisine, et composée d'ouvriers du bâtiment, resterait au milieu de cette colonie, qui, formée de vieillards, serait sans son secours à la merci des premiers vagabonds venus, et aurait besoin pour la protéger d'une garde jeune et solide.

Alors, on ouvrirait la place aux gens de bien de toutes les religions, à condition de ne point forcer les consciences, mais de laisser à tous le droit de mourir dans la croyance de leur choix ou de leurs rêves.

Il se trouverait des personnes charitables, qui, après avoir souffert de la vie, viendraient se réfugier dans ce coin de campagne et consacrer leur temps et leur fortune au soulagement des misères ; comme leur concours serait absolument gratuit, on n'aurait que de véritables dévouements, et il serait alors possible d'ajouter des enfants infirmes ou abandonnés, qui viendraient goûter dans ce village un air salubre et de bons exemples.

Chaque ménage pourrait prendre un de ces déshérités, qui l'aiderait au jardin, à la cuisine et au ménage, et serait de cette façon à l'abri des moqueries et des violences, toujours réservées aux faibles parmi les forts.

Il faudrait une police, car chez l'homme, les mauvais instincts dominent jusqu'à la mort.

Les officiers, les délégués de l'assistance et quelques vieillards choisis parmi les plus honorables formeraient une espèce de justice de paix pour régler les différends qui pourraient survenir. »

L'homme avait bien arrangé son rêve, rien n'était oublié, hôpital, magasin, poste central, école, cimetière au bout du village.

Sur chaque tombe, un arbre, d'une essence appropriée au sol, serait planté et entretenu avec soin, les racines joindraient bientôt les dépouilles des morts, et de ces débris naîtrait une forêt dont chaque arbre deviendrait un arbre sacré pour les familles, puis l'oubli venant, les croix s'inclinant vers la poussière, le lierre, les graines vagabondes chassées par le vent et arrêtées par l'ombre protectrice, viendraient créer un impénétrable abri, refuge des oiseaux chanteurs, que le respect, la crainte et les règlements sévères feraient laisser en paix.

L'homme espérait, dans chaque village élevé de cette façon, abriter de mille à douze cents personnes, coûtant beaucoup moins à l'Assistance publique que le système actuel ; et puis il leur éviterait la caserne et la prison, ces grands bâtiments à cinq étages fermés de grilles, où la mort semble guetter ses victimes.

Bien des vieux ménages, ayant quelques économies, mais insuffisantes, laisseraient volontiers l'argent amassé pour finir leur jours dans le calme et dans la paix. Il pensait que l'exemple serait suivi, et que, dans un temps relativement rapproché, chaque catégorie de misère aurait son lieu d'asile : invalides militaires et du travail, vieux employés de l'Etat et des chemins de fer, enfants abandonnés ou infirmes, qu'on accorderait à ces vieillards, dans ces conditions certaines de moralité. « Si, disait-il, au lieu de terrains sans valeur, un de ces hommes qui ont tant de biens au soleil qu'ils ne savent qu'en faire, m'accordait un morceau de pays fertile, où les charpentiers puissent trouver les bois nécessaires à la construction, je voudrais donner à la nation de véritables paradis terrestres ».

Mais il ajoutait avec mélancolie : la chose est si facile qu'on ne s'en occupera jamais, puisqu'il ne s'agit que de faire camper un régiment à l'endroit désigné au lieu de l'envoyer au camp de Châlons.

Depuis, j'ai repris ce projet sous forme de pétitionnement à nos élus, les priant d'étudier tout au moins ce rêve si réalisable.

Je me suis intéressé, d'abord, à tous les directeurs de journaux républicains, puis à la Chambre, aux ministres, et, en dernier lieu, au Conseil municipal de Paris.

Personne n'a paru seulement y prêter la moindre attention.

Seul, M. le Ministre de l'Intérieur a semblé vouloir le mettre à l'étude. M. le pasteur Vernes, président du Consistoire de l'Eglise réformée de Paris, toujours prêt quand il s'agit de faire le bien, et quelques fonctionnaires dont je ne me crois pas le droit de donner les noms, ont obligeamment payé l'impression de ce projet, et les frais de poste qu'exigeaient les expéditions de tous les journaux de province et de l'étranger.

J'ai vu là quel zèle ont nos gouvernants à s'occuper des misères du peuple.

Et, cependant, ils consacrent de longues séances à chercher par quelle ruse ils pourront augmenter le prix du pain, déjà si cher en France.

Ils ont de beaux discours pour dire au travailleur : « Tu es la force, tu dois mourir à la peine et toujours payer. Il nous importe peu qu'à vingt ans ton fils, affaibli déjà par les privations, n'arrive à l'armée que pour y mourir d'épuisement, incapable qu'il est de supporter les dures fatigues de la marche ou de la guerre ; que de vieux travailleurs succombent de misère, tendent la main, ou cherchent dans le suicide la fin d'une vie de lutttes et de souffrances ».

Nos élus s'arrondissent, et, s'alliant aux accapareurs, ne songent plus aux désirs de vengeance que l'envie et la haine mettent au cœur des souffrants.

J'espérais dans le conseil municipal, où siègent quelques prétendus ouvriers et d'anciens communalistes, de ceux qui, en 1871, afin de se faire une popularité, prêchaient la violence et la tuerie, entraînant ainsi de faibles cerveaux, maintenant broyés par les balles, et comblant les tranchées de tous les cimetières.

Ce qu'ils en promettaient à ces malheureux, affaiblis par le siège ! Mais ces meneurs de peuple avaient en poche des laissez-passer bien en règle, certains qu'ils étaient d'aller à l'étranger se poser tout à l'aise en victimes, et préparer leur candidature en attendant des temps meilleurs.

Enfin, puisque le peuple dédaigne le peuple, j'espérais, au moins qu'un riche, qu'un noble, un prince, pour se distraire un peu et déverser sur l'humanité le trop-plein de ses coffres-forts, aurait voulu attacher son nom à cette œuvre honnête.

Il aurait été digne pour les grands de ce monde, de voir le premier de ces villages s'appeler ou d'Uzès, ou Luynes, ou Rothschild, il y aurait eu là une grande satisfaction et un certificat de véritable noblesse – la noblesse du cœur et de la bonté.

Ces gens-là font de riches aumônes, mais n'apprennent pas à les bien faire.

Ils accumulent des trésors, ne songeant pas qu'un jour, que je regretterais de voir, les gueux, las d'avoir sur les bras des vieillards et des enfants succombant à la peine, ne verront dans ces richesses accumulées, que des railleries pour leur détresse, et dans des Boules précieux et authentiques, que le bois utile à cuire le pain de la famille.

Nous causions un jour de cette horrible plaie sociale avec Rigault – et Rigault me disait : « L'homme n'est intéressant qu'à deux époques de la vie : enfant, parce qu'il n'a pas la force de faire le mal qu'il rêve déjà, et vieux, parce que, s'il en a encore la volonté, il n'en a plus l'énergie.

Le robuste, disait-il, doit se tirer d'affaire, et s'il veut vivre aux dépens des autres, on doit le supprimer. »

Il avait les plus grandes tendresses pour les laideurs physiques et ajoutait :

« Pourquoi la nature a-t-elle fait celui-ci différent et laid, et celle-là malade et abandonnée. Je veux, disait-il, pour ces victimes de la nature, le droit aux joies de la vie que peuvent se procurer les forts ».

Et moi, je trouve regrettable que ceux qui ont fait fusiller Rigault au nom de la vertu, de l'ordre et de la morale, ne possèdent pas au fond de leurs cœurs, les nobles idées qu'avait quelquefois ce révolutionnaire,

J'ajoute ici quelques mots du grand savant, et plus grand cœur, Élysée Reclus :

MON CHER AMI ,

.....

Je viens de lire votre projet d'asile ; mais vous le réfutez vous-même par le mot de la fin : « On ne s'en occupera jamais ! »

Comment admettre que des colonels, des soldats, les ministres et tout le tremblement administratif et gouvernemental puisse jamais s'occuper du bien public.

Bien cordialement à vous,

Élysée Reclus.

*

* *

Si les gouvernements insurrectionnels copient servilement ce qui a pu exister dans les pouvoirs qu'ils ont renversés, il arrive aussi qu'on voit germer au sein des révolutions, quelques désirs de progrès, fleurs sortant du chaos, et que les réactions se hâtent de rejeter dans le néant, les enterrant sous le ridicule.

C'est que, malheureusement, les gens au pouvoir ne cherchent que leurs intérêts propres, sans jamais s'occuper de ceux du plus grand nombre.

Je me souviens de quelques essais d'améliorations, accomplis au moins sur le papier, puisque la guerre civile n'a pas laissé le temps de les mettre en pratique.

Les propositions qui m'intéressaient le plus regardaient la police. Celles qui suivent sont du nombre.

Étant donné qu'on est à la recherche d'un criminel dont on a pu se procurer une photographie, faire reproduire ce portrait par les moyens les plus rapides, puis au lieu d'envoyer ces reproductions aux maréchaux de logis de gendarmerie ou bien à des magistrats, qui en garnissent

des albums, pour les montrer le soir après dîner à leurs convives, les adresser aux mairies des arrondissements et cantons les plus peuplés, avec ordre de les exposer auprès des publications de mariages, dans les cadres grillagés, toujours en vue dans les maisons municipales.

Les criminels en fuite se cachent souvent dans les fermes, au fond des campagnes, où d'honnêtes paysans les occupent quelques années, puis leur nom tombé dans l'oubli, presque certains de l'impunité, ils recommencent sous un nouveau nom la série de leurs méfaits et de leurs crimes.

Avec ce moyen, les paysans, soupçonneux de nature, verraient ces portraits les jours de marché, et le malfaiteur n'échapperait à la justice qu'en quittant la France.

Il était question de la sûreté des rues de Paris et de la banlieue et l'on proposait de faire le recensement des électeurs valides jusqu'à cinquante ans, d'en établir un état par rues et par numéros, ce qui était très simple.

De diviser cette liste par fractions de rues, ou de boulevards, dans les voies trop longues ; puis désigner un homme sur cinquante des appelés, et lui donner la garde de nuit de son quartier.

Par cette organisation, chaque citoyen aurait été soumis à une nuit de garde sur cinquante, de 9 heures du soir à 4 heures du matin l'été, et de 9 à 7 heures l'hiver.

Cet essai de sécurité publique a souvent été proposé, mais la crainte d'armer des citoyens l'a toujours fait repousser, on laisse se perpétuer le danger de la rue pour les attardés, par crainte de révoltes chimériques, et des hommes paisibles armés de vieux mousquets et de sabres d'un autre âge, font hésiter les gouvernants.

Chaque citoyen possédant une liste de service n'aurait eu qu'une insignifiante perte de temps, pour passer l'arme à son suivant de garde, qui toujours serait son voisin, la liste descendant les numéros de la rue.

Les vieilles dispositions de fermeture à certaines heures ne devaient plus exister, mais la liberté la plus absolue pour tous. Un débitant de la rue devait s'engager à laisser sa boutique constamment ouverte, pour servir de poste à ces concitoyens ne pouvant, sans une extrême fatigue, rester debout une nuit entière.

De cette façon, dans la rue, pas de cris, pas de jeux bruyants ; seulement la facilité pour les gens attardés, de trouver la vie sur le chemin et de pouvoir se procurer les provisions nécessaires.

Ceux que la misère laisse souvent sans asile, auraient aussi trouvé là un abri momentané.

Avec ce système, pas d'effractions, pas d'attaques nocturnes, pas de souteneurs rôdant des nuits entières avec des filles ; car toujours un des hommes de cette garde honnête, muni d'une lanterne, restant en faction dans la rue, n'aurait pas perdu de vue l'homme de veille de la rue voisine.

Les riches auraient pu facilement faire monter leur garde, se faisant remplacer pour un prix débattu, par un électeur appartenant au même quartier.

Ainsi de pauvres gens auraient trouvé quelque argent à gagner dans les moments de gêne.

Chaque nuit, le plus ancien aurait été de droit chef de poste.

Ce service n'aurait en rien gêné celui des gardiens de la paix, mais lui serait venu plutôt en aide, tous deux se contrôlant, et se portant secours, quand le besoin s'en serait fait sentir.

La ronde des gardiens de la paix passe dans les rues à certaines heures indiquées d'avance, ces gardes citoyens auraient reçu à chaque tournée une signature constatant que les agents auraient fait leur devoir, et de leur côté les agents se seraient assurés de la présence des hommes à leur poste.

Quant aux étrangers habitant la rue, et qui déjà, ne payant pas l'impôt du sang, auraient encore profité de la sécurité générale sans en avoir les ennuis, on les aurait obligés tous les cinquante jours à payer une somme équivalente à la garde de nuit d'un homme.

Ces sommes confiées à des délégués formaient une caisse de secours pour les besogneux et les malades.

Ceux de ces étrangers qui se seraient refusés de payer ce petit tribut auraient été priés de se rendre dans leurs pays respectifs y jouir du rfepos et débarrasser la France.

Les gardes de nuit en service auraient eu le droit, momentanément, d'arrêter et de verbaliser, quand ils l'auraient jugé nécessaire.

Il existe quelque part, mais bien cachée, une commission de salubrité, cette commission doit être composée de médecins, d'ingénieurs et d'architectes qui émargent, se font décorer, étalent des titres sur leur carte de visite et ne font rien.

Cette question aurait été soigneusement étudiée.

Dans chaque arrondissement, on réunissait un groupe d'ouvriers de bâtiment, ayant comme garantie d'honorabilité quinze ou vingt ans de présence au même chantier, et choisis pour ces fonctions par l'estime de leurs camarades.

Maçons, charpentiers, couvreurs, peintres, etc., tous Français.

Ces hommes devaient commencer la visite de leur quartier, maison par maison, commandant les réparations urgentes, faisant gratter les papiers recollés par couches successives depuis des générations sur la vermine qui tue les enfants, les privant de sommeil. Bouchant les lézardes d'où les rats viennent jusque sur les tables manger le pain des pauvres, et quelquefois même ronger les visages de nouveau-nés dans les berceaux, (Joffrin a signalé au conseil la mort d'un enfant rongé par les rats dans une maison de Clichy.) mettant des tuiles où il en manque afin que le mot d'abri ne soit pas une déception pour le travailleur fatigué.

Toutes ces infractions aux lois de l'humanité commises par les propriétaires devaient être punies de fortes amendes, et les réparations urgentes exécutées de suite, sous peine de voir la maison bientôt envahie par des ouvriers requis par la Commune.

Il y avait, par cette réforme, du travail pour longtemps, et la conservation de la santé et de la vie pour bien des citoyens.

Pour éviter les accidents de personnes brûlées vives, accidents qui se renouvellent chaque année, on devait percer dans les anciennes maisons, ou réserver dans les murs mitoyens des constructions nouvelles, une ouverture toujours facilement praticable : cette ouverture simplement bouchée par de minces carreaux de plâtre faciles à renverser d'un coup d'épaule ou de marteau.

La porte des appartements où se trouvait établie cette communication était d'une couleur attirant le regard, avec cette inscription en grandes lettres :

REFUGE EN CAS D'INCENDIE

Je me souviens que cette proposition si simple et si pratique soulève de violentes discussions. On objectait que les malfaiteurs pourraient se servir de cette ouverture, que ce serait une facilité pour les soldats d'envahir la maison et tourner les barricades aux jours de bataille, qu'il serait une gêne pour les locataires de penser que les voisins pourraient pénétrer chez eux d'un simple coup d'épaule, etc.

L'auteur du projet n'était pas de cet avis, affirmant que les gens mal intentionnés, pour envahir un appartement, auraient, en passant par la maison voisine, trois obstacles à vaincre au lieu d'un, et qu'il était plus simple pour eux d'aller de suite où ils avaient à faire, ignorant les difficultés qu'ils pourraient trouver sur le passage ; que si l'armée se servait de ce moyen pour combattre le peuple, le peuple à son tour pouvait l'utiliser avec le même succès pour combattre l'armée.

Ensuite qu'il serait facile par un accord entre les deux propriétaires de ne faire qu'un seul des deux logements, loués à la même famille.

Mais rien n'est plus difficile à convaincre que les gens à parti pris, et le vieux révolutionnaire ajoutait :

« Quand une chose est jugée utile à l'humanité, elle doit être imposée par la force, et pour ceux qui, dans l'intention de mal faire se serviraient de ces moyens de sauvetage, il y aurait un moyen pratique de leur ôter l'envie de recommencer, en décrétant pour eux la peine de mort. »

aussi pleins de bonne volonté que ce soient les sergents de ville de Paris, ils sont incapables de se faire un service de voie publique sérieux.

Passant aux mêmes heures par le chemin toujours le même, et devant les mêmes boutiques, ils arrivent à connaître tous les commerçants de leur quartier, et se faire abreuver de consommations journalières.

Ainsi les affiches blanches étalées sur les murs depuis 1832, concernant l'arrosage l'été, l'enlèvement des glaces l'hiver, la sciure de bois et les cendres semées sur les trottoirs pour la sécurité des passants ne servent plus à rien.

Quel zèle peuvent avoir ces gardiens de la paix à faire respecter les arrêtés préfectoraux ?

Ils ne diront rien à celui-ci dont le chien poursuit et mord les enfants, ni à celui-là qui laisse devant sa porte les débris de légumes au risque de faire rompre les os des marcheurs inattentifs et pressés.

Le petit comité dont il a été question avait trouvé là une occupation pour les vétérans de la guerre et de la Commune, car jusqu'aux derniers jours de la lutte, les gens de cœur croyaient au triomphe de la révolution et à la mise en pratique de leurs idées.

On commissionnait donc ces invalides des combats, ne leur donnant qu'une faible rétribution, mais on ajoutait à leur salaire une petite partie des sommes revenant à l'Etat des contraventions qu'ils auraient dressées.

Leur devoir aurait été de veiller sur tout ce qui peut devenir une gêne pour les citoyens, étalages empiétant sur les trottoirs, ordures jetées après certaines heures, etc.

Ils auraient eu la surveillance des marchands des rues, afin d'empêcher les jeunes gens dont la place est à l'école ou à l'atelier de faire une concurrence toujours facile à des vieillards qui ont obtenu après de longues années de démarches la médaille qui leur permet de vivre modestement d'un travail pénible pour leur âge, d'empêcher de jeunes apprentis de porter de trop lourds fardeaux, et d'arrêter ou de prendre le numéro des cochers qui tournent le coin des rues à une trop grande allure.

Les gouvernements ont l'habitude de ménager les gens établis, qui, avant le suffrage universel, étaient presque seuls électeurs, dédaignant les pauvres qui, cependant, sont le grand nombre, et dont le vote a la même importance.

Chapitre VI

Duval

Duval a été mon premier chef, mais si peut de temps qu'il est presque effacé de mon souvenir.

Je me rappelle un homme jeune, sanglé dans un uniforme de général, froidement poli, parfois un peu brutal, et manifestant souvent de la mauvaise humeur quand je lui faisais signer quelque pièce.

Duval prenait la politique au sérieux, et peut-être qu'un peu d'ambition dépassait chez lui l'austérité républicaine.

Il se rendait cependant à mes raisons quand je lui disais de ne pas me laisser trop longtemps faire antichambre, que j'avais beaucoup d'occupation et peu de temps à perdre.

Un jour, il fut plus aimable que de coutume, me parla de la grande sortie et me tendit la main pour la première fois tout en disant : « Je suis pressé, je pars. »

J'appris quelques heures après qu'il était mort à Châtillon comme un brave.

J'ai prié Reclus d'écrire pour moi ce qu'il a pu voir de la mort de Duval, et je joins son récit à ces souvenirs.

« Nous cheminions sur la route de Versailles, cinq par cinq, gardés de chaque côté par deux cordons de fantassins et de hussards, en face on voyait arrêté un groupe de cavaliers étincelants, c'était Vinoy et son état major.

La colonne s'arrête, nous entendons des paroles violentes, un ordre de mort, trois des nôtres entourés d'une troupe de soldats franchissent lentement un ponceau qui relie à la route un pré entouré de haies et limité à l'est par une maisonnette portant l'enseigne :

DUVAL, horticulteur

Nos trois amis s'alignent à vingt pas de la maison, ils montrent leur poitrine et redressent la tête

Vive la Commune ! Les bourreaux sont en face. Je les vois un instant cachés par la fumée et deux de nos camarades tombent sur la face. Le troisième chancelle comme s'il allait tomber, puis se redressant il oscille de nouveau et se renverse face au ciel.

C'était Duval. Un des fusilleurs se précipite sur lui, arrache les bottes à l'homme qui frémissait encore, et deux heures plus tard, dans la procession triomphale à travers les rues de Versailles, le soldat fait parade de son butin : Qui veut les bottes, qui veut les bottes à Duval. » (Elysée Reclus)

Chapitre VII

Raoul Rigault

Me déchargeant sur la Sûreté générale de toutes les affaires politiques (comme on le sait, la Police française est divisée en deux tronçons bien distincts : la police parisienne, qui a pour chef le préfet de police, dont le chef de la Sûreté est le subordonné ; et la Police générale dont les services groupés sous le nom de Sûreté générale, dépendent directement du ministère de l'Intérieur.), il m'a été difficile de connaître le Rigault dont on a tant flétri la férocité.

Je ne pourrai jamais me représenter celui que j'ai connu révolutionnaire ardent, quelquefois brutal, mais toujours accessible aux sentiments d'humanité ; devenu le massacreur féroce, donnant froidement l'ordre de fusiller des prêtres et des otages sans défense ; faisant ainsi payer aux uns les fautes des autres.

Je n'insisterai pas sur l'extrême mobilité de son caractère, en citant un fait qui m'est tout personnel.

Un matin, je reçus la visite d'un citoyen porteur d'un billet de Rigault qui me le recommandait chaudement, et m'assurait qu'en le prenant à mon service, j'aurais certainement le meilleur des employés, etc.

Tous les jours, j'étais embarrassé de gens sans aptitudes qui m'étaient imposés de cette façon par lui et beaucoup d'autres, mais que j'étais forcé de renvoyer en masse après avoir constaté la gêne qu'ils me causaient.

Les uns, fiers de leurs patronages, voulaient discuter mes ordres et n'y pas obéir.

Les autres espionnaient mes actes et ceux de mes agents, voyant dans les actions les plus simples, matière à dénonciations perpétuelles.

Rigault suivit de près l'homme recommandé.

Il tenait à la main deux lettres, l'une du Gouverneur des Invalides, l'autre du Commandant de la caserne Lobeau, rapportant qu'à l'École militaire quatre-vingt-douze familles abandonnées par leurs chefs, luttant contre la Commune, restaient dans la plus profonde misère, qu'il en était de même à Lobeau et dans d'autres casernes. Ces lettres ajoutaient que les fédérés avaient jusque-là partagé leurs vivres avec ces pauvres gens, mais que gênés eux-mêmes et souvent chargés de famille, il appartenait à la Commune de prendre leur place.

- Je ne veux pas, dit Rigault, que les femmes de nos ennemis souffrent de la faim pendant la révolution : Faites le nécessaire.

Je lui répondis que j'allais voir à Lobeau qui était à côté, et que je confierais l'autre mission à sa recrue du matin.

Je donnai donc à ce modèle des employés, les indications et les pouvoirs nécessaires pour agir, je mis à sa disposition quelques hommes pour l'aider ; puis il partit.

Vers la fin de la soirée, il était de retour, amenant triomphalement un frère de la Doctrine chrétienne à la croix de Genève, suivi de son ambulancier.

- Voilà, me dit-il, deux prisonniers ramenés de la plaine où je suis allé faire le coup de feu ...

Je lui demandai s'il avait passé par les Invalides ? Il me répondit qu'il n'y avait plus songé.

Les agents que j'avais mis à sa disposition étaient encore à l'attendre du côté des remparts, et remplacés par des gardes nationaux heureux de quitter le combat pour escorter l'importante capture.

Je remis de suite en liberté le frère et son aide, m'excusant comme il me fut possible et les laissai rejoindre leur poste d'humanité ; puis j'allai conter l'aventure à Rigault qui se mit à l'unisson de mon mécontentement et m'aurait, je crois, accordé avec son exagération habituelle la tête de son protégé, que je m'étais empressé du reste de mettre à la porte.

Deux heures après, Rigault ayant déjà tout oublié, lui confiait avec enthousiasme un des commissariats les plus importants de Paris.

Les fonctionnaires de la trempe de ce protégé de Rigault, les déclassés de toute nature, et les jeunes tapageurs du quartier Latin, envahissant la Préfecture à la suite de leurs amis et qui, dans les derniers jours, devaient disparaître comme dans une trappe, ont laissé porter à la Commune et aux hommes sérieux qui la servaient, la responsabilité de leurs gamineries féroces et de leurs actes ridicules.

Chapitre VIII

Ferré

L'histoire sera peu clémente pour Ferré.

Est-il réellement coupable des crimes dont on l'accuse ?

Peut-être n'a-t-on pas assez mis en balance les difficultés du grand rôle qu'il a dû jouer dans les derniers moments de la lutte.

C'est toujours sur les chefs que ceux qui jugent font peser la responsabilité des violences de la foule.

Et puis, comme dans les grandes soirées, on ajoute au service des extras, la presse dans ces moments de terreur était encombrée de journalistes d'occasion qui ne signaient pas leurs articles, et qui, plus tard, à l'abri des colères, ont repris leurs métiers d'hommes de peine ou de cochers de fiacres, laissant aux écrivains honnêtes le poids de leurs petites infamies et de leurs inventions ridicules.

Je me souviens de l'article d'un de ceux-là qui représentait Ferré à l'heure de son arrestation, contemplant avec ivresse l'état d'un tripier, découvrant à la vue du sang une rangée de crocs de hyène et cherchant à se précipiter malgré ses gardiens sur la chair morte.

Pourquoi donc la passion politique met-elle au cœur cette haine féroce que n'ont pas toujours ceux qui risquent leur vie ? Car je dois dire à la gloire de l'armée française, que des officiers, faisant partie des conseils de guerre, rendaient souvent justice à ceux que leur devoir condamnait avec une implacable sévérité.

Je n'ai vu Ferré que pendant mes fonctions et je peux dire ce que j'en sais.

Au physique, tout le monde l'a connu.

Petit, trapu, le regard énergique et froid sous des sourcils épais, le lorgnon vissé sur un nez d'aigle, des cheveux abondants, la barbe noire et désordonnée.

Il inspirait le respect par sa conduite honnête et régulière, et la crainte par son tempérament de farouche ami de la révolution.

Je ne l'ai jamais vu, comme tant d'autres, se griser d'un pouvoir éphémère pour opprimer les faibles, mais souvent d'une impitoyable sévérité pour ceux qui abusaient de leur mandat.

Il aurait tué, mais tué simplement, s'il avait cru la chose utile au triomphe de ses idées.

Rarement je l'ai entendu blâmer mes actes qu'il faisait cependant contrôler avec la plus grande attention.

Deux fois, il m'a donné l'ordre de faire fusiller des gens, voici dans quelles circonstances :

Des malfaiteurs qui s'étaient glissés dans les rangs de la garde nationale, non pour combattre mais pour voler, avaient pénétré dans une maison de Courcelles, gardée seulement par un domestique et sa femme, puis aidés de quelques complices, attaché, frappé l'homme, violenté la femme, et s'étaient emparé d'objets précieux à leur convenance.

Une autre fois que je lui présentais cinq individus amenés par des sergents en surveillance, pris en flagrant délit de pillage avec menaces de mort dans une maison des Champs-Élysées :

- Faites fusiller ces misérables qui déshonorent la Commune, me dit Ferré avec un calme terrible.

Je reculais devant ces mesures de rigueur, car lorsqu'on commence à tremper ses mains dans le sang, on ne sait guère où l'on s'arrête ; mais ces hommes méritaient la mort.

Je m'entendis alors avec B..., un des officiers de la place de la Préfecture, et nous résolûmes qu'après avoir armé et équipé ces misérables, on les mettrait sous bonne garde en tête d'un bataillon partant pour Neuilly où tous les jours avaient lieu de sanglants combats.

C'était leur laisser une chance d'échapper au châtimeut, et puis ils tenaient la place de volontaires souvent pères de famille, qui n'hésitaient jamais à sacrifier leur vie, cent fois plus précieuse que celle de ces malfaiteurs.

J'appris vaguement qu'après avoir franchi une barricade de la rue Perronet, un seul revint gravement blessé, fut amputé et mourut quelques jours plus tard.

Ce moyen fut encore employé plusieurs fois dans les moments de grandes batailles ; mais il aurait fallu, pour débarrasser la garde nationale des pillards qui l'encombraient (comme pendant le siège), les exemples de discipline que voulait établir Rossel.

Je n'ai pas vu fusiller, je n'en veux donc pas parler, j'ai su tous les détails de sa mort, mais les récits dénaturent si bien les choses que je ne veux dire que ce que j'ai vu ou fait moi-même.

Ce que j'affirme, c'est que Ferré n'a pas dû dicter le fameux : « Flambez finances ! » car s'il avait donné cet ordre-là, il avait trop de véritable courage pour s'en être jamais défendu.

Une nuit, j'étais au bureau en train d'interroger des malfaiteurs, quand huit ou dix gardes nationaux y entrèrent sans raison et me menacèrent de leurs baïonnettes.

Tous étaient ivres !

N'ayant à mes côtés que Ruault et quelques agents sans armes, je parlementai, montrant mon écharpe, et demandant par quel ordre on arrêtait un fonctionnaire, et de quel crime on l'accusait.

C'était afin de gagner du temps, et quand je vis quelques hommes massés aux portes et prêts à me venir en aide, je m'emparai du sergent que je menaçai de mon revolver. En quelques instants, lui et ses hommes furent désarmés, puis je priai Découvrant, commandant de la place, de monter voir ce qu'il y avait à faire. Découvrant, ne sachant d'où venait l'agression, me conseilla de mettre la bande au Dépôt, ce qui fut fait, et d'attendre les nouvelles du matin.

Je passai le reste de la nuit dans un état de surexcitation terrible, rêvant les choses les plus extravagantes.

Vingt fois j'envoyai guetter l'arrivée de Ferré que je rendais responsable des événements de la nuit, et quand j'appris enfin qu'il était à son bureau, je descendis comme un fou, le revolver tout armé.

J'entrai dans le cabinet du préfet, bousculant tout sur mon passage, et me lançai dans une interminable bordée d'injures contre la Commune et contre tous, reprochant les services que je tâchais de rendre, les jours et les nuits sans repos, les dangers affrontés sans un murmure, n'ayant pas même la passion politique pour entraînement ; ajoutant que, enfin, s'il me suspectait, il était au moins inutile de me faire arrêter la nuit, par des ivrognes armés et menaçants, puisque ma vie était toujours prête à répondre de mes actes.

Ferré ne disait rien et laissait s'éteindre aux lambris dorés les derniers éclairs de ma fureur.

Il me dominait de son œil noir, et quand je fus plus calme, me dit ces simples paroles :

- Citoyen, je suis étranger à l'affaire de cette nuit, vous avez bien fait de vous défendre, mais je ne vous suspecte pas. Ayant confiance en vous, si j'avais à vous punir d'une trahison, je n'emploierais personne et vous tuerais moi-même.

J'avoue que Ferré, tout petit qu'il était, me fit peur.

J'ai retrouvé à Mazas, contre maître aux papiers, un individu qui, après s'être fait connaître, m'a dit avoir été le sergent chargé de mon arrestation dans la nuit dont il est question.

Voici ce qu'il m'a conté. Était-ce la vérité ? Je n'en sais rien.

Le colonel Chardon, membre de la Commune, fatigué d'une trop longue séance d'équitation, avait donné l'ordre de m'arrêter, parce que mes interrogatoires troublaient son sommeil.

Chapitre I X

Ruault

Quand tout commençait à bien marcher à la Préfecture, je courus à Montmartre chercher des nouvelles de la famille. Mais n'ayant pas encore de revolver pour ma défense, j'avais accroché, sous mon vêtement de franc-tireur, un sabre énorme que je vois toujours.

Recourbé comme un yatagan, sa large lame était enfermée dans un fourreau de cuivre repoussé, datant au moins de Louis XIV.

Cette arme avait une réelle valeur et je regrette de ne pas l'avoir conservée, bien qu'elle ne m'appartint pas.

Je montais dans la rue Montmartre, fier comme un homme en place, et la main sur la poignée de cette arme étrange.

Tout était désert et froid ; seule, une boutique avait quelques volets ouverts.

C'était une boulangerie.

Devant les vitres, un adolescent regardait les pains. Sa pauvre allure, sous un bourgeron de toile bleue, et la cote rapiécée qui couvrait ses maigres cuisses, inspiraient peu de confiance.

Il était là, bien ennuyé, se demandant ce qu'il allait faire.

Il avait faim !

Moi dont la jeunesse a tant de fois passé par ces misères, je sais ce qu'on peut avoir de tristes rêves, en songeant que le blé jaunit pour tous, que la nature, en donnant le soleil et l'eau, n'a pas dit à celui-ci :

- Tu auras trop. Et à celui-là : Tu n'auras pas assez.

Tout entier à sa contemplation, et malgré le silence de ces nuits de révolte, l'enfant ne m'avait pas entendu ; et, quand je lui touchai le bras, il tressaillit, pensant que je l'arrêtais.

Je lui dis :

- Tu as faim, sans doute !

- Oui.

- Et tu allais voler ?

- Peut-être.

- Alors, viens avec moi.

Et nous partîmes, tout en causant de cette horrible plaie sociale appelée misère, et que, tant de gens connaissent.

Je lui demandai :

- Comment t'appelles-tu ?

- Ruault.

- Tu as un état ?

- Serrurier.

- Et tu ne travailles pas ?

- Il n'y a pas d'ouvrage !

- Tes parents ?

- Ils sont morts !

- Alors, tu es seul ?

- Oui, citoyen.

Seul ! Sans abri et sans pain !

Ainsi, le pauvre enfant était livré sans défense aux mauvais conseils que peut donner la faim, et la faim parle avec rudesse, à ceux qui sont jeunes et qui grandissent.

Je connaissais ces choses-là, et nous montions vers le boulevard, cherchant un endroit où l'on put manger.

Un bouillon Duval était encore ouvert : nous y entrâmes, je le fis asseoir, et je peux certifier que j'ai vu là un repas qui m'a rappelé les terribles appétits de la jeunesse.

J'avais demandé pour mon hôte une bonne bouteille, et un verre aussi pour moi, car il fallait fraterniser un peu et, dans ce moment, j'ai senti combien il était bon d'avoir ou la puissance, ou la fortune, afin de faire un peu de bien ; aussi, je me suis toujours étonné que des riches s'ennuient.

Nous étions à table et les yeux de mon compagnon brillaient de reconnaissance quand il trinquait : il levait son verre avec timidité, disant : A la vôtre, citoyen !

Cependant, malgré l'émotion, il mangeait toujours, comme s'il avait été à ses pièces.

Les garçons, qui voulaient fermer, nous disaient brutalement :

- Allons, dépêchez-vous de sortir.

Mais, comme il s'agissait d'une bonne action, je me levai, ouvrant ma capote, afin de laisser voir l'écharpe bleue et rouge, et le grand sabre au fourreau de cuivre.

Alors, ils nous parlèrent doucement, avec une grande politesse, ce qui leur arrive rarement quand ils ont affaire à des pauvres.

Le repas fini, je dis à Ruault :

- Je t'emmènerais bien avec moi, mais nous sommes déjà nombreux à la maison, couchés durement, car tout a été brûlé ou vendu pendant la guerre : je vais te donner un mot pour un poste de fédérés.

Voilà du tabac, du papier, des allumettes, et 10 sous, pour payer la goutte à ton camarade de lit.

Si tu veux travailler, viens demain à 10 heures à la Préfecture, et je me charge de ta conduite.

Jamais je n'oublierai le regard de tendresse de ce brave garçon : il me serrait les mains à n'en plus finir, disant que je lui faisais grand honneur, que j'étais vraiment trop bon pour lui.

J'avais beau lui répéter qu'il ne me devait rien, que l'argent que j'avais dépensé n'était pas à moi mais à tous, et un tas d'autres choses, afin de cacher mon émotion, car je dois avouer que j'ai la larme assez facile.

Je lui disais de me tutoyer, que nous étions égaux. Mais il répondait tremblant :

- Non, citoyen, je n'oserai jamais.

Je crois maintenant que le grand sabre et l'écharpe lui en imposaient un peu.

J'étais en retard, le repas et les confidences avaient pris bien du temps, mais j'étais heureux tout en traversant les barricades après le qui-vive des sentinelles. Je disais : « Ma chère Désirée n'aura plus de chagrin quand je lui dirai la cause du retard. »

Et cependant la pauvre enfant attendait aussi le pain du lendemain.

Elle était inquiète et ne se couchait pas, afin de reconnaître dans le silence un bruit de gros souliers que connaissait si bien son cœur, et m'économisait les sourires des heures d'attente et d'ennui, pour les fondre en un long regard de tendresse.

Et j'étais heureux de laisser tomber quelques pièces d'argent dans ses mains amaigries et de la voir sourire à ce joyeux tintement, dont elle avait perdu l'habitude. Je lui racontais tout, et ses grands yeux avaient des larmes en me disant : « Tu as bien fait. »

Elle aimait déjà Ruault parce que je l'aimais.

J'aurais crié : Vive le roi ! qu'elle aurait trouvé que c'était bien. Ça aide à vivre et fait oublier tous les chagrins, d'avoir un cœur qui se mêle au vôtre : je ne sais aucun trésor pour égaler ce bonheur-là.

Et puis, comme on dort bien, malgré la dureté de la couche, quand on a la conscience tranquille et qu'on peut rêver du devoir accompli.

Je me disais : « J'ai passé bien tristement les si beaux jours de l'enfance, privé trop tôt de ceux que j'aurais tant aimés, et pas une main n'est venue s'ouvrir à ma faiblesse. » Ruault doit me ressembler un peu. Je devais avoir sa taille, à son âge, et j'étais aussi timide.

Si quelqu'un m'avait accueilli, j'aurais payé bien cher de reconnaissance un tel regard d'amitié.

A 10 heures, le lendemain, Ruault était près de moi et je lui dis :

- Tu vois, il y a beaucoup d'or dans ce tiroir et je n'ai pas compté ; ton métier sera d'empêcher qu'on me vole.

Voilà un fusil et des cartouches, tu feras justice du premier venu qui fouillera sans mon ordre ou sans celui d'Henneron.

Le reste me regarde. Tu auras 3 francs par jour.

Et Ruault était installé.

Je ne saurai jamais dire ce que j'ai trouvé chez lui de dévouement, d'énergie, de courage et de bonté.

Quand je songe que j'aurais pu passer fier devant son martyre, ou que, grisé par un pouvoir de quelques jours, j'aurais pu faire un prisonnier de Ruault.

Si j'avais dit : « Tu cours les rues sans domicile, la loi est là qui te punit.

Qu'est-ce que tu crois que ça me fasse, à moi, que tu aies faim ?

L'évangile a dit : « Tu ne déroberas pas. » Garblay a du blé de quoi gorger dix armées, mais tu dois mourir au ruisseau près du superflu des autres.

Et puis, c'est l'affaire à Dieu si tu n'as pas trouvé d'ouvrage, que me fait à moi que tes parents ne soient plus. »

Si j'avais suivi ma route, égoïste, indifférent, je n'aurais pas connu Ruault.

Il est un de mes meilleurs souvenirs, mais en même temps une de mes plus grandes tristesses.

On n'a pas idée de ce qu'un homme se sent heureux quand il peut dire : « Je vis de mon travail, je suis utile et j'ai droit au soleil et à la joie. » J'avais donné quelque argent à Ruault, et il avait dépouillé la crasse du malheur.

Un perruquier l'avait débarrassé de ce duvet de l'enfance qu'on regrette quand la barbe est dure et grise et que les femmes, en vous voyant passer, détournent les yeux avec indifférence.

A partir de ce moment-là, Ruault était propre, et toujours à son poste.

Je ne suis pas brave, et j'ai plutôt une certaine timidité native, mais il m'arrivait quelquefois, par indifférence, ou par distraction, de rester seul à interroger les malfaiteurs.

Une nuit, un de ceux-là, à qui j'avais dit une vérité peut-être un peu dure, sauta sur une arme pour me frapper.

Je ne sais ce qui serait arrivé sans Ruault, car j'étais à consulter des papiers.

A l'instant, l'homme tombait assommé d'un coup de crosse.

Les agents respectaient Ruault et son calme qui semblait dire :

- Mon devoir est là : on me tuerait que je n'en démordrais pas.

Il ne connaissait que moi, son chef et son ami.

Et quand il voyait ma chère Désirée, quel respect il avait pour elle, lui prenant le bras pour l'aider à marcher, faible encore des misères du siècle.

Il rangeait les pains dans le coupé quand elle allait visiter les pauvres, et levait le marchepied comme un laquais, après avoir serré les plis de sa robe disant, la casquette à la main : Où faut-il amener la citoyenne ?

Les chevaux noirs étaient superbes et difficiles à conduire, et je n'avais confiance qu'en Michel, mon beau-frère, pour cette besogne, il était là bien à son affaire, trônant sur le siège avec un grand revolver à la ceinture.

Alors, j'étais tranquille.

Quelquefois, Ruault montait dans la voiture, mais il se faisait petit, et toujours modeste. On allait voir les blessés, les veuves, les orphelins et les abandonnés, et tout se passait bien, car ceux-là seuls qui ont été pauvres s'entendent à soulager les misères.

On tirait alors de l'argent d'un grand sac et on donnait tant qu'on pouvait donner.

Quand la fatigue arrivait, comme tout se passait en famille, on mangeait un morceau sur le pouce, et les fédérés, qui voyaient une voiture de riches où des gens faisaient un si bon repas, paraissaient tout surpris. Ruault avait cherché de tous les côtés des armes pour arranger près de mon fauteuil un trophée dont il était fier.

Il remettait en ordre les serrures, et dénichait dans tous les coins des meubles utiles.

Il était aimé de Rigault, de Ferré et du brave Brideau, à cause de son courage et de son dévouement à tous.

Quand un prisonnier avait faim, il me le contait tout bas et je lui donnais carte blanche. Quelquefois il me disait que des gens avaient été pris sur un soupçon, qu'ils avaient été un peu maltraités, et me demandait pour eux quelques douceurs.

Alors j'envoyais des vivres et du pain, et tout était bien mieux distribué que si je l'avais fait moi-même.

Jamais Ruault n'a voulu dîner avec moi.

- Merci, me disait-il.

J'accepterais bien, mais quand vous n'êtes pas là, il faut que quelqu'un de fidèle vous remplace afin de savoir ce qui se passe. Et Ruault refusait toujours.

Le soir, dans le bureau où nous couchions quand on pouvait, il rangeait les paillasses, mettait de côté pour moi la meilleure couverture et, me voyant exténué, disait avec tendresse :

- Allons, patron, couchez-vous là. Et quand je dormais, il veillait sur moi comme l'ange de bonté.

Quand l'armée approchait, dans les derniers jours de bataille, Baptiste et Ruault, les deux fidèles, vinrent me chercher à l'Hôtel-Dieu où j'étais depuis la veille, malade, et je dois dire, dégoûté du poste que j'occupais. Ruault m'apporta là mon sabre tout brillant et me dit :

- Citoyen, j'ai voulu avoir l'honneur de vous armer pour venir défendre nos barricades.

Et Baptiste, jaloux, le regardait de mauvaise humeur.

Ils étaient là devant ma porte cinquante à peine et j'étais heureux de voir le dévouement de ces braves gens, David Guille, Jean Thouret et tant d'autres. Ma chère compagne était au milieu d'eux ayant voulu rester auprès de moi au moment du péril.

Nous nous sommes embrassés dans le danger, et Ruault m'a dit :

- Vous voyez, citoyen, que je suis fidèle à ma parole en venant mourir avec vous.

Pauvre garçon ! Il a disparu devant moi, dans la fumée de la lutte.

Plus tard, à Versailles, Guillot, un des hommes qui ont fusillé Vaysset et qui est mort, m'a dit l'avoir vu tomber le long d'un mur, criant :

- Vive la Commune !

La Commune ! Pauvre petit.

Il n'y connaissait rien.

Sa Commune à lui, c'était moi !

Sa Commune était mon inaltérable affection pour le pauvre déshérité.

Ruault a sans doute été jeté à la voiture ou peut-être, échappant au massacre, il est dans un coin du monde. Mais je le regretterai toujours et voudrais bien le revoir.

LES BLESSES DE CHATILLON

Il y a des moments d'ennui, où l'immensité paraît vomir la mort de ses nuages sombres et tristes.

C'est un de ces soirs-là que les hommes affolés vinrent conter à la Préfecture que Versailles avait eu des succès, qu'on avait laissé beaucoup des nôtres sur le carreau, et que des blessés étaient à l'abandon entre les deux camps.

On s'en rapportait quelquefois à moi de ces misères, et il m'arrivait de recevoir des demandes qui ne devaient pas s'adresser à mon service.

On réclamait des canons ou des mitrailleuses.

Je n'étais que chef de la Sûreté, mais comme Henneron et moi quittions rarement la brèche, on nous donnait plus d'importance que nous n'en avons.

Il fallait donc aller dans la plaine à la recherche de ces pauvres gens.

L'opération était difficile, mais si nous avions le droit de l'hésitation, il ne fallait pas le laisser paraître.

Un médecin aurait dû nous accompagner et je m'étais adressé un peu à tous, mais j'avais été mal accueilli, et comme notre vie était en jeu, je ne voulais que des bonnes volontés.

Enfin, Henneron et moi prîmes des fiacres place Saint-Michel, et deux hommes s'offrirent à nous suivre, Béguin, commissaire de police, et Demars, dessinateur, alors garde mobile de je ne sais quel bataillon de Paris.

La route était longue, et nous étions dans un de ces terribles jours de bataille, où la terre buvait le sang de bien des braves.

Des voitures au pas de leurs chevaux rentraient pesamment chargées, je les arrêtais pour me renseigner :

- Que portez-vous là ?
- Des morts !

Il y en avait beaucoup, serrés comme des colis, imprimant un ballottement mou qu'on n'oublie jamais.

Le contraste était saisissant, de ces omnibus qui, d'habitude, mènent de paisibles bourgeois à leurs affaires, et qui ne conduisaient que des cadavres gluants ?

Nous allions toujours sous le brouillard, songeant à ceux qui attendaient du secours.

Si j'ai de ma vie ressenti un profond dégoût, c'est bien cette nuit d'avril, à la porte de Châtillon, quand nous sortions de l'enceinte.

J'avais demandé qu'on baissât le pont-levis, montrant mon écharpe et ma commission signée Rossel, Ferré, Rigault, mais j'avais été reçu non par des citoyens luttant pour leurs droits, mais par un ramassis d'ivrognes stupides.

L'un d'eux, commandant ou capitaine (je n'ai pas compté ses galons), cherchait à lire mon mandat mais n'y pouvait parvenir, pendant que ses hommes, bavant l'ivresse, nous traitaient d'espions et poussaient des cris de mort.

Mes trois compagnons se démenaient inutilement, et des gardes, tout en battant les murs, armaient leurs chassepots pour nous effrayer : quand une idée me vint à propos pour sortir de cette écoeurante situation.

Je parlai au chef de poste de justice du peuple, de l'égalité, et lui dis :

« C'est bien entendu, vous allez nous faire fusiller tous les quatre, mais avant, j'exige que vous me signiez un procès-verbal du jugement qui nous condamne.

Vous y joindrez les pièces que nous venons de vous soumettre et vous enverrez le tout à la place.

Seulement, je vous affirme que demain, quand vous serez dessoulé, vous regretterez votre conduite, mais il sera trop tard et ce sera votre tour d'y passer, car on ne laissera pas notre mort impunie. »

Je ne sais par quel hasard, ces brutes finirent par comprendre nos raisons, et l'on nous ouvrit les portes.

Dans certaines occasions, il fallait du courage pour ne pas jeter le manche après la cognée, et ne plus se mêler de rien, car je n'étais rien moins qu'un homme politique, et si j'avais sollicité un

emploi, c'était pour tâcher, tout en faisant un peu de bien, de ne pas me trouver face à face avec mes anciens compagnons d'armes. J'étais rempli de tristesse, en ne trouvant partout que la jalousie et la haine.

Mais, voulant accomplir notre mission, nous partîmes, dédaignant toutes ces misères.

La pluie commençait à tomber, une pluie tiède, imprégnée des parfums du printemps, et de tous côtés des hommes épuisés se levaient comme des spectres menaçants :

- Qui-vive ?

Je donnais le mot (c'était, si je m'en souviens bien, Bordeaux-Bayard) et nous passions.

Ah ! Ceux-là qui sortaient des coins de muraille, ou qui se levaient des fossés étaient des braves !

Quelquefois, nous nous arrêtions un moment pour leur demander la route et j'écoutais leurs plaintes.

- On ne nous relève pas, disaient-ils. Depuis longtemps nous sommes au feu, toujours les mêmes ! Nous serions pourtant bien aises de rentrer chez nous, prendre un peu de repos.

Je vis là un vieux sergent chevronné du 88°.

Il avait un accent bon enfant et je voulais l'emmener, car je songeais que la Commune vaincue, son compte était réglé.

Il ne voulut pas me suivre.

Je m'étais penché sur la terre mouillée pendant qu'il abritait mon crayon de sa casquette.

J'écrivis son nom pour m'en souvenir.

Mais on écrivait tant de choses dans ces moments terribles, que le lendemain, tout était oublié.

Le danger commençait là, et nous fîmes éteindre les lanternes.

Déjà, les cochers avaient voulu repartir, abandonnant leurs salaires, mais c'étaient de bonnes gens, et puis, la vue du revolver d'Henneron leur donnait un peu de courage.

Le sifflement des balles devenait inquiétant et nous n'étions pas au bout de nos peines.

Un jeune fédéré nous guidait, et nous marchions courbés et parlant bas.

- Où sont les blessés ?

- Là, dans la maison à gauche.

Et nos pas s'embarraissaient dans des débris de toutes sortes, pavés des champs de bataille, portes brisées, éclats d'obus, fusils de morts qu'on laisse, à l'abandon, rouillés dans le sang et dans la boue.

Et le silence !

Un tel silence, qu'on entendait parler dans la tranchée des versaillais.

Et, tout au loin, derrière nous, le bruit lugubre de la générale battue sur des caisses mouillées, nous disant la retraite de l'armée parisienne.

Nous ne voulions pas, nous, être inutilement dérangés, et il fallait aller jusqu'au bout.

Il y avait bien des hommes dans la mesure, allongés par terre et recouverts de capotes, mais ils étaient morts.

Nous en primes chacun un sur nos épaules. Comme celui que portait Henneron avait le haut du crâne relevé, et qu'il le tenait par les jambes, le balancement fit échapper la cervelle qui s'aplatit sur les pierres avec un bruit étrange. Gill a fait de ces deux cadavres un tableau saisissant.

Je vois encore le triste retour – les morts sur nos genoux, avec leurs bras ridiculement raidis – la mort n'a pas la poésie que lui prêtent les peintres.

Il y eut moins de « qui-vive » qu'au départ et le chef de poste avait bien rabattu de sa violence, car, derrière nos voitures, s'engouffraient dans la ville des hommes fatigués de combat et dégoûtés de se voir seuls à soutenir la lutte, quand des jeunes galonnés caressaient des femmes dans les cafés du boulevard.

Nous conduisîmes les cadavres à la Morgue, mais leurs poches étaient vides et aucun papier ne pouvait les faire reconnaître.

Cependant, je trouvai la famille de l'un d'eux ; il avait cinquante-quatre ans et s'appelait Pache. On l'enterra aux frais de la Commune.

Je me souviens que, la corvée finie, chez un marchand de vin matinal, Henneron, Béguin, Demars et moi, nous avons mangé un peu de saucisson arrosé d'un litre.

C'était une des orgies de la Commune !...

Chapitre X

Charles Lalou

Dans les premiers temps de mes fonctions, Rigault vint un matin très en colère au bureau de la Sûreté, et me remit un ordre d'arrestation concernant le banquier Charles Lalou.

Je ne me suis jamais occupé de savoir si les griefs de Rigault étaient fondés, et je répète ici ses paroles, sans en prendre en aucune façon la responsabilité.

- Cet homme, me dit-il, était un petit banquier, qui, pendant le siège, s'est fait le complice d'un membre du Gouvernement de la défense nationale (Jules Ferry), spéculant sur la misère publique, accaparant la farine et le charbon ; son associé est en fuite, amenez-moi Lalou et demain je le fais fusiller.

J'étais embarrassé, étant encore presque seul à la Sûreté.

Les quelques hommes composant mon personnel n'avaient guère d'aptitudes pour une opération qui pouvait peut-être exiger un peu d'énergie, M. Lalou habitant un quartier peu favorable à la Commune.

Je fis ces observations à Rigault qui promit de m'adresser deux citoyens sur lesquels je pouvais compter, je lui demandai en même temps s'il pouvait disposer de quelque argent et m'en donna.

Je dois expliquer que si dans ces premiers jours de révolution j'ai été si souvent pauvre, c'est qu'à aucun prix, quoique ayant la force, je n'aurais voulu faire la moindre réquisition.

J'étais de ceux (et c'était le plus grand nombre) qui respectaient le bien de tous.

Rigault m'envoya en effet deux hommes, B..., membre actif de l'Internationale, et un de ses amis.

Je cherchai parmi les quelques commis que j'avais recrutés celui qui me paraissait mériter le plus de confiance, et nous partîmes.

B... était armé d'un revolver, son suivant cachait difficilement sous sa vareuse un énorme pistolet de cavalerie, mon compagnon et moi, n'avions que de la bonne volonté, et j'avoue qu'à nous quatre, je trouvais très difficile d'aller en plein quartier réactionnaire, chercher un homme et l'amener à la Préfecture.

Je me souviens que ma première idée fut d'entrer dans un cabaret et d'y commander une omelette au lard ; quand l'estomac est bien garni, on est plus audacieux.

Dans les quartiers hostiles à la Commune, il suffisait qu'on eut sur la casquette un numéro des bataillons de Belleville ou de Montmartre, pour qu'on fit un mauvais parti à celui qui la portait ; et plusieurs fois le matin on avait ramassé des cadavres d'hommes dont c'était le seul crime.

Je ne voulais pas, par de l'hésitation, laisser mes fonctions avant d'avoir un peu goûté du pouvoir, et à tout hasard je pris un fiacre dont les chevaux me parurent suffisants pour soutenir une retraite honorable, recommandant au cocher de se tenir prêt à filer rapidement, dès qu'il nous verrait monter dans sa voiture en compagnie d'un étranger, et l'assurant d'un bon pourboire.

C'était au 19 bis de la rue de la Chaussée-d'Antin que demeurait M. Lalou, je fis arrêter près de là. Mes compagnons s'installèrent en face afin de bien voir ce qui allait se passer, et je partis en éclaireur.

Je crois me rappeler que les bureaux de la banque occupaient le troisième étage au fond d'une cour très longue ; en cas d'insuccès, la retraite pouvait se changer en déroute.

Enfin je frappai à une porte qu'on entr'ouvrit, et je vis là des employés qui paraissaient écrire ; je demandai M. Lalou.

On me répondit qu'il était sorti, j'insistai disant que je l'avais vu monter, alors on m'affirma qu'il n'était pas visible.

- Ayez la bonté, dis-je au commis, de faire bien comprendre à votre patron qu'il faut absolument que je lui parle d'une importante affaire de charbon, et qu'on le désobligerait certainement en ne me recevant pas.

Un jeune homme alors se leva et disparut dans un cabinet du fond, où il resta un certain temps, revint, puis repartit, et j'entendis enfin une voix de mauvaise humeur criant :

- Faites entrer.

Je franchis la porte, et pénétrai dans une pièce où quatre ou cinq hommes assis près d'une cheminée me regardèrent avec étonnement.

J'entamai la conversation de la façon la plus polie :

- Monsieur Lalou, je suis chargé, par un de mes amis, de vous inviter à vous rendre à la Préfecture de police, pour quelques renseignements de la plus haute importance.

A ce mot de Préfecture, M. Lalou et ses amis parurent inquiets.

- Mais qui est cet ami ? me demanda-t-on.

- Raoul Rigault !

Tous eurent un geste d'épouvante.

Il est étrange que le nom de Rigault ait pu jeter l'effroi partout où on le prononçait.

- Mais que me veut-il ? dit M. Lalou, je suis très occupé, il faut même que je m'absente de Paris. Demain, je serai à sa disposition.

Je ne me contentai pas de ces belles promesses, et comme je devais m'emparer de M. Lalou, je le priai de retarder son voyage, et de venir avec moi, que la chose était pressée, que je m'étais engagé à l'amener dans la journée, et un tas de raisons qui n'arrivaient pas à le convaincre.

Plusieurs fois, ces messieurs s'étaient à moitié levés de leurs chaises, m'invitant de cette façon à me retirer, mais j'avais paru ne pas comprendre, m'obstinant à mener l'affaire à bonne fin.

La situation était tendue, quand un des personnages de l'état-major de Lalou me dit que je n'insisterais pas davantage s'il s'agissait d'une arrestation.

Il ne me restait plus qu'à brûler mes vaisseaux, je me levai, présentant le fameux mandat et dis à ces messieurs qu'ils pouvaient me rendre la justice que je m'étais conduit de la façon la plus courtoise, montant seul, pendant que j'avais dans les environs, un bataillon de Montmartre, qui pouvait peut-être perdre patience et envahir la place.

J'accordai dix minutes à M. Lalou et quittai la position.

Je n'étais pas tranquille et craignais qu'un des employés ne descendit s'assurer de l'état de mes forces, qui, avec le cocher, formaient un groupe inquiet de ma longue absence.

Je rendis à B... le revolver que j'avais emprunté en cas de résistance brutale, et lui cédaï ma place.

- Tiens-toi prêt, me dit-il, et laisse-moi faire.

Comme il était moins formaliste que moi, un instant après il était de retour accompagné de Lalou, que je fis rapidement monter en voiture, puis nous partîmes au galop.

Il était temps, car déjà des boutiquiers et des voisins formaient un cercle hostile.

Je vois encore un fruitier, qui nous montrait le poing, roulant des yeux féroces.

Quelques jours après, on facilitait le départ de Lalou, et je trouvais étrange d'avoir exposé des hommes à des ennuis sérieux, pour une opération qui ressemblait presque à de l'enfantillage.

Chapitre XI

Une révolte au Dépôt

Si Ferré et Rigault me passaient bien des choses et supportaient ce qu'ils appelaient ma politique humanitaire, c'est qu'ils avaient quelque raison d'avoir confiance en moi.

J'avais réussi à m'entourer d'un personnel solide et nombreux, composé d'anciens agents habiles à dresser de nouvelles recrues, et puis Henneron et moi quittant rarement le bureau, la Préfecture en était arrivée à se décharger sur nous de toutes les corvées pénibles.

Y avait-il un danger à courir ? Allez à la Sûreté.

Manquait-on de chevaux pour mener au combat des canons et des mitrailleuses ? Il fallait que la Sûreté fit le nécessaire.

Après avoir été repoussés de partout, des gens demandaient-ils des secours ?

Des femmes de fédérés tués au combat voulaient-elles retourner en province avec leur famille ?

Des gardes se plaignaient-ils que les officiers tripotaient sur la solde, ou gardaient l'allocation journalière des femmes ?

Fallait-il rechercher des armes payées du reste pendant le siège par les bataillons, mais qui dans les quartiers réactionnaires avaient été cachées dès les premiers jours de la Commune ?

Vive la Sûreté !

Souvent les fédérés se plaignaient de rester longtemps au combat sans être remplacés.

Fallait-il veiller à l'enlèvement des blessés sur le champ de bataille ?

Toujours la Sûreté !

Et puis, comme j'estimais qu'un chef doit donner l'exemple du courage et de la fermeté, j'avais voulu gagner mes grades, afin de montrer aux citoyens placés sous mes ordres que j'étais digne de les commander.

Mon premier essai fut heureux.

Un homme robuste et dont la folie furieuse décuplait la force avait été à grand peine enfermé dans une cellule attenant à la Sûreté : il fallait le sortir de là pour le transférer dans une maison spéciale.

Mes agents les plus énergiques étaient hésitants.

Je fis ouvrir la porte, et la chance voulut que l'homme, peut-être épuisé par la lutte qu'il avait soutenue, ou je ne sais quelle bizarrerie de la nature, se laissât prendre sans résistance. J'avais commandé qu'on ne fît aucun bruit et que tout le monde fût caché, voulant agir seul.

Ce que c'est que le hasard !

Si ce furieux s'était jeté sur moi, et que roulant avec lui dans la poussière, je m'étais laissé voir honteux d'une lutte pénible, malgré ma force physique, c'en était fait de mon prestige.

Mais l'homme que je pris doucement par le bras me suivit avec docilité.

Nous traversâmes en causant l'étroite et dangereuse passerelle de bois qui reliait l'ancien bâtiment de la place Dauphine au nouveau palais.

L'homme avait la folie des grades, je lui promis en chemin de le faire nommer général, président de la République, empereur s'il le voulait ; et quand nous arrivâmes au Dépôt où les gardiens prévenus l'attendaient, il se laissa mettre la camisole sans colère.

Le récit de cette affaire me donna une grande autorité sur mes agents.

Puis une révolte au Dépôt vint renforcer la haute opinion que mes subalternes avaient de moi.

Des hommes enfermés dans la salle commune, manquant d'air et si pressés les uns contre les autres, qu'il leur était impossible de goûter un instant de repos, avaient décidé de sortir à tout prix de cet enfer, préférant la mort par balle au supplice de l'asphyxie.

Mettant les lits de camp en pièces, beaucoup s'étaient armés d'éclats de bois pointus ; armes dangereuses dans les mains de gens déterminés.

La Préfecture ne savait que faire.

Dacosta et Dupont, qui seuls étaient là, perdaient un peu la tête, donnant des ordres qu'on n'exécutait pas.

Ce fut encore à moi qu'échut la mission d'en finir avec cette affaire. Dacosta me fit demander et me donna toute liberté d'action.

- Faites fusiller les plus mutins, me dit-il, et vous aurez facilement raison des autres.

C'était une ennuyeuse corvée, car les meneurs de cette rébellion n'étaient pas des pauvres gens inoffensifs arrêtés un peu partout au hasard, mais de redoutables malfaiteurs, ayant trop à craindre de la justice pour ne pas acheter la liberté même au prix des plus grands périls.

Le dénonciateur de ce complot (un des leurs comme toujours) me les avait désignés, et je m'étais promis, si la chose tournait au tragique, d'être sans aucune pitié pur eux, afin de donner à leurs pareils un salubre exemple.

Je fis tenir à distance les gens en armes qui étaient accourus, et pris seulement avec moi David, sur le courage duquel je savais pouvoir compter.

Quand le gardien chef, le père Sauvage, ouvrit les battants de la lourde porte, je me présentai au-devant des plus furieux, qui presque tous me connaissaient et, redoutant les suites de leurs violences, se glissèrent derrière les autres et disparurent.

Un seul, un Italien nommé Romberti, se jeta sur moi et me porta un coup violent que, par bonheur, je pus parer, et lorsqu'à mon tour j'allais me servir de mon revolver, David se précipita sur l'homme et le réduisit à l'impuissance.

Ma douceur habituelle avec les gens paisibles et ma sévérité avec les bandits de profession étaient connues de beaucoup, aussi mon nom courut parmi les prisonniers, je donnai quelque argent aux plus pauvres, promis à tous de m'occuper de leurs affaires ; et tout rentra dans l'ordre.

Mon agresseur se nommait Romberti.

Romberti, récidiviste dangereux, recherché sous l'Empire par M. Claude comme coupable de plusieurs assassinats, était venu se faire facilement arrêter, comme beaucoup d'autres, croyant à l'absence de toute police.

Quand l'armée s'empara de la Préfecture, il était dans une cellule du Dépôt. Conduit avec les autres entre deux haies de soldats, il voulait prendre la fuite au coin du pont au Change, mais fut tué par la troupe avec plusieurs de ses complices.

De concert avec Rigault et Ferré, je fis mettre en liberté bien des gens que les gardes nationaux et des citoyens méfiants arrêtaient trop souvent à la légère.

Quelques affaires aussi heureusement conduites, racontées avec une exagération tout amicale par mes agents, me donnèrent une autorité qui me suivit jusqu'à la fin de mes fonctions, autorité qui me fit déjouer les intrigues ambitieuses convoitant ma situation remplie de dangers, mais souvent attrayante.

Chapitre XII

Les journaux sous la Commune – Rochefort(*)

(Voir * en fin de chapitre)

Au bureau, par je ne sais quel beau matin, nous apparut un brave garçon qui paraissait terrible, bousculant les sentinelles et se donnant des allures de dictateur.

Je le regardai tout surpris, et mon sous-chef lui demanda ce qu'il désirait.

Il répondit alors que, chargé de la direction des journaux et de leur suppression, quand il le jugeait nécessaire, il ne comprenait pas que la Sûreté se permit de lui faire concurrence, et qu'à l'avenir, nous prenions garde à ne plus nous occuper d'affaires de presse.

C'était comique.

Après avoir prié le citoyen de se calmer et de tenir un langage plus convenable, nous lui fîmes observer que puisqu'il avait été longtemps question de la liberté de penser et d'écrire, nous étions étonnés qu'on suivît sous la Commune, les errements des pouvoirs disparus, que notre devoir était d'empêcher de voler ou de tuer autant qu'il nous était possible, mais que les journaux ne nous regardaient pas, que certains d'entre eux dont les colonnes étaient remplies de dénonciations toutes plus honteuses les unes que les autres, avaient demandé nos têtes, affirmant aux imbéciles qui les lisaient que la Préfecture devait être débarrassée des mouchards qui l'encombraient.

Nous ajoutâmes que si ce jeune homme gardait plus longtemps son attitude arrogante, un logement allait lui être offert au Dépôt de la Préfecture.

Devant de pareilles raisons, il s'excusa et partit.

Ainsi, on avait lutté sous l'Empire, réclamant à tous les échos de la liberté, et quand le pouvoir et la force étaient à tous, quelques individus rêvaient de briser les presses et d'arrêter les journalistes.

Au moindre blâme, on invoquait le procédé révolutionnaire, or ce prétexte avait simplement pour objet de laisser un directeur, membre de la Commune, ou très bien en cour, faire disparaître les journaux concurrents, afin de mieux vendre le sien et réaliser de plus gros bénéfices.

Ces gens, au lieu d'aller au progrès, cherchaient des exemples dans le passé, non pour éviter les moyens violents des régimes disparus, mais pour excuser ceux qu'ils employaient eux-mêmes.

A propos de la loi des otages, quelques-uns citaient les plus féroces coutumes du moyen-âge.

Certains autres après avoir fait signer à Saint-Denis des laissez-passer, afin de déguerpier au moindre péril, se comparaient aux héros de la grande Révolution.

Je me souviens d'un Saint-Just, menaçant d'aller lui-même égorger les prétendants, mais qui n'a jamais dépassé la brasserie du Châtelet. D'un avocat maigre et pâle qui posait pour le Robespierre, puis d'un grêlé aux jambes torses, convaincu que le peuple, en le voyant vêtu d'un gilet blanc aux revers terribles, et chaussé de bottes à revers, disait avec terreur : C'est Danton !

Et ces écrivains sans talent, mais pleins d'un fiel de convention, issus de familles très bourgeoises, certains de trouver dans leurs provinces le calme après tant de ruines, nuisaient plus à la Commune que ceux qui la combattaient avec franchise.

Il était difficile de faire entrer dans le cerveau de ces jeunes phraseurs, qu'on ne refait pas une page d'histoire et qu'il est plus digne d'en écrire une nouvelle, revue et corrigée autant que possible.

Il me semble qu'ils auraient dû courir au progrès et dire à leurs lecteurs : Si d'autres ont été vils, soyons honnêtes et bons.

Sous l'Empire, Rochefort avait eu l'audace de dire ce qu'il pensait, alors qu'il était dangereux de le faire.

A cette époque, il avait la même énergie, et disait à la Commune et au Comité central des vérités quelquefois un peu dures, mais souvent méritées.

Il devint suspect.

Guetté par Versailles, on le traquait dans Paris, et ce descendant des preux devenu républicain sincère n'avait pas un asile où dormir en paix.

J'eux des ordres vagues d'aller l'inquiéter. Mais le dégoût que m'inspiraient ces ordres donnés avec des signatures illisibles, et comme en se cachant, me laissait la liberté de n'y pas obéir.

J'admirais la bravoure de ce spirituel combattant de la plume et ne l'ennuyai pas.

La réaction devait s'en charger quelques jours plus tard.

Les journaux patronnés par les gens au pouvoir se permettaient tout, et flattant le pauvre l'excitaient à la violence.

De jeunes écrivains tranquilles dans un bureau de rédaction, se creusaient l'esprit à mettre au cœur de tous la soif du sang de leurs semblables, tandis que dans les deux camps, on n'aurait dû parler que d'apaisement et d'oubli.

C'est qu'il est facile de causer de batailles par les tièdes soirées de printemps, à la terrasse d'un café, près de belles filles.

Mais quand ceux qu'ils entraînaient ainsi gémissaient dans les sillons, près des murs de banlieue, appelant dans une agonie suprême ou l'enfant ou la mère, ces héros n'auraient pas daigné panser leurs blessures, car la boue et le sang sont de bien vilaines choses.

Tout était calme dans les rues. A part un bruit lointain d'artillerie, et quelques nuages de fumée au-dessus d'Auteuil ou de Neuilly, rien ne paraissait changé dans la ville.

Mais à Versailles, des soldats lisaient dans les journaux de l'ordre, que des prêtres étaient traînés par les cheveux dans les ruisseaux, que partout on massacrait, dans les prisons, dans les casernes, au fond des sous-sols de la Préfecture ; et ces pauvres jeunes gens, après avoir eu froid dans la captivité, se trouvant encore privés des joies de la famille, poussaient des hurlements de rage.

A Paris, ne se bornant pas à dire les fusillades de prisonniers (malheureusement trop réelles), les journalistes inventaient des massacres de pensionnats, des empoisonnements, des viols ; et de chaque côté, il n'y avait plus qu'un immense désir de carnage.

On se souvient du Père Duchêne, cette ridicule copie de 1793 écrite avec talent par des hommes peut-être convaincus, mais que la jeunesse entraînait trop loin (voir ** en fin de chapitre)

Sous le langage grossier de ce journal, la violence était à l'ordre du jour, et dans les provinces où cette feuille circulait librement, les gens paisibles se figuraient un Paris peuplé de gredins, n'ayant dans la bouche que le jargon de la canaille.

Le Père Duchêne répugnait à bien des citoyens, et je me rappelle un vieux fédéré, plein de colère, disant dans un groupe : « Mais nous ne parlons pas de cette façon-là, ce prétendu marchand de fourneaux déshonore la République et le peuple ».

Il avait raison.

Les journalistes ne voudraient courir aucun risque, mais ils ne songent guère à ceux qui obéissent à leurs sauvages excitations.

Les orphelins leur importent peu, plus tard ils verseront des larmes à tant la ligne, sur le papier ; et prononceront de beaux discours sur les tombes fleuries.

C'étaient de bien grands coupables, ceux qui, dans les deux partis, exploitaient ainsi les mauvaises passions des hommes, et la mort de quelques-une d'entre eux est peu de chose pour tant de victimes.

(*) (Les principales feuilles nées au moment de la Commune ou quelques jours avant les événements de 18 mars et qui soutinrent la Commune sont : le Vengeur (Félix Pyat), le Mot d'ordre (Henri Rochefort), la Nouvelle République (Paschal Grousset), la Commune (du 20 mars au 19 mai), l'Ami du Peuple, le Père Duchêne (Vernesche et Alph. Humbert), l'Ordre (Vermorel), le Tribun du Peuple (Lissagaray), le Cri du Peuple (Jules Vallès), la Montagne, etc.

Parmi les journaux fondés à la même époque et qui, au contraire, combattaient la Commune, citons : le Bien public (Henri Vrignault), le Bon Sens, la Constitution (Jules de Gastyne), etc.

La Commune eut aussi son Journal Officiel ; l'un des directeurs fut Pierre Vétinier, ancien secrétaire d'Eugène Sue, un personnage bien curieux. Le dernier numéro du Journal Officiel de la Commune porte la date du mercredi 24 mai 1871 et fut imprimé au n° 17 du passage Kussner, à Belleville.

A propos de la presse sous la Commune, citons ce passage d'un article de Jules Vallès dans le n° 21 du Cri de Peuple : « J'ai écrit il y a bien longtemps, et je répète aujourd'hui que je suis pour la liberté de la presse absolue et illimitée. Je regrette donc profondément qu'on ait empêché le Gaulois et le Figaro de reparaitre, eussent-ils dû encore rire de nos canons, et nous appeler des pillards. La Liberté sans rivages. »)

(**) (Le Père Duchêne, fondé au commencement de mars 1871, fut suspendu par décret du général Vinoy après six numéros. Quelques jours plus tard, postérieurement aux événements du 18 mars, il reprit quotidiennement sa publication. L'entrée des troupes de Versailles arrêta celle-ci au n° 68.

Citons aussi les exemplaires uniques du Père Duchêne expliqué par le Père Dubois et les Mémoires du Père Duchêne.)

Chapitre XIII

Les Secours

Les oiseaux vont aux branches où se trouve la graine. Aussi les libéralités de la Commune pour quelques familles de gardes de Paris et d'agents que leurs chefs, malgré la facilité des communications laissaient dans une complète indigence, furent vite connues, et nous nous vîmes obligés de créer une caisse spéciale ne dépendant ni de l'assistance publique, ni du bureau de secours fonctionnant depuis longtemps à la Préfecture de police.

La Commune ne marchandant pas les fonds, ils devinrent bientôt insuffisants, car, après les souffrances du siège, la misère était grande. Et puis, il y avait la plaie des gens dont c'est l'état de vivre aux dépens de la société ; ceux-là nous avaient envahi tout d'abord, prenant ainsi la part des vrais malheureux.

Il fallut donc s'adresser à tous, et c'est à la date du 12 avril que je fis insérer dans les journaux cette lettre qu'on accueillit avec bienveillance.

COMMUNE DE PARIS

Journal officiel

Les commissaires de tous les quartiers ont pris l'initiative d'une quête pour les victimes de cette triste guerre.

Le but est de porter secours aux gens qui souffrent : femmes de blessés, orphelins, sans passer par des sociétés organisées qui, sous l'ancien régime, gardaient l'argent pour elles.

Chaque somme donnée sera inscrite sur un livre spécial, que tout citoyen pourra vérifier, étant reçu comme un frère.

Ces dons seront portés par des femmes de bons patriotes, connaissant le froid, ayant vu leurs enfants souffrir dans leurs bras ; ces citoyennes-là connaissant les larmes et la peine, consoleront leurs frères et leurs sœurs avec intelligence et dévouement.

Etablissons la charité républicaine en pleurant avec ceux qui pleurent, et en aimant moins nos enfants que les enfants de ceux qui ne sont plus.

Ce service, pour plus de facilité, se centralisera à la Sûreté publique.

La Commune a envoyé du pain à 92 femmes de ceux qui nous tuent.

Il n'y a pas de drapeau pour les veuves !

La République a du pain pour toutes les misères et des baisers pour tous les orphelins.

Paris, le 12 avril 1871

Le Chef de la Sûreté

Ph. Cattelain

Le soir, quand cet appel eut paru, Alphonse Humbert me dit qu'il avait produit une bonne impression sur quelques-uns de ses amis de la Presse, et qu'en plaisantant ils m'avaient qualifié de lyrique chef de Sûreté.

Rigault ne laissa pas échapper ce nouveau titre, mais l'ajouta à celui de vieille culotte de peau et tant d'autres dont il me gratifiait les jours de bonne humeur.

Quelque argent vint répondre à ma demande et des grands magasins, que je ne cite pas, afin de ne pas sembler leur faire une réclame, donnèrent des bons de vêtements et d'objets de première nécessité.

Je m'emparai de ce qui restait en magasin d'uniformes de gardiens de la paix, afin que les mères puissent chaudement vêtir leurs enfants, et me servis également de ce qui était repris aux receleurs et aux voleurs des halles : chaussures, linge, objets de consommation qui d'habitude étaient conservés en magasin, puis vendus à la criée pour des sommes dérisoires, alors qu'ils avaient perdu leur valeur.

Toutes ces choses étaient distribuées chaque matin, et j'ai vu combien l'on peut soulager d'infortunes avec de petites ressources, quand les gros appointements et les frais généraux ne détournent pas l'argent de sa destination.

Après avoir prévenu par voie d'affiches ceux qui exploitent frauduleusement la charité publique, je fis saisir bien des boîtes sur lesquelles on lisait en lettres blanches : Tronc pour les blessés, et dont le dépouillement se faisait chaque soir dans un cabaret du voisinage.

Des fanfares de la garde nationale sillonnaient aussi les rues, escortant de jeunes et jolies femmes, l'écharpe rouge à l'épaule et trônant dans des voitures découvertes.

Ces concerts en plein vent rapportaient souvent de fortes sommes. A partir de ce moment, leurs chefs durent venir à la Sûreté se faire autoriser d'abord, puis rendre compte de la recette et de son emploi.

Ce que nous avions en vue, c'était de donner vite et des secours efficaces, dédaignant d'être parfois trompés, car c'est quand l'homme a faim qu'il faut lui donner à manger et non le bercer d'espérance.

Mais la Commune ne voulait pas de misères secrètes, considérant les sommes distribuées, non comme une aumône, mais comme une part de ce qui devait être à tous, et ne comprenait pas qu'on crût devoir en rougir.

Des reçus imprimés étaient remplis avec soin et, en cas d'infirmités ou d'ignorance, signés de deux témoins avec indication de professions et de domiciles.

Ces reçus, totalisés chaque soir et classés avec ordre, étaient à la disposition de qui désirait les contrôler.

Souvent des citoyens venaient prendre note de deux ou trois noms pris au hasard et s'informaient ; pas un n'a signalé de fraude.

Les pauvres gens doivent des remerciements à un Anglais bien connu, qui, dès les premiers jours, s'était mis à ma disposition ; pas une misère recommandée à cet homme de bien ou à ses mandataires n'a vu repousser sa requête.

De grands artistes s'étaient offerts pour des concerts de charité, mais nous n'eûmes pas le temps d'utiliser leur bon vouloir, et l'on sait trop ce qu'il en a coûté à cette femme de cœur : la grande tragédienne Agar, et au ténor Michaux, pour que je me souvienne de leurs noms.

Les guerres civiles ont ce bon côté de permettre l'essai de bien des réformes, tout en sachant d'avance qu'elles ne serviront qu'à la satisfaction intime de quelques rêveurs.

J'aime à me souvenir des petits incidents de ces jours de trouble, qui, bien que sans importance, m'ont frappé parce qu'ils étaient remplis de tristes enseignements.

Une jeune femme avait été amenée à la Préfecture, avec bien d'autres, et j'avais appris que les fédérés s'étaient montrés violents avec elle.

Ils auraient dû cependant avoir au cœur un peu de pitié.

C'était une de ces pauvres filles comme on en voit tant dans les rues, qui se donnent au premier venu pour un morceau de pain.

Elle était pâle, chétive, et son vêtement usé montrait assez à quel point elle devait être misérable.

Cependant peut-être aurait-elle paru jolie, si un éclair d'intelligence avait animé son regard.

Des voisins méchants l'accusaient d'avoir eu, sous l'Empire, des relations avec un sergent de ville, et d'adresser des correspondances à Versailles...

Après avoir fait asseoir la pauvre enfant, je la questionnai avec douceur, regardant en pitié ses grands yeux humides, égarés dans le rêve.

Elle avait l'accent mélancolique et doux de la folie, et disait toute craintive :

- On m'a toujours fait du mal, Messieurs, pourtant je n'en ai jamais fait à personne. Pourquoi m'arrêtez-vous ? Est-ce parce que je meurs de faim ?

Je lui fis servir à manger, près de mon bureau, écoutant tout ému le récit navrant de sa vie de misère, car il est bien pénible de songer que des êtres paraissent créés pour l'éternel mépris.

Elle me causait tout en mangeant avec un grand appétit :

- Ma mère ne m'a jamais embrassée, disait-elle, mais m'éveillait dans la nuit, pour me rouer de coups.

Puis, un sergent de ville avait accaparé sa jeunesse, et l'avait martyrisée, tout en laissant sans pain.

Enfin, trop faible pour trouver de l'ouvrage, elle s'était laissé vivre au hasard du ruisseau.

Et les fédérés, dont le devoir était, au nom du progrès révolutionnaire, de racheter es torts de tous, avaient abusé d'elle, et s'étaient fait un jeu de sa faiblesse.

Je la renvoyai, momentanément consolée, avec un peu d'argent et de bonnes paroles, mais regrettant de ne pouvoir donner à toutes ces victimes de l'égoïsme humain un asile de paix.

Chapitre XIV

Deux Officiers

Au moment où commencèrent les grands combats, deux officiers furent arrêtés comme espions.

Signalés par leur attitude hostile à l'attention de la foule, on avait cru devoir les amener à la Préfecture.

Après avoir donné selon l'usage un reçu constatant que les citoyens étaient en état d'arrestation, je fis entrer les deux prétendus espions dans une pièce attenante à mon bureau, puis Henneron et moi leur offrîmes des sièges.

Ces messieurs me voyant debout, moi qui pour l'instant me trouvais le maître de leur liberté, voulurent aussi me faire asseoir, mais je portais encore la tenue de Lafon-Moquard et je leur dis :

- Messieurs, c'est justement parce que le hasard des révolutions vous fait aujourd'hui mes prisonniers, vous qui étiez hier mes chefs, que je dois d'autant plus observer le respect que l'on doit au grade : je parlerai donc debout et découvert.

Ils m'exposèrent alors leur situation, disant qu'il leur était impossible de prendre parti pour une insurrection dont ils ne partageaient pas les idées, qu'ils n'avaient plus que quelques années pour atteindre la retraite, qu'ils ne consentiraient jamais à lutter contre leurs anciens compagnons d'armes, et qu'officiers de l'Empire, ils restaient fidèles à leur drapeau.

Après nous être consultés, Henneron et moi, je dis à ces officiers : - Messieurs, vous êtes libres, on va vous accompagner, mais tâchez de vous souvenir de l'accueil qu'on vous fait, en étant humains avec les nôtres, si vous reprenez du service et combattez contre nous.

Les deux hommes s'en allèrent tranquilles.

Jusqu'à la moitié de mai, la Commune en a toujours agi de cette façon avec l'armée.

En nous quittant, ils nous avaient donné leurs cartes que je déchirai sans les lire.

Peut-être ceux-là sont-ils morts ? car on a tiré furieusement sur l'armée dans les derniers jours, mais ce que j'aurais vu avec joie, c'est un de ces hommes venir spontanément, aux procès de certains fonctionnaires, témoigner de leur humanité républicaine.

Je crains qu'il ne s'en soit guère présenté.

Chapitre XV

Lullier

J'avais vu défiler, sur le Pont-Neuf, un bataillon de gens fatigués, qui paraissait régler sa marche sur les pas de la monture de son chef.

Ce chef était une curieuse figure. Grand, robuste avec élégance, d'allure militaire, il baissait les yeux et laissait aller au gré du cheval sa tête rêveuse et triste.

Un paletot gris couvrait son uniforme, et semblait révéler le mépris profond des dorures et du grade.

Le sabre pendait à son bras passé dans la dragonne, et j'admirais, sans le connaître, ce colonel bâtard, moitié citoyen, moitié soldat, dont l'allure austère imposait le respect à tous.

J'appris par les passants qu'au danger l'homme avait un aplomb superbe, et qu'allant par la ville au hasard, quand un poste ou une caserne se trouvait sur son chemin, sa voix de cuivre éveillait sa monture épuisée, et qu'alors après avoir fait halte à sa troupe, beau comme un centaure, il avançait seul et criait :

- Bas les armes !

Il avait ainsi, disait-on, pris la moitié de Paris.

C'était Lullier, je le connus plus tard. Lullier, qui s'était donné de tout cœur à la révolution sociale, au peuple, bien qu'officier de marine et de race très bourgeoise), me voyait rarement (voir * en fin de chapitre).

Quelquefois le soir, au Glazer, où je dînais, nous en étions cependant arrivés à une bonne camaraderie ; quand, tout à coup, il devint suspect, et la Préfecture fut accablée de dénonciations et de plaintes.

- C'est un aristocrate, disaient les uns, il n'est pas avec nous, ce n'est pas un homme du peuple.

D'autres nous parlaient de Bonaparte et de coups d'Etat, disant que Lullier avait de grandes aptitudes militaires, et qu'on devait craindre la trahison.

Je crois qu'à cette époque, un seul homme ne songeait pas plus aux trahisons qu'aux coups d'Etat, ni au souvenir de Bonaparte, et cet homme était Lullier.

Il se battait simplement parce qu'il avait en lui des trésors de jeunesse, de courage, et que, pensant être accueilli fraternellement par ceux à qui il offrait sa vie, il espérait en retour un peu d'estime et de confiance.

Il se trompait : Lullier suspect fut arrêté, se sauva, et repris de nouveau, devint rageur.

Je n'essaierai pas de défendre ses actes, car je ne veux dire ici que des choses qui me sont personnelles ; mais je puis pourtant avouer qu'il m'est pénible, pour un officier d'une pareille valeur, de se voir emprisonner par les siens, et que l'ennui de la cellule peut exciter à la colère, et mettre au cœur un violent désir de vengeance.

Je dînais donc un soir chez Glazer, quand Lullier parut. Calme, comme s'il avait été libre, il accrocha sa casquette et s'assit près de moi, puis d'une voix énergique et s'adressant à tous :

- Messieurs, je me suis échappé de la prison où j'étais détenu par ordre de la Commune, j'ai deux revolvers, et je défie qu'on porte la main sur moi.

Le moment était difficile, car la salle était remplie de membres de la Commune et d'officiers de tous grades.

Mais ni Ferré, ni Rigault, qui seuls pouvaient me donner des ordres, n'étaient là.

Je terminai donc mon repas, tout en me hâtant, mais personne ne disait mot, tant le visage de Lullier avait une expression de calme terrible et de véritable grandeur.

Je me levai, lui serrai la main ; Lullier, si dur avec les forts, mais bon pour les faibles, embrassa ma chère Désirée, heureuse d'emporter sur la joue le baiser d'un brave ; et nous partîmes.

Quelques temps après, j'étais au bureau de M. Claude, quand une lettre me parvint du Dépôt de la Préfecture.

Lullier m'écrivait et me disait ses ennuis.

Il avait chaud, il avait soif, le logement était étroit, un peu d'air pur lui serait agréable, etc.

Enfin, il me pria de le laisser sortir quelques instants. J'étais embarrassé, car c'était me mettre une grosse affaire sur les bras.

Je pouvais passer pour un traître, et puis, donner une escorte à Lullier aurait éveillé l'attention de la foule.

Je craignais sa violence, car c'était un faible obstacle que quelques agents pour sa force et son désir de liberté.

Enfin, je me décidai, et après avoir signé un ordre d'extraction, ce qui était mon droit, je l'envoyai chercher et lui dis :

- Tu tiens à sortir, eh bien ! va respirer l'air du printemps, seul, ta parole me suffit, mais ne sois pas trop longtemps dehors, car tu pourrais m'attirer des désagréments.

Une heure après, il était de retour et regagnait sa cellule au Dépôt de la Préfecture.

Je ne sais ce qu'a fait Lullier et ne veux pas le savoir, mais j'affirme que j'aurai toujours la plus sincère amitié pour l'homme et la plus grande admiration pour le héros.

(*) (Lullier fut condamné à mort par le conseil de guerre de Versailles. Il avait demandé à se défendre seul, sans l'assistance d'un avocat. Il fut, sous la Commune, avec MM. Henri Maret et Lissagaray, un des collaborateurs les plus assidus du journal l'Action.)

Chapitre XVI

Cousin – Mathias

Dans ses ateliers de la Chapelle, la Compagnie des chemins de fer du Nord transformait les wagons à bestiaux et à marchandises, afin de les utiliser pour le transport des troupes.

Ces wagons expédiés de l'Allemagne ramenaient des soldats, et les distribuaient dans les différents dépôts établis aux environs de la capitale.

La commune rendit responsable de ces transformations MM. Mathias et Cousin, ingénieurs de la compagnie, Bricogne, directeur de l'atelier des voitures ; et plusieurs autres chefs de services.

Un commissaire de la Commune, comptable révoqué, poursuivit ces messieurs de sa rancune, et décida la Préfecture à s'emparer d'eux comme otages, pensant par ce moyen faire cesser, ou tout au moins retarder ces travaux, si bien que je reçus l'ordre de m'assurer d'abord des deux ingénieurs.

Les détails de cette affaire ne me furent pas de suite connus, et c'est à mon ignorance de la gravité de l'accusation, autant qu'au désir de rester dans les limites que je m'étais imposées, que ces fonctionnaires durent leur salut.

J'envoyai aussitôt quatre agents qui furent mal accueillis.

M. Cousin, chef populaire d'un bataillon composé d'employés de la Compagnie, était entouré de zélés défenseurs ; alors je désignai dix ou douze hommes résolus, que je mis sous les ordres de 'un nommé R..., sergent de ville révoqué sous l'Empire à cause de ses idées politiques.

R... était d'une force redoutable, d'un courage à toute épreuve et je le considérais comme une réserve pour les expéditions difficiles.

Deux heures après, les hommes étaient à la Préfecture, et conduits dans le cabinet du préfet, où je pensais trouver Rigault et les lui remettre.

La Préfecture, si bruyante habituellement, avait ce jour-là une physionomie qui m'a frappé. Tout était silencieux, les plantons sommeillaient sur les banquettes et le cabinet de Rigault toujours si rempli de solliciteurs était absolument désert. Seul, Regnard, membre de la Commune, écrivait dans l'embrasement d'une croisée.

J'entendais le grincement de sa plume que des papiers qu'il couvrait d'une main rapide.

Comme l'ordre d'arrestation n'était pas motivé, mais portait seulement les noms, je priai Regnard de me dire s'il était au courant de l'affaire ; il n'en avait pas même entendu parler.

Bein qu'ayant peu de temps à perdre, je ne voulais pas laisser ces deux hommes qui, sans ma présence, auraient été conduits dans la salle commune du Dépôt en attendant le départ pour la Roquette.

Leur attitude me les rendait sympathiques, car ils ne paraissaient pas s'inquiéter du danger terrible qu'ils couraient, du reste mon allure bon enfant les mettait absolument à l'aise.

J'ignorais qu'on voulût en faire des otages, et je pris alors sous ma responsabilité de les rendre à la liberté, leur disant que si, dans une heure, personne n'était venu à qui il me fut possible de rendre compte de mon mandat, je les accompagnerais moi-même hors de la Préfecture.

Personne n'était venu, je tins parole en les conduisant jusqu'à la porte du palais d'où je les vis partir, ne paraissant pas fâchés de quitter ma compagnie.

Aussitôt son retour, Rigault furieux me fit demander, alors je m'aperçus que, par excès de bienveillance, j'avais outrepassé mes pouvoirs.

Il me fallut supporter patiemment les premières fureurs de Rigault qui me dit : « Un autre que moi vous ferait prendre la place de ces gens-là ou vous enverrait à la mort comme trahissant la Commune.

Les humanitaires comme vous perdent la révolution, vous verrez plus tard si Versailles tiendra compte de notre faiblesse.

Rigault ne se trompait pas et pressentait l'avenir. Il ne me restait qu'à me taire car, en dehors de ma clientèle de malfaiteurs que je menais durement, bien des gens durent la liberté et la vie à mon indifférence en matière politique.

En dehors de quelques pauvres gens qui ne m'ont jamais oublié, M. Cousin est la seule personne qui se soit souvenue (voir * en fin de chapitre). Il m'a non seulement confié des travaux importants dans les moments difficiles, mais j'ai reçu de lui des services personnels dont je me souviendrai toujours, et malgré la distance, il reste pour moi je ne dirai pas un ami, mais un protecteur plein de bienveillance.

(*) Cattelain a gravé un très beau portrait de M. Cousin dans son cabinet de travail.

Chapitre XVI I

Chaudey

Je ne me rappelle pas la date exacte de l'arrestation de Chaudey, mais il y a certains détails qui ne sortiront jamais de ma mémoire.

C'était par une belle soirée de printemps, et j'étais à dîner chez Glazer avec quelques-uns de mes hommes, préparant une ronde de nuit dans les Champs-Élysées, afin de voir si les agents de surveillance étaient à leur poste.

Cette brasserie restera légendaire : c'est là qu'entre les séances du jour et de la nuit se réunissaient les membres de la Commune, ou ceux qui, par leurs grades ou leurs fonctions, possédaient quelque pouvoir.

On y voyait Rigault, Ferré, les frères Dacosta ; et Vallès y faisait vibrer ses cordes d'Auvergnat robuste.

Vermersh, Humbert, Willaume, y causaient des articles du lendemain.

Le terrible Vermersh, le farouche père Duchêne, était bien le plus aimable poète et le plus charmant garçon du monde, et ces trois marchands de journaux n'effrayaient personne, se régaland de chopes très inoffensives.

Gill y venait souvent, et nous égayait de son rire fantastique, se moquant de Versailles, de la Commune et de tous, mais le faisant avec tant d'esprit, que personne ne pouvait s'en fâcher.

On poussait chez Glazer des cris à rendre sourd, en y gesticulant des discussions interminables.

Il y avait là les costumes les plus étranges. Quelques membres de la Commune, qui certainement n'auraient jamais su faire manœuvrer quatre hommes, étaient illustrés de galons extravagants, et de bottes à éperons terribles ; mais, malgré la variété d'opinions et d'uniformes, tout se passait à merveille.

C'était donc un soir vers 10 heures que Pillotel vint tout essoufflé me dire à l'oreille :

- Citoyen ! Rigault vous attend au cabinet du préfet, il faut conduire à Mazas Chaudey que je viens d'arrêter, et c'est à vous qu'il veut confier cette mission (voir * en fin de chapitre).

Je ne connaissais pas l'homme, car j'étais au combat pendant qu'il avait été quelque chose.

Chaudey, rédacteur du « Siècle », adjoint au maire de Paris durant le siège, et qu'on rendait responsable de l'ordre donné aux mobiles bretons de fusiller la foule par les fenêtres du palais municipal.

N'ayant pas à discuter les ordres de la commune, je suivis Pillotel.

Chaudey était assis devant Rigault, gardé par des fédérés en armes, qui l'interpellaient violemment, se posaient en juges, faisant un vacarme épouvantable.

C'était un homme robuste et grand, à l'attitude énergique et fière. Le nez long recouvrait une bouche moqueuse qui n'avait pas un frémissement de crainte.

Du reste, ni lui ni personne ne pouvaient songer que sa vie était menacée.

Je ne sais si Rigault avait déjà décidé, ou savait tout au moins le sort réservé à Chaudey, mais, à plusieurs reprises, il me fit répondre du prisonnier : « Surtout, ne le laissez pas échapper » répétait-il à chaque instant.

Je lui fis observer qu'il était inutile de déployer un appareil militaire pour un citoyen, que seul je suffisais à la besogne, et priant Chaudey de me suivre, nous descendîmes tous deux l'escalier.

Pillotel voulut nous accompagner, considérant Chaudey comme sa proie. Je ne m'opposai pas au désir de ce commissaire, et comme un fiacre découvert était près de là, nous y prîmes place tous trois.

Le trajet fut long de la Préfecture à Mazas, car le cheval était éreinté et ne marchait qu'avec peine.

J'ai donc su causer longuement avec Chaudey et recueillir ses plaintes.

On l'avait arraché brutalement de chez lui, ne lui laissant pas même le temps d'adresser un adieu à sa famille.

Il était tête nue, les gens qui l'avaient arrêté ne lui avaient pas même permis de se couvrir, pensant peut-être qu'un chapeau pouvait être un danger social.

Quoique mécontent, il plaisantait avec esprit, et je me trouvais gêné devant son courage, ayant toujours déploré les violences inutiles.

Pillotel, ce farouche tortureur de faibles, se taisait, car Chaudey ne l'épargnait pas, et comme il était seul, il se montrait confus ; les méchants sont rarement braves.

J'avais les plus grands égards pour Chaudey, et ne lui parlais qu'avec bonté, estimant qu'un vaincu est toujours respectable, mais il ne croyait pas à ma sincérité, et dit avec colère :

- Citoyen, je suis un vieux républicain et je ne mérite pas que vous vous moquiez de moi, en jouant la ridicule comédie de la bienveillance, car si vous étiez sincère, vous ne vous rendriez pas complice d'une infamie, en coudoyant de pareils gredins.

En disant ces mots, il désignait Pillotel.

Mon devoir était de conduire Chaudey à Mazas et je n'avais rien à répondre ; puis j'étais loin de penser que c'était à la mort que je le conduisais.

Tant de fois Rigault m'avait dit : « Je ferai fusiller celui-ci tout à l'heure », que je ne prenais plus au sérieux la loi des otages, mais j'étais ému quand cet homme plein de force et de volonté me parlait avec tristesse de ceux qu'il laissait après lui.

En causant des siens, son visage perdait l'expression de moquerie qu'il conservait en parlant de la Commune ou des misérables qui l'avaient arrêté, et à son accent passager de tristesse on aurait pu penser qu'il faisait à la vie un éternel adieu.

Quand vint la causerie sur les fusillades des mobiles aux fenêtres de l'Hôtel de ville et dont on le rendait responsable, il s'en défendit énergiquement, et d'un accent qui m'a paru si sincère que j'hésite encore à croire s'il était vraiment coupable.

Chaudey était fumeur. En route je lui avais offert des cigarettes, qu'il avait refusées, n'aimant que le cigare ; du reste, nous arrivions.

Ceux qui n'ont pas vu Mazas, par une nuit de bataille, ne peuvent s'en faire une idée ; sur les grands boulevards, partout le silence, au loin le bruit sinistre de la fusillade et du canon, la prison lugubre avec ses murs noirs et fumeux, vilaine caricature de la Bastille, mais autrement terrible que ce monument pittoresque du moyen âge.

Comme il faisait chaud, les fédérés étaient couchés sur le trottoir. Quelques-uns dormaient, d'autres causaient bas, et seul le pas de la sentinelle semblait battre la mesure de la tristesse.

La voiture arrêtée, Chaudey descendit presque gaiement croyant toucher au terme de ses misères, et devant son allure, Pillotel semblait un gendarme honteux et tremblant.

A mon coup de sonnette, un gardien avait entre-baillé la lourde porte, puis, après avoir vérifié l'authenticité de mon mandat signé : Rigault, nous avait permis d'entrer dans le gouffre.

D'abord une grande cour, où logeait le directeur et ses greffiers, un parterre de fleurs, de hautes murailles où le lierre grimpaît, ornement habituel des tombes ; puis une autre porte, véritable entrée de l'enfer.

Le gardien chef nous reçut dans le rond-point sous la chapelle ; je ne connaissais pas encore le pouvoir de ce fonctionnaire, je le connais maintenant, et pas un des condamnés de la Commune n'oubliera l'excellent père Brémant.

Celui-là ne lui ressemblait guère, avec une telle allure de dogue hargneux et féroce, que plusieurs fois je dus le rappeler à la politesse (voir ** en fin de chapitre)

Les formalités ne furent pas longues.

Chaudey avait faim. Comme avec moi il en était arrivé à un certain degré de confiance, en route, il m'avait dit n'avoir pas même eu la liberté de prendre un morceau de pain.

J'exposai la situation au gardien chef, qui me répondit grossièrement que la maison n'était pas une auberge.

J'aurais certainement pu faire venir à la Préfecture ce fonctionnaire trop zélé, mais la chose ne m'avait pas réussi avec François (voir *** en fin de chapitre), directeur de la Roquette, que j'avais fait mander par un inspecteur des prisons dans le cabinet de Breuillé et dénoncé pour ses actes de violence.

On m'avait accusé de modérantisme, et François était sorti presque triomphant de la Préfecture où mon intention était de le garder.

Il n'y avait donc rien à faire.

Je fis alors asseoir Chaudey dans le bureau et reprenant la voiture, je partis à la recherche de quelques vivres.

Les rues étaient désertes, les boutiques fermées, et c'est à grand peine et grâce au pouvoir dont je disposais que je pus faire ouvrir un café d'où s'échappait de la lumière, et me procurer un peu de viande froide, du pain, une bouteille de vin et quelques cigares.

Je portai le tout à Chaudey, désirant lui offrir ce maigre repas, mais il ne voulut point l'accepter ; alors, craignant de blesser sa dignité, je pris les 52 sous que j'avais dépensés pour lui.

Il m'offrit un cigare, me serra la main en me disant merci, et j'entendis dans le grand écho des voûtes : « A vous le ... de la 6°... », puis la réponse habituelle : « Envoyez ! », les pas du prisonnier s'éloignant dans la nuit..., un bruit terrible de verrous et de porte ...et tout retomba dans le silence.

Mazas avait englouti sa proie (voir **** en fin de chapitre).

Je me suis senti renaître quand on rouvrit les portes et que j'aperçus le ciel bleu. Sur le trottoir, les gardes étaient toujours étendus se régaland de la fraîcheur embaumée de cette belle nuit de printemps.

Il devait être 2 heures et j'étais inquiet de ce que pouvaient faire les hommes qui m'attendaient.

Je ramenai Pillotel, que gênait mon silence. Il paraissait avoir des remords. Le cocher désirait le calme de la famille ; le cheval, à moitié fourbu, le repos de l'écurie ; et de l'ouvrage pressé m'attendait à la Préfecture.

Depuis ces temps de misère, j'ai pensé souvent à Chaudey, dans les nuits fiévreuses de la cellule. J'ai revu ce grand cadavre d'homme énergique, couché près d'un mur par le caprice des révolutions, et j'ai songé que, s'il était passé par mon service, il en serait peut-être parti libre et m'aurait oublié depuis longtemps.

J'ai revu Pillotel il y a quelques années, à Londres, dans Regent-Street, au Café Royal.

Pillotel toujours le même, colosse, hautain et bravache.

Là, en toute liberté, j'ai voulu lui reprocher sa conduite envers Chaudey, et lui assurer qu'il avait laissé le plus impérissable des vilains souvenirs dans la mémoire des braves gens.

La scène avait pour témoins MM. Delpont, neveu de l'ex-ministre Goblet, Lisbonne et quelques autres Français.

(*) Pillotel fut directeur de la « Caricature », journal suspendu le 11 mars 1871 par le général Vinois, puis commissaire de police.

(**) Fusillé à l'entrée des troupes. (note de Cattelain)

(***) Exécuté en 1872, à Satory. (note de Cattelain)

(****) Rappelons que les otages avant d'être conduits à la Grande-Roquette furent également enfermés à Mazas. Le directeur de la prison était Garaud, qui fut fusillé lors de l'entrée de l'armée de Versailles. Garaud fut trouvé enfermé dans une de ces cellules. La tradition veut qu'il ait été verrouillé là par un interne en médecine avec lequel il avait eu une violente discussion à propos du service.

Chapitre XVI I I

A la morgue

Un matin, j'avais à causer à Brideau, chef de la Sûreté générale, et comme il était difficile de le faire avec calme à la Préfecture, nous étions allés déjeuner au « Pied-de-Mouton », petit endroit où d'habitude mangeait M. Claude, et situé près des Halles.

Pendant la causerie de notre court repas, la cartoucherie Rapp avait sauté, mais nous n'avions rien entendu, quoique Paris eût tressailli jusque dans ses quartiers les plus lointains.

Les agents avaient pris des ordres, et j'étais allé voir ce qu'il y avait d'utile à faire en la circonstance.

On attribuait ce sinistre à la malveillance, et cependant j'hésitais à partager cet avis, car je crois les hommes moins féroces qu'on ne le pense, et je doute encore qu'il s'en soit trouvé d'assez misérables, pour sacrifier de pauvres femmes à une opération qui ne nuisait en rien à la défense.

J'avais dû faire arrêter bien des gens qu'accusait la rumeur publique, sur des soupçons plus ou moins vagues, ou pour des propos hostiles tenus avant l'accident.

Des sœurs de charité logeant près de là avaient été prévenues par Versailles d'avoir à quitter Paris, et des personnes ennemies avaient crié qu'elles voudraient voir sauter la ville.

J'arrêtais tous les suspects, quelques-uns parce qu'il était juste de le faire, étant ouvertement contre nous, et le laissant trop voir par des menaces ridicules ; d'autres, afin de les soustraire à la fureur populaire que je connaissais, mais sans espoir de trouver un coupable.

La cartoucherie Rapp avait sauté par hasard comme le font souvent les cartoucheries.

Mais le métier que faisaient là mes hommes était terrible, allant chercher des débris de cadavres au milieu des ruines fumantes.

A la Morgue, où venaient tous ces débris, le tas montait toujours.

Ces choses du passé, revenant à la mémoire dans le calme étrange de la prison, emplissent l'âme d'épouvante.

J'avais mon procès-verbal à dresser dans la nuit, et je marchais, suivi de David, mon cousin et mon aide, garçon fort, énergique et fidèle.

Nous allions dans les rues, le chassepot en bandoulière, devant lui, cherchant du regard les patrouilles afin de les reconnaître.

Le ciel était noir, et comme tout annonçait la fin de la lutte, les hommes étaient méchants et hargneux ; ils n'avaient pas tort, car la trahison était partout.

Je ne connais rien de lugubre comme ces promenades lentes, où le pas retentit comme un funèbre écho.

Les murailles étaient sombres, pas une lumière ne brillait aux fenêtres, et la pensée voyait au travers les murs des citoyens frissonnant de fureur.

Les fédérés retenant leur haleine s'avançaient l'arme prête, comme des chasseurs, et des voix rauques disaient :

- Qui-vive ?

Tout en avançant avec le frisson de la fièvre, je répondais :

- Service de la Commune.

Et je donnais le mot.

Mais quoique bien en règle, lorsque nous passions, on nous observait d'un coup d'œil oblique, plein de méfiance et de soupçon.

Et je marchais, toujours accompagné comme en un rêve, des pas de mon cousin qui résonnaient tristement sur le pavé de la ville en deuil.

A la Morgue, je sonnais plus rassuré.

Là j'étais chez moi. Mais il fallait se donner de la peine, et remuer à nous deux plus de viande que ne le ferait jamais un boucher.

Autour du monceau, couchés dans leurs cercueils, de vieux cadavres enflés, grimaçants, méconnaissables, paraissaient crier de leurs boîtes profondes :

- Laissez-nous en paix, nous en avons vu bien d'autres.

Les garçons à gilets rouges se promenaient gravement, les mains derrière le dos, comme des officiers passant la revue, et guettant si leur petit monde allait bien.

A leur calme, on les aurait pris pour des commis caressant des étoffes afin de voir si les plis en sont agréables.

Un des deux gilets rouges me dit :

- Citoyen, payez-vous un verre ? A deux, vous aurez une rude besogne ; je sais un café qui m'ouvre la nuit.

Et comme déjà j'avais touché de la chair morte, attiré par le désir de chercher le grand peut-être ; il me prévint (prenez garde ! si vous aviez une égratignure ?) : voilà du phénol.

Le verre bu, nous nous mîmes à l'œuvre. David fouillait, me passait des bras, des jambes, des débris de toutes sortes.

Et j'écrivais, les mains tachées d'un sang noir et gluant.

Quand les morceaux étaient trop lourds, je m'approchais.

Il y avait une femme coupée au ventre et qui paraissait dormir ; la poitrine était vide, et mes yeux pouvaient y chercher le mystère de la vie. Ce trou énorme, où des poumons et un cœur avaient tressailli, était propre, et laissait voir des côtes grises sur un fond rouge.

On eût dit un mouton à l'étal d'un boucher.

Puis un fouillis de matières monstrueuses, des foies, des entrailles, de gros boyaux verdâtres et sales, qui faisaient rêver que deux jours avant on pouvait aimer ça.

Un œil arraché était sur un front, et cette grosse boule me regardait de sa prunelle éteinte, qui dans le passé avait pu jeter des éclairs de tendresse.

Fatigués tous deux, nous achevions la funèbre corvée, quand David me dit :

- Vois donc la jolie fille !

Alors il me passa une tête proprement coupée, qui souriait.

La sombre poésie de la mort aidant, il me semblait n'avoir jamais rien vu de plus beau que ce visage d'enfant.

Ses cheveux blonds s'échappaient d'un filet rose, et ses lèvres entr'ouvertes laissaient briller des dents blanches et bien rangées.

Je tenais la pauvre petite par les cheveux, comme un bourreau des temps passés, sans pouvoir laisser mon regard de sa jeunesse.

Quelques grains de poudre tachaient son beau masque blanc, mais ma pensée le faisait revivre.

Il est difficile de conter les impressions de ces moments d'épouvante, car le combat devenait terrible, et le grondement du canon semblait un chant de mort, accompagnant cette effroyable nuit.

Des hommes tombaient dans tous les coins, et, rêveur, je tenais cette tête de fille sous mon regard, empli d'une fantastique admiration.

Un homme fort, lâchant la bride de ses instincts, avait éprouvé je ne sais quelle rage de fouiller de ses lèvres la bouche glacée de la morte, et de caresser ses dents blanches d'un baiser.

Une tête est lourde au bras, on ne s'en fait pas une idée, quand ces jolies choses-là se penchent sur votre épaule, le soir, dans les rues désertes, que votre bouche aspire une brûlante

haleine, et qu'un timide aveu s'exhale d'un enchantement de parfums humides de désirs et de baisers.

Je remis la tête sur le tas de débris, et le lendemain, tout s'engouffrait à la fosse commune.

Chapitre XIX

L'Internationale

Il y avait à Montrouge, dans un terrain clos de murs, une petite maison presque en ruines qui avait attiré la rage des dénonciateurs anonymes.

Nous tenions rarement compte de ce produit de la méchanceté des hommes, mais cette maison nous avait été tant de fois signalée que je résolus d'en pénétrer le mystère.

Je pris donc un matin deux agents, et partis m'installer dans un cabaret d'où l'on pouvait surveiller les abords de la mesure, pendant que mes deux hommes allaient aux nouvelles de leur côté.

C'est toujours dans les établissements où l'on boit qu'on cause le plus, et c'est là qu'il est possible de recueillir les renseignements les plus sérieux.

Il me fut dit que les gens qui habitaient là se faisaient passer pour des photographes, mais que des voisins s'étant présentés chez eux sous prétexte de portraits à commander s'étaient fait jeter la porte à la figure.

A chaque instant, me dit-on, il entre là des hommes en armes et d'allure suspecte, puis ils ne vont chez personne, ne font aucune dépense dans le quartier, ce sont certainement des malfaiteurs, etc.

Mes deux agents revenus après avoir recueilli les mêmes renseignements, nous partîmes en reconnaissance.

Je frappai vigoureusement à la porte du terrain, et ce ne fut qu'au bout d'un certain temps que nous entendîmes des pas et qu'on l'entr'ouvrit.

Un agent rompu à ces sortes d'opérations mit son pied dans l'entre-bâillement, une tête parut, je me nommai montrant mon écharpe et nous entrâmes dans la place.

A droite de la maison, une tente en loques abritant des appareils photographiques. Sur l'herbe, quelques châssis exposés à la lumière ; puis l'entrée de la maison, où, sur le seuil, un homme à l'allure distinguée nous reçut en souriant.

Dans la salle d'entrée, huit ou dix compagnons causaient en fumant.

Les murs étaient nus. Pour tous meubles quelques paillasses et des chaises boiteuses, autour d'une table encombrée de papiers.

Je m'excusai près de mon conducteur et de ses amis du désir que j'avais de visiter les autres parties de la maison ; il accepta, tout en me disant à voix basse de laisser là mes agents afin qu'il pût ne parler qu'à moi seul.

Je le suivis, et quand nous fûmes assis tous deux dans une pièce aussi peu mystérieuse que la première, il me dit que, n'ayant rien à cacher, lui et ses amis ne tenaient cependant pas à voir des curieux mettre le nez dans leurs affaires ; qu'ayant avec eux des socialistes étrangers, dont deux Allemands qu'ils avaient cachés pendant le siège, si les voisins qui épiaient leurs démarches connaissaient ce détail, ils se verraient forcés de quitter la place et qu'ils s'y trouvaient bien.

- Nous vous connaissons tous, me dit-il, F... et J..., deux des nôtres qui appartiennent à votre service, nous ont bien des fois parlé de vous. Du reste nous allions déjeuner, renvoyez vos hommes et tout en mangeant un ordinaire, notre repas de tous les jours, nous vous dirons quels sont nos crimes.

J'acceptai, renvoyai mes inspecteurs à la Préfecture, et nous allâmes à cinq dans une auberge peu fréquentée, loin de leur domicile, où le repas les attendait dans une salle qui leur était réservée.

J'avais demandé un peu de bon vin et tout en fraternisant :

- Voilà, me dirent-ils, à quoi nous consacrons les moments de liberté que nous laisse le combat. Nous tâchons de nous procurer, par tous les moyens, les meilleurs portraits des gens mis à l'index par l'Internationale afin d'en reproduire autant d'exemplaires que le permettent nos ressources, puis nous les adressons aux groupes de province et de villes frontières. Malheureusement, l'argent nous manque sans quoi, voyez le résultat ; la révolution victorieuse, ces reproductions iraient par milliers, non seulement aux frontières, mais chez tous nos amis d'Europe et du monde entier, et pas un des oppresseurs de peuples reconnu par ce moyen n'échapperait à notre justice.

Ils avaient, en causant de leurs travaux, un enthousiasme qui peut-être aurait fait sourire quelques-uns, mais me causait une impression profonde.

Nous n'ignorons pas, me dirent-ils, que Ranvier vous ayant refusé. Du reste nous ne vous demandons pas le secret, puisque nos plans développés en réunion publique n'ont pas été compris, nous vous invitons cependant à la discrétion, car nous tenons à la tranquillité et trouverions difficilement une retraite comme la nôtre.

Je promis de ne parler de leurs affaires qu'à Ferré, avec qui du reste ils avaient conspiré sous l'Empire.

Je tins parole, et le soir, quand je lui rendis compte de mon enquête, il me dit ces simples paroles : « Ils ont b.... raison ! » et ne m'en reparla plus.

Maintenant que l'Internationale a vécu, on peut conter ces anecdotes sans nuire à personne.

D'ailleurs, presque tous ces hommes énergiques sont morts, car eux seuls ont héroïquement défendu les dernières barricades, succombant au cri de : Vive la Commune ! et donnant leur vie à ce qu'ils croyaient la juste cause des opprimés.

Mais la Révolution triomphant, je n'aurais pas voulu me trouver à la place de certains personnages politiques, ou de gros financiers dont ils multipliaient les images.

Chapitre XX

Les Egouts

Alors que l'armée gagnait à chaque instant du terrain sur la Commune, des plaintes nous arrivèrent de tous côtés.

Il était question de bruits lointains, semblant des coups de pioche, frappés chaque nuit dans les égouts de la Préfecture.

Des gens craintifs craignaient de nous voir sauter, et la panique régnait un peu partout.

Comme il peut y avoir quelquefois du vrai dans les choses les plus extraordinaires, Ferré, à qui j'avais fait part des craintes de tous, me conseilla d'établir un service de surveillance, composé d'agents résolu et m'inspirant quelque confiance, afin de voir ce qui nous pouvions avoir à redouter.

Je me mis de suite en quête d'hommes capables de diriger ces expéditions, ce qui n'était pas facile, car, tous les services ayant été désorganisés par ordre, les chefs de travaux étaient à Versailles, et je me heurtai à d'insurmontables mauvaises volontés.

Enfin, tant bien que mal, la besogne fut commencée. Besogne pénible pour des hommes inexpérimentés et manquant d'enthousiasme ; quand un certain Ducatel vint me prier de prendre connaissance de la situation de sa femme, détenue à Saint-Lazare sous l'accusation d'espionnage, insistant sur les services qu'il pourrait me rendre en qualité d'ancien piqueur de la ville.

Je fis le nécessaire pour la femme, et Ducatel arrivant à propos, je le pris à mon service.

Dans ces temps-là, nous n'avions ni le temps ni les facilités de faire de longues enquêtes, jugeant du mieux possible les gens sur la mine, les engageant à faire leur devoir sous peine d'être fusillés sans pitié à la moindre tentative de trahison.

Ducatel était un habile employé, mais qui parut toujours suspect à mon sous-chef Henneron.

Un matin, il arriva pour prendre la direction de son équipe, revêtu de l'uniforme de sergent d'infanterie, et le chassepot en bandoulière.

Henneron et moi trouvâmes étrange ce déguisement ridicule pour la corvée qu'il allait faire, et à partir de ce moment il fut surveillé de près.

L'on ne découvrit rien sous la Préfecture, mais un matin des agents contèrent s'être trouvés en face d'inconnus venant au-devant d'eux, près d'Auteuil, que des coups de revolver avaient été tirés, mais de loin, sans résultat, et que trop peu nombreux pour résister, ils s'étaient vus contraints de battre en retraite.

Les rapports d'agents sont souvent exagérés, quelquefois même de pure fantaisie, et faits dans l'intention de montrer du zèle, afin de provoquer des gratifications de la part du chef.

Je communiquai cependant ces nouvelles à Ferré et à Rigault, qui me dirent de redoubler de surveillance, et de tenir autant que possible la chose secrète.

A ce moment, Ducatel, s'apercevant sans doute qu'il était surveillé, disparut.

Je ne suis pas certain, et ne saurai sans doute jamais, si ce fut ce Ducatel qui ouvrit à l'armée une des portes de Paris, mais nous n'entendîmes plus parler de lui.

Du reste, les événements se précipitaient.

Au bout de forces, après deux mois passés presque sans sommeil et mangeant à peine, je laissais souvent à Henneron le soin des affaires.

Mais ce détail ignoré doit avoir une importance historique pour quelques-uns.

L'insistance avec laquelle un capitaine rapporteur, assisté d'officiers supérieurs en bourgeois, m'interrogea pendant de longues heures à Versailles, voulant, quoique très courtoisement du reste, me faire dire ce que je ne savais même pas moi-même ; la ténacité de M. Claude et de son inspecteurs Souvras à provoquer des confidences dans ma cellule, m'accusant de cacher une partie de la vérité, m'ont fait bien des fois réfléchir.

Dans mes interrogatoires, chez le juge d'instruction, tout s'effaçait devant l'éternelle questions des égouts.

Mais à mon procès pas un mot, de même que pour l'incendie de la Préfecture. Qui sait ?

Si l'armée n'était pas entrée presque par hasard dans la ville, M. Thiers n'aurait peut-être pas hésité à faire sauter une partie de l'enceinte, afin de profiter du désordre pour envahir la place.

Je dis là tout ce que je sais, mais ce point d'histoire restera toujours pour moi le plus intéressant des mystères.

Chapitre XXI

Le Dernier Jour

La troupe avait déjà tiré quelques coups de feu dans les environs de la place Maubert, pour tâter le terrain et s'assurer du nombre des combattants.

Une ébauche de barricade existait seule au bas de la montagne Sainte-Genève (voir * en fin de chapitre), où j'occupais une chambre d'hôtel, et quelques hommes résolus s'étaient rassemblés là pour défendre celui qui en même temps que leur chef avait été leur ami sincère.

Dans un coin, quelques indicateurs, prêts à me livrer, ou tout au moins faire provision de renseignements pour les vainqueurs, causaient bas, en se cachant.

Plus loin, des exaltés exposaient inutilement leurs poitrines aux balles, croyant, martyrs sublimes de leur naïveté politique, que des cadavres ignorés servaient une cause que, vivants, ils n'avaient pas su faire triompher.

Nous étions attaqués de plusieurs côtés à la fois, et pour continuer une défense utile, il aurait fallu des forces dont nous ne disposions pas.

Cependant les clairons sonnaient avec fureur la lugubre générale.

L'un d'eux s'interrompait souvent, mettait une cartouche dans son mousqueton, tirait dans les croisées, criant : Aux armes ! mais les croisées restaient muettes, cachant des citoyens fatigués de combats sans victoires.

Je manquais aussi d'enthousiasme ; cependant, comme j'estime qu'on ne doit pas abandonner dans la défaite ceux dont on a partagé les travaux, j'aurais par devoir combattu jusqu'à la fin.

Ma chère compagne était près de moi, tenant par la main une enfant, petite abandonnée dont elle avait recueilli la misère. Elle était armée d'un revolver, décidée à ne pas me survivre, et l'enfant effrayée disait se pendant à son cou : « Petite mère, je veux mourir avec toi. »

Ruault ne nous quittait pas, prêt à nous couvrir de sa poitrine.

Un camarade de régiment, vieux soldat de Crimée, venu tout exprès de Montreuil, et Baptiste Crépatte, mon fidèle planton, complétaient ce que je pourrais appeler la famille.

Il ne m'aurait pas été possible, dans perdre leur estime, de laisser ces fidèles compagnons d'armes affronter seuls une mort inévitable pour tous.

Mon sous-chef Henneron était là, avec un vêtement d'un bleu superbe et d'une éblouissante fraîcheur que je ne lui connaissais pas.

Nous montâmes alors les quelques marches qui conduisaient à ma chambre, afin de décider ce qu'il y avait à faire dans la circonstance, mais un obus chargé de balles nous y précéda, culbutant les meubles, et renversant les quarts et les verres, prêts pour le café qu'on allait servir aux combattants.

Nous étions embarrassés, les nouvelles étaient mauvaises, des gardes isolés se repliaient, trop faibles pour résister au nombre.

Tout était perdu !

Nous donnâmes alors le conseil à ceux qui n'avaient pas pris cette précaution de se procurer des vêtements civils.

A ce moment, le commissionnaire T... me remit de l'argent que m'envoyait Ferré, c'était une petite partie de l'argent resté à la Préfecture (la sacoche avait été considérablement soulagée avant de me parvenir), dont je fis aussitôt la distribution, puis, après avoir indiqué les rues par

lesquelles il était encore possible d'échapper, je fis couper ma barbe chez un coiffeur qui habitait en bas de chez moi et songeai à la fuite.

C'était la fin !

Il ne me restait plus qu'à sauver ceux qui m'étaient chers, mission difficile pour un homme épuisé de fièvre, et que ne soutenait plus qu'un peu d'énergie.

Les généraux, à la veille d'un combat, ne font pas une plus grande dépense de volonté, et n'accumulent pas dans leur cerveau une aussi considérable variété de ruses et de mensonges que moi, dans ce moment terrible, pour disputer à la mort quelques existences ignorées.

C'est que le guerrier voit, même dans sa défaite, la poésie de la lutte héroïque, le salut du vainqueur devant sa dépouille mortelle. L'humble combattant sait que les honneurs militaires l'accompagneront au bord de la tranchée profonde où reposera sa jeunesse, coude à coude avec les camarades de bataille.

Pour la compagne de ma vie, c'était la mort au coin d'une borne, près du ruisseau, l'insulte au cadavre, des coups de crosse écrasant, avec des rires bestiaux, son visage où je rêvais d'éterniser le sourire.

Et puis la voirie !

Songer que des boueux nous jetteraient au hasard de la charrette, roulant séparés, les bras raidis, la tête battant la roue sanglante ; c'était une triste fin pour nos rêves, au lieu de ce cimetière protestant de village, dans la campagne triste du Nord, où règne un éternel silence.

Là, pas une pierre, pas une croix pour étaler leurs mensonges, mais à chaque printemps, des haies qui fleurissent afin d'abriter des oiseaux, semant dans le calme leurs divins cantiques.

Et les cercueils portés lentement par des paysans recueillis que précède le pasteur.

La pelletée de terre, dont le bruit terrifiant retentit jusqu'au fond des âmes, en même temps que les paroles bibliques :

« Tu es poudre, et tu retournes en poudre, l'esprit remonte à Dieu qui l'a donné. »

Puis deux exhaussements jaunâtres du sol, où le gazon vient vite étaler son riche tapis de verdure.

Des arbres, dont les racines vont chercher à ces choses inanimées, qui ont connu les tristesses et les joies, des atomes qu'elles vivifient, et que la sève unit dans un enlacement éternel.

Tous ces rêves me tourmentaient en gravissant la montagne.

Il fallait lutter et vivre.

Seuls, deux amis nous accompagnaient, leurs demeures se trouvaient sur la route.

Ils étaient armés, mais sans uniformes.

A la première traversée, j'aperçus des pantalons rouges, au loin, sur la droite.

Une tranchée était à l'abandon, avec les pelles, les pioches et les armes. A peine quelques pavés en garnissaient la hauteur ; là, nous fûmes salués d'un feu nourri, et de ce qui me parut un coup de mitraille, car le déplacement de l'air fit tournoyer la jupe de ma femme pendant qu'un projectile y laissait une déchirure.

Mes compagnons s'arrêtèrent pour répondre à cette ridicule attaque par deux coups de feu, puis j'accompagnai l'un d'eux dans sa famille, espérant prendre moi-même un peu de repos, mais, malgré mes souffrances, il fallut repartir.

Les voisins, ayant aperçu mon écharpe, se montraient inquiets, et les femmes, voyant au loin des uniformes, criaient affolées :

« Les Versaillais ! les Versaillais ! »

Je quittai mes deux camarades, les engageant à cacher leurs armes.

Un seul suivit mon conseil, l'autre alla s'embusquer au coin de la rue, et seul ouvrit le feu sur les marches de l'Ecole de droit où se massaient les troupes.

Me détournant au moment de le perdre de vue, j'aperçus quelque chose d'étendu sur le trottoir.

S'était-il couché pour tirer ?

Je crois plutôt qu'il était mort.

La rue Clovis, déserte et triste, était la seule voie libre, nous la suivîmes du côté droit, longeant le mur du collège Henri IV jusqu'à la rue Descartes, où nous trouvâmes un abri momentanément.

Des artilleurs se disputaient près d'une pièce hors de service qu'ils ramenaient du combat ; à l'exception du chef, tous abandonnaient une résistance inutile.

A gauche, un marchand de tabac était encore ouvert, mais déjà la légende absurde des pétroleuses y était connue, car on achevait de murer les soupiraux des caves.

Je fis mes emplettes de fumeur, et songeant à la rue Saint-Etienne-du-Mont, cette paisible rue de rentiers et de pensions bourgeoises, je me renseignai, mais on me dit que des éclaireurs de l'armée s'étaient montrés place Lacépède.

Du reste, qui nous aurait donné l'hospitalité ? je n'y connaissais personne.

Il fallait donc renoncer à cette combinaison, et voir si la rue du Cardinal-Lemoine nous serait plus favorable ; le danger était grand pour les quelques pas qui nous en séparaient.

Heureusement les coups de feu que nous eûmes à essayer venaient de loin, portaient trop haut, et ne nous atteignirent pas.

Ce fut par hasard que je frappai à l'Institution Chevallier, ancien collège Ecossais, dont je connaissais bien le vieil écusson doré.

On entr'ouvrit presque aussitôt, puis un homme nous fit entrer : causer dehors aurait manqué de prudence.

C'était M. Viguiier, professeur, déjà d'un certain âge, à l'aspect un peu rude.

Il était resté fidèle gardien de l'établissement transformé en ambulance : directeur, professeurs, élèves ayant quitté Paris lors de l'investissement.

Quelques maîtres d'études et un jeune américain du Sud, avide de voir et de s'instruire, étaient restés près de lui.

Aussitôt abrités, M. Viguiier voulut avoir des détails sur ma situation, ne tenant pas, me dit-il, à recevoir les premiers venus qui pouvaient compromettre la maison.

Mes réponses étaient prêtes ainsi qu'un état civil de fantaisie.

L'histoire était simple, mais difficile à contrôler au cas où, prisonnier, j'aurais dû subir un interrogatoire.

C'était un tissu de mensonges, échafaudé sur quelques choses vraies, points de repère utiles à me remettre en mémoire le petit roman conçu pendant la fuite :

Après la campagne, j'étais entré comme agent au service de la Préfecture. Désigné pour rester à Paris pendant l'insurrection, il m'avait fallu courir de grands dangers, à cause de l'âge qui m'exposait à la réquisition, et par prudence j'avais été forcé de me débarrasser des papiers officiels établissant mon identité.

Vous comprenez, disais-je à M. Viguiier, ces pièces trouvées sur moi me livreraient au peloton d'exécution, je ne peux donc plus vous les soumettre.

Je le priai de nous donner un petit coin, n'importe où, jusqu'à la rentrée dans Paris du personnel de la Préfecture, ce qui était l'affaire d'un jour ou deux, et lui dis qu'alors j'irais voir mes chefs et reprendre mon service.

Je ne me trompai pas dans les détails que je dus fournir à cet excellent homme, lequel cependant multipliait ses questions, semblant diriger l'examen d'un élève.

Il faut avoir passé par ces tristes moments, pour imaginer ce que le cerveau le plus ordinaire peut acquérir de puissance chez l'homme qui lutte pour les siens.

Le professeur parut se contenter de mes raisons, nous conduisit dans un grand dortoir au deuxième étage, et nous y laissa sans prononcer une parole.

Je ne sais comment, dans l'état de faiblesse où j'étais, il me fut possible d'élever deux piles de matelas, et de les recouvrir en travers de cinq ou six autres ; j'établis ce refuge au milieu de

la grande salle, l'ouverture opposée à l'attaque, et loin des fenêtres, afin qu'une perquisition se présentant, on ne prît pas ma cahute pour une barricade, mais pour de la literie empilée là par hasard.

Enfin nous étions à l'abri, non seulement des balles, mais des obus, qui commençaient à pleuvoir du Père-Lachaise et des buttes Chaumont.

Bientôt le danger devint sérieux. Les troupes enhardies débouchaient de tous côtés.

Seule une barricade au bas de la rue, près de l'ancien couvent Saint-Victor, était encore occupée par quelques fédérés qui commencèrent le feu.

Les soldats paraissaient peu zélés pour l'attaque, leur officier brandissait un énorme gourdin, mais restait garanti par le coin de la rue Clovis.

Pendant un vieux sergent de la garde s'écria : « Allons, les jeunes gens ! à votre tour, il y a trop longtemps que les anciens marchent. » Et les volontaires, quelques-uns la bande tricolore à la casquette (les gardes nationaux de l'Ordre probablement, mêlés de conscrits), partirent massacrer ces quelques hommes qui ne se rendirent pas.

C'est à ce moment que commença la fête, des citoyens, poussés à coups de crosse hors de chez eux, et fusillés à leurs portes malgré les supplications des femmes.

Le vacarme de l'Ecole polytechnique d'où montèrent des cris d'ensemble : Vive la Commune ! suivis de feux roulants, puis des coups précipités qui trouaient les crânes des récalcitrants.

Le chœur des femmes en pleurs allait crescendo sans un silence, et l'horrible tuerie du Luxembourg, formidable bruit de coulisses, qui devait ébranler nos cerveaux pendant d'interminables heures.

Plus près de nous, la joie sauvage et les rires idiots des massacreurs en délire.

Et les obus, coups de grosse caisse dans cet infernal concert, éclatant au hasard, broyant les bourreaux et les victimes.

Tout à coup, de la cage d'escalier montent des cris furieux, des coups de crosse ébranlent la porte qu'ouvre M. Viguiet.

« A mort ! à mort ! criait-on, fusillons-le. »

Au même instant, un coup de feu retentit à nos oreilles. Il partait d'une fenêtre touchant la nôtre, mais séparée sans doute par un mur mitoyen.

La détonation fut suivie d'une imprécation de blessé (voir ** en fin de chapitre).

Puis deux autres coups de chassepot, des cris de douleur mêlés à des hurlements de rage, une hésitation des assaillants, et la voix de M. Viguiet dominant ce tumulte de quelques paroles brèves, parmi lesquelles je pus saisir :

Une femme, un enfant, l'homme avait pourtant dit qu'il était sans armes....

C'était notre arrêt de mort...

Heureusement, malgré le péril, l'excellent professeur fit quelques pas dans la rue... sans doute il examinait les fenêtres, quand un dernier coup de feu se fit entendre, peut-être la dernière cartouche, retrouvée dans une poche sous le mouchoir, ou parmi des débris de tabac, car une voix énergique éclatant, cette fois hors de la croisée, cria :

« C'est moi, citoyens... »

M. Viguiet parut indiquer qu'on se trompait, car il ne vint plus à nos oreilles que le bruit de l'acharnement mêlé d'expressions ordurières de cette foule se ruant sur un homme seul et désarmé (voir *** en fin de chapitre).

Nous étions pendant cette scène au bout du grand corridor. Croyant notre dernière heure arrivée, ma femme était serrée dans mes bras, et l'enfant s'accrochait à nous, ses seuls amis sur la terre.

Longtemps nous attendîmes au bruit de ce dévergondage de fureurs, qui toujours allait grandissant.

Seul, un homme vint : M. Viguiet.

Il apportait deux bouteilles de vin et quelques morceaux de pain.

Peut-être voulait-il nous faire oublier la terrible minute où sa voix nous désignait à la mort ?

Je n'osai l'interroger, et lui ne nous dit pas une parole.

L'horreur dépassait si bien ce que l'imagination la plus féconde peut rêver de fantastiquement hideux, qu'on se taisait.

Nous rentrâmes dans la cachette. Ma femme et l'enfant mangèrent de bon appétit, et pour calmer ma soif de fiévreux, je bus d'un trait une des bouteilles.

La somme d'épouvantement que des humains peuvent supporter était depuis longtemps déjà dépassée ; à partir de ce moment-là, rien ne pouvait plus nous émouvoir.

Les plaintes des mourants, le grand concert de la monstrueuse bacchanale, nous laissaient indifférents et mettaient dans nos cœurs un désir de causeries aimables, et de rêves de paisible avenir.

Longtemps, je berçai ma femme de projets caressés depuis des années, et je disais :

- Tu verras comme nous serons heureux loin du bruit des villes. Je t'achèterai une grande voiture, comme en ont les saltimbanques ; une maison qui marche. Tous les matins j'attellerai un bon vieux cheval, bien paisible, que nous traiterons en ami, puis lorsque bercée par le bruit des roues tu t'éveilleras avide de grand air et de senteurs champêtres, tu choisiras l'endroit de la halte. Alors, pendant que je travaillerai, tu feras ta cuisine au milieu des fleurs.

Elle était heureuse de m'entendre parler de chants d'oiseaux, de beaux ciels étoilés, de printemps, de parfum de forêts et de prairies, et je puis affirmer qu'à ce moment, même la certitude de la mort n'aurait pu donner un battement de plus à nos cœurs.

Il n'y avait plus de lutte possible, et comme à la fin tout devient accablant, il nous vint un sommeil réparateur qui dura jusqu'au lendemain.

Les pas de M. Viguiet, qui montait de nouvelles provisions, nous éveillèrent, mais il se montra silencieux comme la veille.

Je crois que cet homme de cœur avait l'âme abreuvée d'un immense dégoût.

Je le priai de me procurer de quoi écrire ; il le fit obligeamment, et je rédigeai de suite une longue lettre à mon prétendu chef de bureau, lui donnant, avec des nouvelles, l'annonce de ma prochaine visite.

Le sinistre concert durait toujours avec le même entrain, mais nous paraissions n'y plus prêter la moindre attention.

Je me hasardai à parcourir les grandes salles désertes, et dans l'une d'elles, je me croisai avec un jeune homme vêtu d'une capote, et la tête entourée d'un bandeau.

Était-ce un soldat ou un fédéré ?

Nous passâmes l'un près de l'autre en nous évitant, la méfiance étant de saison.

Descendant d'un étage, je revis le vieux professeur escorté d'un maître d'études. Ils allaient tristement par les grandes chambres poussiéreuses, regardant avec mélancolie les bancs amoncelés et les pupitres inutiles. Je leurs donnai ma lettre adressée à la Préfecture, les priant, après s'être assurés qu'elle ne contenait rien de compromettant pour l'institution, de la faire partir aussitôt que cela serait possible.

Tous deux la parcoururent, et M. Viguiet à qui rien jusque là n'avait pu délier la langue, retrouva la parole pour me signaler les fautes de français dont ma lettre était remplie :

- Un écolier, me dit-il, en découvrant une monstruosité, n'emploierait pas de si maladroites expressions..., vous auriez besoin d'étudier...

Je le priai de me continuer des conseils dont je le remerciai vivement, il mit à ma disposition une table où j'étais à l'aise, et, profitant de sa bonne volonté, j'écrivis à des hauts personnages, à des généraux avec qui je paraissais en relation, lesquels ont dû certainement être bien surpris, en recevant de pareilles lettres d'un inconnu.

Chacune d'elles était le sujet d'une nouvelle leçon, et me préparait un alibi certain au cas où le besoin s'en ferait sentir.

Dans ces aimables petites conférences, M. Viguiet trouvait le moyen de dépenser un esprit plein de finesse qui me charmait. Apercevant des crayons et du papier à dessin, j'offris au maître d'études l'essai d'un portrait. Il accepta, le trouva réussi, m'en fit faire un autre et parut très étonné qu'un employé de la Préfecture sût convenablement dessiner. Ces petites choses me faisaient gagner du temps.

Je priai le concierge de me céder quelques vivres, il m'en donna de bonne grâce, sans accepter l'argent que je lui offris, nous trinquâmes ensemble et je fis encore quelques croquis.

Ce bon vieux était resté fidèle au poste en compagnie d'un fils, charmant jeune homme qui avait évité la garde nationale, grâce au drapeau d'ambulance qui flottait sur le collège.

On tirait toujours de l'autre côté du mur sous les hautes fenêtres, mais pas un mot n'était prononcé qui pût donner à penser que l'on y prît garde.

Nous parlions de choses indifférentes afin de ne pas paraître écouter.

Du reste, comme on se lasse de tout, les soldats ne se massacraient plus, mais tiraient sans colère. Plus de hurlements sauvages, mais de l'ordre et une sage économie de munitions.

Deux ou trois coups de chassepot, quelquefois même un seul, tiré sans doute à bout portant, sur le crâne, et c'était fini.

Plus d'enthousiasme non plus chez les victimes, qui se laissaient appuyer au mur avec une sage résignation.

Seulement quelques plaintes timides :

- Mon pauvre garçon, qu'est-ce que vous allez faire là ?
- Vous ne m'avez pas donné le temps d'embrasser mes enfants !

Dans les nuits de fièvre chaude, à Mazas, dans les tortures morales du secret, je poussais des cris de terreur au souvenir des dangers passés.

Tous ces cris de mourants gravés dans mon cerveau avec leurs tristes intonations me rendaient fou.

Alors, caché dans mes draps, je sanglotais des nuits entières.

Maintenant, ma femme et moi n'en parlons jamais.

Puis, quand venaient les tombereaux, il y avait une accalmie, le temps de charger les morts !

Nous entendions alors les grossières plaisanteries des boueux : l'esprit français ne perd jamais ses droits.

Les voitures de sable suivaient de près, avec ce bruit de gravier glissant sur les larges pelles, mais on n'entendait pas ce crépitement connu des cailloux sur le pavé : la couche de sang en éteignait le bruit.

Nous étions alors sous la sauvegarde de quelques officiers, anciens élèves de l'institution. Il était donc sans danger de se mettre aux croisées, mais pas une fois l'idée ne m'en prit ; si j'ai tout entendu, je n'ai rien voulu voir.

Combien de temps sommes-nous restés là ? Je ne m'en souviens plus, je gagnai le plus de temps qu'il m'était possible, sachant que chaque heure d'asile était une victoire sur les chances de mort.

Enfin, les soldats cessèrent les exécutions sommaires, et M. Viguiet vint doucement nous exposer que la présence d'une femme et d'une fillette serait un scandale dans la maison, qu'il ne savait pas comment le directeur prendrait la chose en apprenant ce qui s'était passé.

Cet homme paraissait rougir de s'être conduit comme un héros.

Puis il nous dit dans un élan de brutale franchise qu'il n'avait pas ajouté foi, pas plus à mes lettres qu'à mon histoire, mais que nous voyant perdus sans espérance, il avait résolu de nous sauver.

Je devais à sa bonté de répondre avec une égale franchise, et, certain de sa discrétion, je lui dis qui j'étais, et quelles avaient été mes fonctions pendant la Commune. Il me sut gré de ma confiance et me montra le premier journal paru dans le quartier.

J'avoue qu'en lisant les odieux massacres de prêtres et d'otages à la Roquette et rue Haxo je fus pris d'un aussi profond dégoût pour les massacreurs de là-bas, que pour ceux qui faisaient triomphalement le café sur les trottoirs.

J'exprimai cette opinion à M. Viguier qui, paraissant la partager, me serra fraternellement la main.

Il n'en fallut pas moins partir.

Après nous être consultés, je traçai pour ma femme le plan (voir **** en fin de chapitre) des quartiers depuis quelque temps occupés par la troupe: la rue Mouffetard, les boulevards Arago, Montparnasse, pour gagner la rue Saint-Honoré. Là, je savais qu'elle serait bien accueillie, puis je la laissai partir.

Ma compagnie était un trop grand danger pour elle : mon costume étrange, un paletot dont les manches me venaient aux coudes, la casquette de M. Viguier me couvrant les oreilles malgré mes efforts pour lui conserver une attitude convenable, auraient trop bien fait deviner des fuyitifs(voir ***** en fin de chapitre).

Il me tardait de la savoir chez Mme Briol, veuve d'un compagnon d'armes de mon père, et dont un fils, brillant officier des cuirassiers de la garde, mettait la famille à l'abri des violences.

Pour moi, je restai là quelques heures de plus, et comme il venait souvent des visites d'officiers, je m'étais affublé d'un tablier bleu, de sorte que, me voyant le balai en main remettre tout en ordre et faire militairement les lits, personne ne prit garde à moi.

Cependant il fallait partir à mon tour, avec mission de M. Viguier de conduire chez ses parents le blessé rencontré la veille dans les salles et qui chancelait encore.

Ce jeune homme habitait rue Descartes, mais, trop compromis pour rester chez lui, je le menai, aidé de son père chez une brave crémère de la rue Clovis, où, de suite, on le fit cacher.

Alors je retournai dans sa maison où je fus affectueusement accueilli par les deux charmantes sœurs qui voulurent me garder à dîner en attendant la chute du jour, moment où il me serait possible d'aller par des chemins détournés rejoindre ma femme sans trop risquer d'être reconnu, le père voulant à son tour ne me quitter qu'en lieu sûr.

Il faudrait tout un livre pour conter les impressions de la route :

Des rues presque désertes où des soldats cuisinaient sous les portes cochères.

Des femmes étouffant leurs sanglots et se glissant le long des murs pour regarder les visages des morts, et chercher un être aimé : fils, époux ou père ; puis courant à d'autres monceaux continuer leurs pieuses recherches presque toujours inutiles.

Rue de Rivoli, la foule bruyante et joyeuse près de la tour Saint-Jacques où des montagnes de cadavres étaient à peine cachées par un peu de terre.

Des femmes s'accrochaient aux grilles de leurs mains crispées, femmes du peuple et femmes du monde se disputaient les places avec des mots de poissardes, afin d'aspirer jusqu'à l'ivresse les parfums de pourriture de jeunes mâles qu'elles ressuscitaient brillants de jeunesse et de santé.

Mais il me tardait d'arriver ; enfin quelques moments après j'eus le bonheur d'embrasser la mère Briol qui me reçut avec des larmes de joie, aussi heureuse que si j'avais été son huitième enfant.

Ma femme et sa fille adoptive étaient près d'elle ; nous étions sauvés.

Ce ne devait pas être pour longtemps, et peu après j'étais arrêté.

(*) C'est le mercredi 24 mai 1871 que les troupes versaillaises s'emparèrent du quartier du Panthéon. C'est à la même date que la Cour des comptes et les Tuileries furent incendiées.

(**) -Tu m'as liché ...canaille ! Expression des rôdeurs de barrière (Note de Cattelain)

(***) J'appris vaguement dans des conversations que cet homme de vingt cinq ans, capitaine de fédérés, vivait seul avec sa mère. C'est de chez lui qu'il tirait.

(****) Mme Cattelain, et c'est d'elle-même que nous tenons ce détail, était tellement troublée, qu'elle modifia ce plan sans le vouloir, et s'égara. elle se rendit rue Daguerre, dans une maison armée, puis, s'imaginant avoir été suivie, elle repartit faubourg Saint-Honoré où elle resta quelques jours. De là, elle remonta à Montmartre, à son ancien appartement du passage des Poissonniers. Comme la maison était surveillée, elle dut rentrer la nuit. Elle demeura cachée pendant une quinzaine environ ; durant cette période, une perquisition eut lieu. Mme Cattelain qui se dissimulait dans une petite cuisine, ne fut pas trouvée.

(*****) Ma casquette d'ordonnance et ma commission de chef de la Sûreté, déchirés en imperceptibles morceaux sont peut-être encore au Collège écossais derrière une Sainte Vierge, dans une niche grillagée. (Note de Cattelain).

Chapitre XXI I

Versailles !

Après la Commune, les prisons de Versailles n'étaient pas bien gaies.

Moi, j'étais à la *Maison de Correction*, et certainement un des moins à plaindre, dans ce milieu d'hommes de toutes conditions et de tous caractères (voir * en fin de chapitre).

Comme on sortait de lutter pour la même cause, j'avais cru trouver là un foyer de fraternité ; des hommes associant leurs misères pour les supporter bravement en commun ; je m'étais trompé.

Les inégalités sociales s'étaient affirmées dès les premiers jours, chacun cherchant à faire partie d'un groupe qu'il croyait supérieur et regardant ses compagnons avec indifférence.

Les riches étalaient le confortable de leurs provisions, aux yeux des abandonnés qu'on voyait traîner de paille en paille le morceau de pain qu'ils gardaient pieusement pour le repas du soir.

Ceux qui avaient occupé quelques hautes fonctions se gonflaient de vanité, tout en rêvant d'opprimer les masses.

Il y avait un groupe curieux, que nous avons nommé : groupe des candidats. Ceux qui le composaient prenaient des allures spéciales, se tapant familièrement sur l'épaule, s'appelant : « très cher », en arrondissant des gestes qui sentaient la salle des pas perdus.

Ils s'emparaient d'un coin, s'essayaient à des discours interminables, rabâchant tous les lieux communs de réunions publiques, qui, débités avec aplomb, ont d'autant plus d'influence sur les foules, qu'elles ne les comprennent pas.

Ceux-là voyaient aussi leurs compagnons de misère du haut de leurs mesquines ambitions, et les considéraient déjà comme de simples électeurs.

Puis les faibles, souffre-douleurs de toutes les collectivités, jouets ridicules des gaillards aux muscles solides, qui, dictant des lois, s'emparaient des meilleures places, à la grande joie de leurs lâches courtisans. Car l'homme, dans toutes les circonstances de la vie, laisse dominer ses instincts de servilité.

Nous avons aussi la catégorie des condamnés à mort : les Questel, Jolivet, Dalivous, Saint-Omer et tant d'autres pauvres gens qui attendaient avec patience, ou la mort, ou la commutation.

Mais ce qui réchauffait le cœur, et faisait resplendir les murs de la prison, c'était cette série de héros de bonté, de vaillance et d'honnêtes convictions politiques, braves gens partageant, avec tous les faibles, leur nécessaire, l'appui sérieux de leur courage, ainsi que les trésors de leur cœur et de leur esprit, Palma, Malzieux, Reclus et d'autres, dont les noms m'échappent !

Reclus était à l'infirmerie constamment courbé sur des cartes, et travaillant à sa Géographie.

Le matin, par tous les temps, il se mettait nu et l'infirmier Marinpoy l'inondait d'eau glacée.

Puis ce savant, qui, dans ses courses vagabondes, a dû lutter avec toutes les misères, achevait paisiblement sa toilette au pied de son lit.

Vingt fois, on avait offert la grâce à Reclus, Thiers aurait voulu le voir s'abaisser à lui demander merci.

Reclus n'y consentit jamais ; pourtant un seul mot, qu'on paraissait lui mendier, le rendait libre.

Je n'oublierai jamais les beaux récits de voyages de cet homme qui a tant vu de choses et qui m'entraînait avec lui, comme dans un rêve, vers de lointaines contrées.

Fontaine, membre de la Commune, directeur des domaines, était en face, près du poêle. A ce moment (et la chose nous égayait beaucoup), il était déjà condamné à cinquante ans de travaux forcés, et s'attendait à de nouveaux procès.

Plus loin, un vieux tambour de la sédentaire, puis un mourant qui lisait toujours afin d'avoir un prétexte pour garder le silence.

Sa femme arrêtée, en même temps que lui, était morte de l'autre côté du mur, dans le quartier des détenues.

Il avait supplié pour la voir une dernière fois et lui fermer les yeux, on avait été sans pitié, et l'homme s'en allait plein de calme vers l'oubli.

Des enfants venaient souvent à la visite, je ne sais quels crimes avaient pu commettre ces petits, leurs bras faibles encore n'auraient pas pu soulever la pierre d'une barricade ; et le conseil de guerre, composé de vieux guerriers, les avait condamnés à la déportation.

Reclus les comblait de douceurs, et les gardiens farouches les appelaient petits pétroleux.

Prenant facilement mon parti de toutes les misères, j'avais tout de suite arrangé ma vie. Du réveil au coucher, et prenant à peine le temps des repas, je fabriquais des portraits. Doué d'une certaine facilité, j'abattais des croquis dont les prix variaient suivant la gamme des fortunes, mais l'argent des détenus étant saisi et consigné au greffe, j'étais obligé d'accepter les règlements en nature. Après les ragoûts, les rôtis et les rations de vin, le tabac par petits paquets était une monnaie très appréciée.

Comme il m'était impossible de consommer seul l'argent de mon travail, j'avais, pour imiter les puissants, une foule d'adulateurs.

A ma cour, les charges étaient très recherchées. L'un s'intitulait comptable, l'autre taillait mes crayons, et les taillait mal.

Une place qui n'était pas une sinécure était celle de confectionneur de cigarettes. Il en fallait toujours une allumée qui, aussitôt éteinte, allait dans les poches de mes gens grossir leur épargne.

A l'heure des repas, on totalisait les bénéfiques avec Jeansoulé, ex-commandant des lascars de Montmartre, alors cantinier de la maison; je faussais les parts, et l'on festoyait.

Jeansoulé était superbe avec ses bottes et son collant, genre Laferrière.

Ses longs cheveux qu'il secouait avec rage, et sa voix de jeune premier qui criait aux échos :

- Deux ragoûts, une purée, un gendarme.

Jeansoulé, étant un peu poète, et très obligeant, composait pour les soeurs des petits cantiques très inoffensifs, mais il en écrivait aussi la musique, et ce pauvre camarade était loin d'être un Mozart. Il ne connaissait comme harmonie que la tierce, mais la tierce farouche, impitoyable, balayant tout sur son passage.

Quelques détenus, un peu musiciens, avaient beau lui dire que, pour charmer l'oreille, elle avait besoin d'être augmentée quelquefois ou diminuée de temps en temps : rien ne le touchait.

Pour Jeansoulé : c'était la tierce ou la mort.

Aussi nos chants n'avaient rien de céleste et n'attiraient guère la foule, mais en prison tout passe et Jeansoulé était heureux.

Budaille Théophile nous prêchait le pangallisme, religion absolument neuve dont il était l'inventeur, l'apôtre et, je crois, le seul disciple.

Ce pauvre Budaille n'avait guère de chance.

Après avoir été détenu pendant la Commune comme bonapartiste, Versailles à son tour le déportait comme ayant servi la Commune.

Il s'en consolait en nous faisant des petits récits souvent très bien imaginés qu'il appelait : ses médaillons.

Puis, la nuit venue les chandelles allumées, chacun dépouillait son vêtement d'hypocrisie et redevenait enfant.

Il nous était laissé dans les chambres une liberté relative, même celle de faire du bruit et dont nous abusions. On faisait d'interminables parties de main-chaude, ou de colin-maillard, et tous riaient beaucoup, car les paillasses étendues partout, au hasard, rendaient les chutes fréquentes et comiques.

Puis quand nous étions las de gros tapage, le conseil de guerre s'installait.

Les rôles étaient distribués et c'était à qui tirerait le meilleur parti du sien.

On entendait là les dépositions et les plaidoiries les plus fantastiques.

Les condamnés à mort s'associaient souvent à ces jeux que Questel (un de ceux-là) présidait toujours.

Comme ce conseil était la parodie du véritable, on concluait généralement à la peine de mort.

Alors le polochon (voir ** en fin de chapitre) remplaçant le chassepot, l'exécution commençait.

Mais tout à coup le clairon sonnait l'extinction des feux, de sa voix lente et triste.

Des factionnaires, l'arme prête, étaient placés un peu partout.

On soufflait les lumières et tout rentrait dans le silence.

(*) Voici dans quelles conditions Cattelain fut arrêté (c'est de sa femme elle-même que nous tenons ces détails). Après la Commune, Cattelain s'était caché chez une de ses tantes, fabricante de passementeries pour l'armée ; là, il faisait les courses, et, de là même opérait un jour, une livraison dans une caserne de gendarmerie où il fut reçu à bras ouverts .Il avait une contre-police, composée de quelques-uns de ses anciens agents, qui lui donnaient des nouvelles de sa femme. Il apprit un jour que celle-ci serait arrêtée le soir même, et que l'on espérait bien savoir ainsi où se cachait le mari. Cattelain écrivit aussitôt à M. Claude, le priant de ne pas inquiéter sa femme, et lui donnait sa parole d'honneur de se constituer prisonnier dans les huit jours. Mme Cattelain ne fut pas arrêtée. Cattelain se rendit alors chez elle, et , le huitième jour, alla se constituer prisonnier au poste de la place Dancourt. Tout d'abord, on le prit pour un fou, et on refusa de le garder. Enfin, sur ses instances, on le mit en état d'arrestation et, le lendemain, on le conduisit au Dépôt. On trouvera au chapitre suivant des renseignements sur sa condamnation.

(**) Traversin de paille (Note de Cattelain)

Chapitre XXIII

Retour de Versailles. – Histoire d'un chapeau.

J'étais déjà condamné correctionnellement à trois ans de prison (voir * en fin de chapitre), et j'apprenais un nouvel état : celui de solitaire, dans la 82 e cellule de la 6 e division de Mazas, quand je filai sur Versailles.

Le sous-chef de Sûreté Mélin et deux agents d'aspect très convenable m'avaient éveillé de bon matin pour m'annoncer ce voyage.

Un procès-verbal avait été retrouvé dans un coin, orné de ma signature, concernant trois individus et une femme arrêtés par mon service

Ces braves gens avaient dévalisé une maison de banlieue, se servant de voitures de la maison Chatelard. Puis, afin de faire avouer au concierge où était cachée l'argenterie, l'avaient doucement picoté de coup de baïonnettes et de sabre peu fraternels.

Ces individus, ramassés au Dépôt lors de l'entrée des troupes, avaient été menés à Versailles, mêlés avec des fédérés, et les conseils de guerre voulaient me mettre dans cette affaire prétendant que, m'étant permis, sans mandat régulier, d'arrêter des voleurs, puis d'avoir eu l'audace de saisir les objets volés, je m'étais rendu complice, et qu'il me fallait représenter les meubles en litige sous peine des plus terribles châtements.

La chose était malaisée : trois charrettes tenant difficilement dans une cellule de 8 à 10 mètres carrés.

L'accusation ne manquait pas d'un côté comique, et ce voyage était une véritable partie de plaisir pour un détenu rebelle encore au charme de la cellule, avide de grand air, et sortant à peine des accès de véritable folie que donnent les tortures du secret, et l'éloignement de ceux qu'on aime.

Peu coquet de ma nature, et sommeillant encore lorsque était venue cette visite matinale, j'avais rapidement enfilé le pantalon de laine grise à grand pont, et la carmagnole de même étoffe que prête l'administration, et dont la coupe n'a pas dû varier depuis la prise de la Bastille.

Je complétais ce costume pittoresque d'un pardessus un peu étroit, du chapeau haut de forme trop large, mais luisant neuf, cadeaux de Gill destinés quelques mois auparavant à provoquer la sympathie de mes premiers juges et des sabots d'ordonnance, blocs de bois à peine ébauchés, faits pour attirer l'attention des artistes.

M. Claude, selon son habitude, avait recommandé qu'on eût pour moi les plus grands égards, aussi le fiacre traditionnel nous attendait-il respectueusement dans la cour. Nous y montâmes, et dès la rue de Lyon le chef fit arrêter à la porte d'un marchand de vins de belle apparence où nous nous glissâmes dans un petit cabinet réservé.

Là, pour chasser l'humidité du matin, ces messieurs m'offrirent quelques brioches arrosées d'un vin blanc qui mérita nos éloges, puis, après une station de même nature dans les environs de la Madeleine, nous arrivâmes à la gare Saint-Lazare.

Dans la salle d'attente, j'aperçus, pour la seule fois de ma vie, le célèbre avocat Lachaud. Le dessin qu'en avait fait Gill me le fit reconnaître. Il ne lui manquait que les grosses larmes dont l'artiste avait sillonné son visage.

Le trajet de fit dans un compartiment de première, et, après une halte au Grand Café de la place d'Armes, ma suite me fit ses adieux au greffe de la Maison de correction avenue de paris, n° 20.

J'ai conté mon séjour dans cet abri, mais sans parler du chapeau de Gill dont l'éclatante fraîcheur prit de suite une importance considérable : sa mission fut de passer les Conseils de guerres.

Le bas du corps des patients effacé dans l'ombre de la barre pouvait supporter la négligence, mais le torse et la tête exigeaient une certaine tenue(voir ** en fin de chapitre).

Les mains appuyées, tenant gracieusement un chapeau dont les éclairs éblouissaient les terribles juges en pantalons rouges, pouvaient avoir une influence énorme sur leur décision.

Aussi les favorisés pourvus de chemises convenables se trouvaient-ils assaillis de demandes d'emprunt ou de location. On lavait alors avec énergie, puis, le col, les manches, le plastron, tout en un mot ce qui devait faire paraître le paletot moins misérable, était étalé sur un banc où des derrières complaisants et chauds remplaçaient les fers de la blanchisseuse.

Les poux ne disparaissaient pas (nous en étions couverts); j'ai vu, de mes yeux vu, des récalcitrants rester deux ou trois jours sous la glace, par 12 ou 14 degrés de froid en janvier 1872, dans l'auge de la cour près de la statue en neige de l'immortel Budaille (Théophore) et recommencer gaiement leur promenade dans les plis de nos chemises sans souffrir du moindre rhumatisme.

Les tons gris de ces insectes leur permettaient de chevaucher sur les collets les mieux brossés, et de contempler les juges à distance sans attirer leur attention.

Mon chapeau devint donc légendaire après que Jeansoulé l'eut sorti pour la première fois.

Jeansoulé avait été commandant des lascars de Montmartre et s'attendait à une condamnation sévère; aussi, quand il revint tout joyeux de ne rapporter que la déportation simple attribua-t-il son bonheur au fameux chapeau.

Puis, ce fut Conteret, colonel de je ne sais plus quelle légion, qui revint acquitté, affirmant à son tour qu'il devait à la bonne tenue de mon chapeau dans le monde la joie de nous dire adieu.

A partir de ce moment, le couvre-chef ne m'appartint plus.

Je le revis cependant quelquefois, mais estompé comme dans un rêve, quand le on le brossait, avec la manche, en ce cachant, dans des coins obscurs. Aussi, lorsque débarrassé des conseils de guerre par le général de Chabaud-Latour, dont je ne bénirai jamais trop la mémoire, je quittai la prison par une belle matinée d'hiver, on n'eut pas de peine à me faire accepter en échange du chapeau, que j'abandonnai de bonne grâce à la collectivité de la misère, une sorte de calotte déchiquetée qui jadis avait été un chapeau de paille.

La veille après la rentrée dans les chambres, deux gendarmes précédés d'un géolier et de sa lanterne m'avaient annoncé le départ pour le lendemain matin, ajoutant que je pourrais jouir de leur aimable compagnie si je consentais à payer leur voyage et le mien, qu'en cas de refus mon transport aurait lieu de brigade en brigade.

Je répondis que, n'ayant pas d'argent, il m'était impossible de les satisfaire (ce qui était la vérité) , et puis, la perspective de ce vagabondage par les grands bois de Ville d'Avray et de Saint Cloud charmait un admirateur de la nature, aussi le lendemain attendis-je patiemment l'autorité tout en en dessinant pour une dernière fois Dalivous, qu'on devait fusiller à Satory quelques jours plus tard.

L'excellent Reclus vint me dire adieu, me glissant dans la main 4 ou 5 francs, tout ce que contenait sa bourse, puis s'annoncèrent. mes gendarmes, deux jeunes gens heureux d'exagérer le genre traditionnel et la brutalité de la corporation.

Au greffe, on me servit une gamelle d'au chaude, égayée d'un léger parfum de légumes secs. J'y trempais un morceau de mon pain, ce qui je m'en souviens, me parut délicieux.

Mes gendarmes ayant vu briller quelque argent dans ma main renouvelèrent leur proposition de voyage en chemin de fer; cette tentative mal accueillie de nouveau, ils voulurent se montrer terribles, me mirent les menottes en rapprochant les mains le plus qu'il leur était possible, et mettant avec affectation des cartouches dans les mousquetons. Puis le plus ancien des deux remplissant, quoique imberbe, les fonctions de brigadier de par le règlement, me dit d'un accent féroce que, si je manifestais la moindre velléité de rébellion, mon affaire était faite. Mais leurs menaces me laissèrent impassible, car, Dieu merci, les menottes ne blessent que quand on veut s'en débarrasser, et depuis longtemps il leur était interdit de jouer aux quilles avec les prisonniers sous prétexte qu'ils avaient voulu prendre la clé des champs.

J'étais donc bien tranquille, et ce fut avec un joyeux sourire que je franchis la lourde porte, songeant que trois longues années passeraient sans me procurer pareille fête.

Bientôt nous fûmes dans les bois argentés de givre et mes deux gardiens me laissèrent prendre l'avance. Ils parlaient de leurs affaires et craignaient une oreille indiscreète.

Ces idiots ne se doutaient pas du grand plaisir qu'ils me procuraient en me laissant écouter les essais de vocalise des oiseaux qui, malgré le froid, devinaient le printemps et s'étudiaient à louer sa splendeur.

C'est que Dieu s'entend bien à composer l'admirable orchestre de la nature : le pinson peut chanter en majeur, la fauvette ajouter quelques bémols à sa mélodie, et le crapaud mêler son triste cri d'amour, que ce trio serait toujours une céleste harmonie.

L'homme seul vient troubler de sa voix discordante ces accents merveilleux de simplicité.

Et ce plafond de nuages, qu'un magique pinceau retouche à chaque instant de tons si brillants que les oeuvres des plus grands peintres, enrichies de leurs cadres d'or, paraîtraient sur l'herbe diamantée de vilains tapis laissés là par indifférence.

Aussi les bourgeons s'entrouvrent doucement pour aspirer la brise du matin, après le mystérieux travail de la nuit, et leur craquements applaudissent à cette féerie par des petits cris d'espérance.

Mais les moments heureux sont courts dans la vie, et bientôt les premières maisons blanches nous signalèrent la présence de l'être le plus hideux de la création.

Les gendarmes se placèrent à mes côtés et ne s'arrêtèrent qu'à la place de l'église.

- Buvons-nous la goutte? me dit le fonctionnaire brigadier.

Cette invitation brutale ne s'adressant qu'à mes quelque sous, je déclinai l'honneur de trinquer avec ces brutes.

Cependant le petit verre me faisait bien envie pour achever mon pain, et me donner un peu de montant, mais, devant ma résistance, les deux cognards, me laissant au bord du chemin, se jetèrent tête baissée dans une auberge.

Alors les gamins se mirent à contempler mon étrange figure, s'enhardissant à mesure que leur nombre augmentait, puis des ouvriers se rendant à l'ouvrage, et des bonnes en quête de provisions grossirent le groupe.

Tout le monde m'entourait, me regardant sous le nez et causant de ma personne comme aurait pu le faire une bande de touristes, parlant une langue étrangère devant un monument curieux, rencontré par hasard

- C'est un communeux, disaient les uns.

- Mais non, ajoutait un gamin, on les attachait avec de cordes, et celui-là est enchaîné.

- C'est un voleur ou peut-être un assassin !

Je passai là de fort bons moments à me régaler de toutes les bêtises débitées naïvement par la foule.

Ma tenue n'avait rien du reste qui pût signaler l'homme du monde : la carmagnole grise, que l'absence de boutons laissait entrebâillée sur une chemise de toile à voile au grand col et d'une

propreté douteuse, le pantalon maintenu d'un seul côté par une corde remplaçant les bretelles égarées dans la fraternité des paillasses. Et le chapeau ! le fameux chapeau, vraiment mal choisi pour la saison, et qui paraissait avoir été fusillé plusieurs fois, tant il avait de blessures, et mon baluchon tenu sur le ventre de mes deux mains rapprochées par les fers, composaient un personnage digne d'attirer les regards; quand un maçon, homme aimable, ce qui me paraissait aussi rare à Ville d'Avray qu'à Joinville-le-Pont, s'approcha, me demandant si j'avais servi la Commune. Sur ma réponse affirmative, il me dit que lui aussi avait fait partie de la garde nationale, mais avait pu quitter Paris sans être inquiété, et se trouvait tranquille avec de l'ouvrage, car les bras manquaient partout.

Pendant les confidences de cet honnête ouvrier, un gamin plus hardi que les autres saisit mon paquet et le fit tomber d'une brusque secousse, à la grande joie des spectateurs, mais mon nouveau camarade lui détacha une si forte calotte, qu'il partit tout en larmes, se tenant la joue et criant à tue-tête :

- J'vas l'dire à papa ! Y va bien t'arranger, grand feignant !...

J'avais un défenseur, homme énergique et compatissant, qui me sembla redouter aussi le fameux papa que les braillements de ceux nous entouraient, rendus bientôt circonspects par un regard sérieux commandant à des muscles respectables.

Je le priai de tirer de mes poches les éléments d'une cigarette, il se récria, et fumeur lui-même en fit une que je le priai d'allumer à cause des difficultés de la situation qui devait être alors du dernier comique.

Il fallait, à chaque bouffée, élever mes deux mains étroitement unies et baisser la tête pour atteindre la délicieuse cigarette du matin : je devais ressembler à un écureuil cassant une noisette, mais le ridicule m'était indifférent, tant j'éprouvais de plaisir à contenter cette innocente passion, quand un officier fendit le cercle et s'approcha : il appartenait au noble corps de la maréchaussée.

- Qu'est-ce que vous f...aites-là ? me cria-t-il.

- Mon capitaine, j'attends mes gendarmes .

- Comment vous attendez vos gendarmes ! Mais c'est une plaisanterie.

- Ma foi, mon capitaine, je n'ai pas d'autre réponse à vous faire, mais si vous désirez de leurs nouvelles, vous pouvez vous adresser là-bas, près de l'église. Et de mes deux bras étendus, suivis du fameux baluchon, j'indiquai l'auberge où je les avais vus disparaître.

Je savourais ma petite vendetta et me serais frotté les mains si la chose avait été possible.

L'officier s'élança furieux et revint quelques minutes après, suivi d'un de mes déserteurs, l'oreille basse, et, comme on devait relayer là, précédant deux gendarmes frais. Le fuyard me débarrassa de mes menottes, et s'en alla chargé de honte, peut-être aussi de salle de police, et je partis avec mes nouveaux compagnons, cette fois de vrais troupiers, moustachus, barbicieux et portant crânement l'uniforme.

- Vous êtes donc bien dangereux, dirent-ils, pour qu'on vous ait si bien serré les poignets ?

Je leur affirmai que j'étais l'homme le plus paisible qu'on pût trouver, ajoutant que cette précaution était absolument inutile.

- Il ne faut pas faire attention à ces paroissiens-là, répliqua l'un d'eux avec mépris; ce sont des *Gambetta* !

Je laisse aux savants le soin de chercher pourquoi les vieux gendarmes donnaient aux jeunes le nom du grand guerrier, du grand tribun et du grand ministre, mais à ce moment j'étais occupé de choses plus sérieuses : payer la goutte, et serrer la main de mon défenseur et plaisant ami.

Au loin, sur un des côtés de la route, éclairée par le pâle soleil du matin, se montrait une nappe bien blanche étendue sur une table couverte de verres et de bouteilles de toutes les couleurs.

J'avais fait un signe, et l'ami m'avait répondu par un autre signe, tout en suivant à distance respectueuse, éclairant la route en arrière, afin de guetter si la présence d'un chef ne venait pas menacer le détachement, et se rapprochant à mesure. Si bien qu'arrivés à la hauteur de la table

hospitalière et sans aucun commandement, nous fîmes halte et front, comme de vieux soldats que nous étions tous quatre.

Je voulus avoir le plaisir de payer la tournée, mais le compagnon paraissant fâché murmura tout en trinquant :

- C'est bien, j'offre à mon tour celle qui va venir, et d'avance il en régla le prix.

La marchande de liquides avait l'habitude du soldat, servait selon l'usage des cantines par quarts en deux verres (cinquième de litre) et tenait abritées sous une serviette des brioches chaudes et vraiment provocantes, aussi les deux tournées civiles absorbées dûmes-nous passer par les politesses des deux gardiens de l'ordre public. Mais quand le maçon qui me paraissait avoir fait le sacrifice de sa journée parla d'offrir le coup de l'étrier, prétendant que son désir étant de régaler le détachement, il ne voulait pas le laisser partir sans une nouvelle rasade, un gendarme prenant une attitude sévère de père de famille nous fit cette énergique allocution :

- Assez, camarades ! Il ne faut pas tuer tout ce qui est gras...Paris n'a pas été bâti dans un jour... nous avons encore à Saint-Cloud quelques établissements devant lesquels nous ne passons jamais sans goûter un vin blanc d'une qualité supérieure... nous allons donc faire par le flanc droit.

Devant cette décision militaire, je quittai mon camarade avec regret, comme on quitte les braves gens si clairsemés dans le dur sentier de la vie, et nous entrâmes bientôt dans le parc de Saint-Cloud.

Le garde d'octroi, dont la cabane était adossée à la grille, sortit sa tête bestiale d'homme habitué depuis quelques mois à des spectacles sanglants, et voulut faire de l'esprit, me couvrant de sale injures.

Des soldats qui campaient près de là firent chorus, mais l'affaire fut vite arrangée.

L'un des gendarmes prit le sergent à part et lui dit : « Si vous ne faites pas taire vos conscrits, je vous colle en arrivant un rapport qui ne sera pas dans un sac. » Et l'employé de la régie, blessé dans son orgueil de fonctionnaire, faillit tomber faible, quand le même gendarme, se tournant de son côté, cria ces quelques paroles un peu familières :

- Toi ! Sale gabelou, va gratter du papier dans ta niche, et ne te mêle pas de nos affaires.

Tout rentra dans l'ordre, les soldats se rangèrent pour nous laisser le champ libre, me regardant de leurs gros yeux bêtes, sans doute à cause du chapeau.

Quant à moi, j'étais joyeux, éprouvant un immense besoin de me confier à ces braves gens sous la grande voûte des arbres.

Ils me firent le récit de leur campagne, je leur contai la mienne, et cette fraternité des dangers courus nous familiarisa davantage.

Je leur exprimai ma joie de retourner à Paris pour me rapprocher de ma femme qui n'aurait plus ce long voyage à faire par tous les temps, pauvrement vêtue, ayant retranché du nécessaire pour m'apercevoir un instant à travers des grilles, exposée qu'elle était à la brutalité des gardiens, pour s'en revenir après les yeux gonflés de larmes.

A leur tour, ils parlèrent de leurs famille, des enfants qu'ils adoraient, et l'un deux me confessa que la guerre lui avait semblé bien longue, bien triste et qu'il avait toujours eu peur.

- Ce n'est pas pour moi, disait-il, mais pour mon petit monde que je n'espérais plus revoir.

Cependant son visage énergique, et la médaille bien astiquée qui se balançait sur son uniforme, montraient assez qu'il était brave.

Henri IV et Du Guesclin, qui étaient aussi des braves, avaient quelquefois des larmes.

Je leur contai que mon père avait servi dans la gendarmerie, mais des années avant ma naissance.

- A cheval ! interrogèrent-ils en s'arrêtant tout à coup.

- A cheval.

Ils parurent un instant ne pas me croire, pensant peut-être que je me vantais pour leur être agréable, comme ces gens qui se targuent d'une origine princière pour les créanciers et les naïfs.

Il me fallut, pour les convaincre, répéter ce que j'avais entendu tant de fois dans ma jeunesse : mon père, d'abord grenadier à cheval de la garde, puis gendarme d'élite à cause de la taille, battu en 1830, accompagnant le roi jusqu'à Rambouillet. Pendant que ma mère, logée aux Célestins, voyait son pauvre mobilier de femme de soldat brûlé par les vainqueurs, fuyant devant les coups et les injures, ne songeant qu'à garantir mon frère aîné, alors tout enfant, des violences de révolutionnaires : héros parce qu'ils étaient victorieux, et que vaincus on eût traités comme ceux de la Commune.

Puis l'entrée à la gendarmerie de l'Aisne, à Château-Thierry, en attendant que le roi Louis-Philippe le prît à son service pendant tout le règne, et de nouveau tout brûlé en 1848, par les fils des révolutionnaires de 1830, combattants sublimes en février et que les mêmes ambitieux qui les avaient couverts de roses faisaient fusiller en masses ou jeter dans les bagnes, en juin, quelques mois plus tard.

La franche camaraderie de mes gardiens devint alors de l'enthousiasme :

- Ah ! Vous êtes fils de gendarme !

Et le vin blanc revint sur le tapis : - Nous trinquerons tout à l'heure ensemble. Croyez-vous qu'il n'est pas malheureux de s'être trouvés en face les uns des autres, et pourquoi ? pour qui ? pour des avocats !

Ils avaient un profond mépris pour les gens du barreau.

Et les joyeux rires qui ébranlèrent les échos quand on parla de M. Thiers : - Voyez-vous ce petit bout d'homme, la main sous un cordon rouge aussi large que lui, passant en revue de vieux soldats, et demandant à des sous-officiers de lui réciter tel numéro de l'école de peloton ou d'escadron, qu'il avait sans doute appris le matin par cœur. En a-t-il du sang sur la conscience, ce vilain brigand-là !

La causerie nous fit atteindre la ville, et, prenant quelques détours afin de retarder le moment de la séparation, la visite commença des établissements dont la réputation n'était plus à faire.

Nous procédâmes par litres.

Ils me donnèrent pour raison qu'en buvant des verres détachés nous perdions au moins 25 centimes par bouteille, ce qui dépassait nos ressources.

Je m'en rapportai à leur expérience, et je dois affirmer que le vin, malgré son prix très abordable, était délicieux.

Combien de litres eurent l'honneur de nos suffrages ? Je ne m'en souviens plus, mais il est certain que la gendarmerie se trouvant de quelques auberges plus éloignées, nous aurions fait dans la caserne une entrée sortant absolument de l'ordinaire.

Un gendarme eût sans doute échangé sa coiffure avec la mienne, et nous tenant prudemment bras dessus, bras dessous, aurions-nous hurlé la Marseillaise ou tout autre chant patriotique, sur des tons différents, à la grande surprise des populations ; et nous serions séparés nous embrassant en frères, en pleurant comme des sources.

Mais tout se passa dignement : le chef donna un reçu en échange de mes pièces, et je vis disparaître mes compagnons, restant seul avec le plus beau maréchal des logis de l'armée française.

Ce Porthos, dans la fleur de sa jeunesse, était vêtu d'un uniforme de fantaisie, et nonchalamment accoudé sur un bureau Louis XV d'une grande valeur.

Le fauteuil sur lequel il me fit signe de prendre place était du même style ainsi que le reste du mobilier.

Toutes ces choses précieuses venaient probablement du château dont on apercevait les ruines.

L'aimable chef me fit donc asseoir sur un siège que des reines avaient sans doute occupé dans des temps disparus. Je profitai de son aimable accueil pour le prier de me laisser fumer quelques cigarettes, et je vis le vis disparaître étouffant une furieuse envie de rire, causée sans doute par l'étrangeté de mon costume.

J'attendis assez longtemps mes nouveaux gendarmes et, quand ils parurent enfin en compagnie du chef et d'un brigadier, je fus témoin d'une scène d'intérieur qui ne manquait pas de gaîté.

- Non ! disait un Pandore, pour la paille qu'on donne à nos chevaux, ce n'est pas de la paille !

- Et le foin, disait l'autre, pourri, cassé, plein de poussière ; ce n'est pas du foin pour des chevaux de gendarmes.

Le brigadier se démenait, tâchant d'apaiser leur colère tout en cherchant à prouver que son foin était le meilleur des fourrages, et que l'avoine et la paille étaient au-dessus de tous soupçons.

Le chef, laissant alors ses subordonnés régler leurs petites affaires, vint s'asseoir près de moi et entama la causette en attendant une accalmie.

Après des banalités, nous en arrivâmes à parler de la Commune, sujet qui pendant des années fournira les éléments de bien des conversations.

J'essayai de lui prouver que les gredins qui s'étaient mêlés à la révolution étaient les mêmes que dans tous les mouvements populaires, mais que les honnêtes gens avaient combattu pour la liberté, pensant qu'on voulait la leur reprendre, et je dois dire à propos de ce soldat comme de bien d'autres que souvent j'ai rencontré plus de regrets et de sympathie que d'absurdes rancunes.

Il consulta sa montre, l'heure du départ était dépassée et mes deux gaillards attendaient le sabre sous le bras gauche, pour me conduire à Billancourt.

Les étapes étaient courtes, mais il était écrit qu'elles devaient être remplies d'incidents étranges.

Mes gendarmes avaient continué leurs amères lamentations sur les fourrages, et la chaleur de la discussion imprimait à leurs pas une allure fantastique accompagnée de gestes bizarres n'appartenant pas à la gravité traditionnelle de ces hommes d'élite : ils ne s'occupaient pas plus de moi que si je n'avais jamais existé.

Cependant, les vins blancs, les quarts et la promenade avaient éveillé mon appétit. Cherchant à provoquer l'attention de mes guides, je les pris par les bras, montrant l'étal appétissant d'une charcuterie, et leur demandai l'autorisation d'acheter quelques vivres, ce qu'ils m'accordèrent obligeamment.

Pensant qu'ils allaient m'attendre, ou tout au moins ralentir le pas, je pénétrai dans la boutique et m'emparant de la fourchette toujours à la disposition des clients sur la boîte à deux couvercles, chauffée à la braise, je jetai mon dévolu sur une palette rose et fumante, deux saucisses plates et une andouillette ; puis, réglant à la hâte, j'entrai chez le boulanger voisin. Mais c'était une heure de sortie pour les ouvriers ; la boutique était pleine. Toutes ces démarches d'un homme affamé prirent un certain temps, et quand je sortis, il me fut impossible, en explorant la route aussi loin que ma vue le permit, d'apercevoir l'ombre d'un chapeau, ou la moindre trace de ces baudriers blancs et jaunes si redoutés des malfaiteurs.

J'étais dans une anxiété cruelle, demandant aux flâneurs si par hasard ils n'avaient pas eu connaissance de deux gendarmes, gesticulant et marchant vite. Tous me répondaient qu'ils n'avaient rien vu, mais en ouvrant des yeux tout grands, de l'ahurissement provoqué par mon costume de l'autre monde.

J'allais renoncer à mes recherches et gagner doucement la gendarmerie de Billancourt, tout en regrettant les jours de clous suspendus sur la tête de mes deux lurons, quand un indigène m'affirma que deux gendarmes paraissant fort en colère étaient entrés chez un marchand de vin, sur la gauche.

- Là-bas ! là-bas ! dit-il en étendant le bras et montrant l'horizon.

L'espoir entra dans mon cœur et, suivant l'interminable route sans laisser une auberge inexplorée, j'aperçus enfin mes gaillards assis près d'un poêle, et gesticulant le sabre entre les cuisses.

Sur la table : un litre, deux verres vides, un troisième plein qui attendait, et me fut cordialement offert.

A mon tour, je versai, pour avoir le plaisir de trinquer, les priant de me laisser goûter ma charcuterie pendant qu'ils continueraient leur intéressante conversation ; puis je frappai sur la table avec énergie, demandant un nouveau litre. Cette attitude me mit dans leur intimité et fit que souvent ils me consultèrent du regard, provoquant mon approbation.

Quoique pensant à autre chose, des mots frappaient mon oreille au milieu du crépitement de la discussion : foin, paille, avoine ; alors, quand j'y paraissais invité, je lâchais, avec une grande hypocrisie de conviction, quelques exclamations sonores, dans le genre de : nom d'une pipe ! bigre ! saperlotte ! qui ne me compromettaient guère et me firent passer pour un homme de sens et jugeant bien.

Trois litres, trois cafés et plusieurs carafons supplémentaires furent héroïquement vidés là, mais le charme du voyage allait se rompre.

A la caserne, ce fut une femme qui m'ouvrit les portes de la prison. Vexée sans doute de ne pas porter l'uniforme, elle se montra bassement insolente, me proposant à manger, demandant si j'avais de l'argent ; mais encore sous l'impression de l'excellente charcuterie, du bon vin, des carafons et du grand air, je l'envoyai paître avec une insolence absolument supérieure à la sienne, et me plongeai dans les douces rêveries du lit de camp.

Ce fut ma dernière joie, nous allions nous engouffrer dans Paris en ruines, et mes nouveaux gendarmes, hommes forts polis du reste, manquaient absolument d'originalité. Ils accrochèrent à mes poignets leur ridicule chaînette, invoquant avec des excuses la sévérité des règlements qui les exposaient à des peines sérieuses s'ils rencontraient un de leurs officiers.

Je leur tendis machinalement les bras, disant adieu pour longtemps à la poésie des grands chemins, à cette profonde mélancolie que m'avaient inspirée les tombes semées au hasard de la bataille, sous les arbres en sommeil, et déjà recouvertes par les ronces de l'oubli.

Monceaux de terre, tous semblables dans le parc royal silencieux, où se lisaient, sur d'humbles croix, des noms inconnus, terribles souvenirs de haine sauvage, et des luttes acharnées d'hommes créés pour se tendre les bras.

Ici, Fritz, de l'artillerie, Wilhem, de la garde. Un *fransais* se trouvait souvent répété avec son orthographe étrange, mais qui laissait l'impression du respect des Allemands pour nos morts.

Ayant loyalement combattu, il avait été de mon devoir de saluer toutes ces tombes, car si les fleurs des champs ont la même féerie dans les plaines au delà du Rhin, les larmes des mères puisent leur source dans les mêmes angoisses d'un semblable désespoir.

Toutes ces choses étaient déjà le passé, la prison allait m'étreindre de son insipide ennui.

Nous prîmes le bateau-mouche, mes gendarmes me firent asseoir réglementairement entre eux, et sortirent de leurs poches deux mouchoirs d'ordonnance, puis deux binocles paraissant venir de chez le même opticien qu'ils essayèrent avec un soin religieux, déplièrent deux numéros du Petit Journal, et je les vis s'abîmer dans la contemplation des faits divers.

Mon costume avait toujours le même succès, mais je ne daignais plus en tirer vanité.

Devant la Cour des comptes, des jeunes gens très bien, désirant attirer l'attention des dames en provoquant un homme sans défense, m'insultèrent lâchement.

L'un d'eux me dit :

C'est toi qui as mis le feu à ça, canaille !

Et se croyant encore à la semaine sanglante, il s'avança le poing tendu, comme s'il allait me frapper.

Mes deux gendarmes levèrent ensemble deux nez jumeaux, lâchèrent les binocles, et celui de droite répliqua d'un ton sec :

Pas un mot de plus ! ou de suite au clou en descendant.

Un officier d'infanterie qui se trouvait là parut approuver d'un sourire ; et ce fut tout.

Au premier ponton, les jeunes gens, qui paraissaient avoir trop déjeuné, se hâtèrent de prendre le large et nous laissèrent la paix.

Quant à moi, j'aspirais après le calme de la cellule, calme dont je ne pus cependant jouir de suite, les papiers n'étant pas en règle.

Tout en me serrant la main, l'excellent père Brémant me dit que, bien que désirant m'être agréable, il ne pouvait pas me recevoir, que je devais retourner au bureau des prisons, à la Préfecture de police, solliciter l'honneur de réintégrer mon domicile, à Mazas(voir *** en fin de chapitre).

Nous dûmes repartir, et mes gendarmes, si sobres jusque-là, me firent entrer presque de force dans une variété de débits où nous vidâmes des apéritifs à n'en plus voir la fin.

Depuis cette époque, si je vois les piétons avec indifférence, j'ai de la sympathie pour les gendarmes à éperons et à grands sabres.

(*) Cattelain fut condamné le 22 septembre 1871 par la 9 e chambre correctionnelle. Il était défendu par Me Human. Deux témoins à charge comparurent. L'un deux était banquier. M. Desbrousses, chez lequel on avait réquisitionné une somme de 13 millions, que Cattelain fit porter au ministère des Finances, et qui fut ensuite rendue intégralement à son propriétaire. Cattelain fut enfermé à Mazas (sauf les quelques jours où il séjourna dans les prisons de Versailles, ainsi qu'il le dit), et accomplit sa peine jour pour jour. Dix-huit mois environ après son incarcération, on le traduisit de nouveau en jugement, mais, comme on s'aperçut qu'il avait déjà été condamné pour les mêmes faits, il fut acquitté.

(**)Voici, d'après un témoin oculaire, l'aspect de la salle du Conseil de guerre de Versailles, devant lequel défilèrent la plupart des hommes de la Commune :

" C'est une salle immense, très bête, qui ne signifie rien du tout. De grands murs, de grandes fenêtres, un grand espace où se perd l'estrade dressée pour le Conseil... Les avocats n'ont rien à dire, mais les accusés et les journalistes pourraient très bien ne pas être contents. La tribune de la Presse est une sorte de perchoir en bois blanc, où ceux de nos confrères qui n'ont pas pratiqué assidûment la gymnastique ont dû éprouver quelques difficultés à se jucher... Le public qui s'assied est mieux partagé; il a des banquettes, sans dossiers mais avec du crin dedans, de vraies banquettes. Les dames dominant. On avait dit qu'elles ne devaient pas être admises, mais c'était pour rire." (Croquis révolutionnaires. Pof, 1872.)

(***) Régulièrement, Cattelain eût dû accomplir la peine dans une maison centrale. Il dut à l'humanité de M. de Beauvais, médecin de la prison, dont il parle d'ailleurs plus loin, de rester à Paris, où sa femme le pouvait voir trois fois par semaine. On l'occupait à dessiner et à graver, et on avait mis à sa disposition la salle de la bibliothèque qui lui servait d'atelier. C'est là qu'il fit entre autres, d'après une photographie, le portrait de l'abbé Deguerry, l'un des otages. Détail curieux, ce fut l'abbé Dufour, aumônier de la prison, qui posa devant Cattelain.

Chapitre XXIV

L'ami Verset

J'étais un bien mauvais galopin, il y a longtemps, quand j'allais quelquefois le soir rue de l'Ecole-de-Médecine, pour y apprendre le dessin.

Pourquoi toujours revenir sur le passé ? La vie est si courte !

Je me souviens de trois surveillants : Giraut, vieux soldat décoré ; Mallard, un long maigre ; et Cauvin, le plus dur de tous.

On n'a pas idée des farces que nous avons faites à ces pauvres gens.

Le père Plumereau, concierge de l'école, avait beau mettre son bel uniforme à boutons dorés, rien ne nous arrêtait ; nous cassions les plâtres et démontions les portes, sans penser à la colère de M. Belloc, notre directeur, et aux parents qui travaillaient dur pour payer les fredaines de tous.

J'étais un des turbulents, et je mettais ma gloire à paraître terrible.

On est plein de vanité, quand on est enfant.

Plus tard, c'est la même chose, seulement on est plus hypocrite.

Je suis quelquefois triste en pensant à ces pauvres gardiens, morts depuis longtemps, et qui, pour un mince salaire, consentaient à conduire notre bande de jeunes gredins.

Le père Mallard avait un sourire aimable, quand par hasard on lui parlait avec douceur.

Il toussait en courbant son grand corps vers la tombe.

J'avais du respect pour le père Mallard, et souvent, en levant mes yeux de gamin sur sa faiblesse, j'y sentais des larmes de pitié.

Alors je me battais avec ceux qui le tourmentaient.

Je ne dis pas les raclées reçues des élèves sérieux, les plus âgés, qui goûtaient peu les plaisanteries, et nous corrigeaient vigoureusement.

Il y avait là de rudes lapins, qui piochaient ferme.

On les connaît maintenant, ils s'appellent : Aubé, Chaplain, Chéret, Cugnot, Régamey, Ribot et tant d'autres.

Il y avait aussi des types bizarres, qui arrivaient à l'heure, s'asseyaient avec calme, et paraissaient cloués à leur banc pendant les heures de classe.

On les voyait lever des têtes fantastiques sur le modèle et les ramener sur leur travail avec une lenteur de tortue.

Ils n'avaient pas d'enthousiasme, mais une ténacité de vrille.

Verset avait été de ceux-là.

Pauvre Verset !

Je le vois encore avec sa redingote d'un autre âge, et sa casquette étrange à longue visière.

C'était un souffre-douleur.

Il ne se plaignait jamais.

Les boulettes de pain, la terre des modeleurs et les bousculades l'accablaient. Il levait sa tête pâle et maigre, sans un mouvement de colère ou de mépris, semblait indifférent à la haine de tous

et, méthodiquement, reportait son regard de cadavre sur une œuvre qu'il rêvait peut-être, mais ne voyait pas. Il grattait le papier avec la patience du castor ou du lapidaire.

J'ai connu Verset, des années, toujours le même. Je ne lui ai jamais vu faire un progrès.

Il était trop grand et mince, avec une figure flétrie ; et il ne lui manquait que des bonnes vierges de plomb sur sa casquette fantastique pour avoir l'aspect d'un Louis XI enlaidi.

Verset avait une mère... pauvre mère ! On l'eût prise pour sa sœur aînée ou pour sa fille.

Le soir, à 9 heures, elle venait attendre l'adoration de sa vie, son grand fils idiot. Elle avait un regard doux comme un souffle d'ange, et m'imposait un respect mystérieux.

Je la vois toujours, pauvrement vêtue mais propre, avec un grand cabas.

Elle faisait probablement des ménages, et me demandait souvent les yeux brillant de bonté :

Comment va mon garçon ? Apprend-il bien ?

Elle espérait sans doute un artiste pour l'avenir, et disait dans son cœur : « Il sera mon bâton de vieillesse ».

Quand elle me questionnait, je mentais pour lui faire plaisir, mais j'étais ému de sa tendresse en songeant à ceux que j'avais perdus...

Car j'étais seul au monde... et je pensais à la grande boîte blanche et aux hommes noirs, qui avaient emporté celle qui me berçait tendrement au chant des psaumes.

Et puis j'ai grandi, sans goûter aux joies de la jeunesse et donné sept longues années à ce qu'on appelle la patrie, et l'enfance, et les roses des joues, et la joie de vivre, tout avait disparu dans une fumée d'ennui.

Je suis vieux maintenant ; et toutes ces choses sont loin dans le passé.

J'ai revu Verset, chaussée Clignancourt, pendant le siège, avec son éternelle redingote, sa grande casquette, la figure immobile et résignée mais un peu plus pâle.

Je lui demandai ce qu'il faisait : il me répondit, comme en se plaignant de la société, qu'il n'avait jamais pu gagner d'argent avec le dessin.

Je lui parlai vaguement de sa mère ; elle était morte !

Je poursuivis ma route avec indifférence, on était peu sensible à cette époque, où des cadavres déchirés se donnaient rendez-vous dans tous les coins.

On buvait pour s'étourdir et se battre ; car il faut un peu d'ivresse ou de folie, pour tuer et fouiller avec du fer dans les poitrines de pauvres jeunes gens qui ne vous ont rien fait, et dont les mères, au loin, dans les pays perdus, sont tremblantes d'angoisse et d'horreur.

J'avais, ma foi ! bien autre chose à faire que de m'occuper d'un camarade d'école.

Laissant ceux que j'aimais, manquant de tout, je partais pour Bondy, dans la misère et dans la neige.

Quelle bonne chose que le printemps lorsque les fleurs s'épanouissent et qu'un feu d'artifice de parfums vous monte à la tête !

J'avais fait un bien dur métier pendant les mauvais jours, et j'étais tout heureux, par un beau matin, d'aller goûter un peu d'air pur et de soleil.

Ma Désirée était à mon côté ; j'avais toutes les joies.

Nous avons oublié, ce jour-là, les malheurs de la guerre et de la captivité où son amour m'avait aidé à vivre, ses trente ans qui allaient bientôt sonner et mes cheveux gris.

Nous allions au hasard, riant au ciel bleu et cueillant sans pitié de jolies fleurs.

J'effeuillais des marguerites et disais tout gaiement :

- Je t'aime...un peu...

Puis, au mot beaucoup, je jetais la fleur en riant avec un sanglot de tendresse, Désirée pendue à mon bras levait sur moi ses yeux adorés et répondait :

- Il y a longtemps que je le sais, laisse donc ces pauvres fleurs tranquilles.

Et nous valsions dans la poussière (je n'ai jamais valsé qu'avec elle) et notre âme s'ouvrait au chant des oiseaux.

C'est curieux tout de même, on ne voit pas comme on est quand on doit s'aimer toujours.

Pour elle, j'étais le plus jeune et le plus beau, et le monde entier n'aurait pu payer son sourire à mon admiration.

Nous avons mangé de la friture sous une tonnelle de vigne vierge en buvant du vin du pays, puis joué au tonneau sans toucher une seule fois la grenouille qui pourtant ouvrait bien grande sa gueule de cuivre.

Nous nous étions assis dans l'herbe, près d'un vieux pêcheur, serrés l'un contre l'autre, la main dans la main, retenant notre haleine en regardant sautiller la plume.

Le pêcheur, par des gestes pleins d'anxiété, semblait dire :

- ça mord !

Je me penchais vers Désirée et répétais tout bas :

- ça mord !

Sans penser que nous aurions dû bousculer le vieil endurci, jeter dans l'eau des pierres, et crier à tue-tête aux poissons :

- C'est le printemps, pauvres petits ! La canne de ce vilain citoyen vous dérange ! Montrez donc au nouveau soleil vos ventres d'azur, et filez comme des flèches, en faisant des culbutes de joie. Caressez-vous de vos yeux immobiles, si beaux qu'ils semblent des bagues de riches, et frottez vos jolis museaux froids. Dites-vous des choses d'amour, il n'y a pas de danger que nous vous dérangions.

Les canotiers passaient en chantant et montraient à la verdure des rives leurs bras nus et leurs maîtresses.

Nous revenions heureux, peut-être avais-je une petite pointe de gaîté ; mais c'est une bonne chose de temps en temps. Puis j'étais dans mon droit : un si beau soleil et tant de misères à oublier !

Il faisait chaud pour regagner Montmartre, et nous passions par les rues désertes, afin de trouver un peu d'ombre.

Nous suivions un mur interminable qui devait enclore un parc de gens sérieux.

Tout à coup, Désirée me montra du doigt une forme noire dans une encoignure.

Elle avait peur ...

Je m'approchai ...

C'était un amas sans nom. Je distinguai un sac, des ordures, un croc de chiffonnier, des loques... et, au milieu, une forme humaine, la face tournée vers le ciel.

En haut du mur, des arbres mal peignés et mutins ressemblaient à des curieux qui se penchaient lentement pour voir ce qui se passe chez le voisin.

Ce qu'ils paraissaient insolents, ces arbres pleins de santé, laissant tomber les débris de leur vie en parcelles blanches et roses ! Le tas d'ordures en était tout couvert.

Ils restaient indifférents, et croisaient leurs branches comme des filles rieuses se donnent le bras pour aller à la danse.

Ils faisaient l'éventail sur le chemin.

On eût dit une ombrelle de parfums sur un cercueil.

L'homme était là couché, la tête levée vers celui qui doit voir toutes choses, et recevait cette ondée de printemps avec la figure immobile et résignée que je lui avais toujours connue.

C'était Verset !

Verset, qui n'avait jamais su rien dire aux hommes, devait en dire bien long à la nature, en contemplant ce grand rideau bleu.

Il tenait dans sa main débile une croûte sèche ramassée quelque part, et, par instant, la portait à sa bouche, sans que son œil morne quittât sa morne contemplation.

Désirée était devenue triste, et tout frissonnant je la tenais serrée contre ma poitrine.

Nous parlions bas comme devant un mort.

Verset ne s'occupait de rien, il avait autre chose à faire et causait avec Dieu ...

Je me doute de ce qu'il pouvait lui dire :

« Qu'est-ce donc que je t'ai fait, à toi, tout-puissant éternellement jeune, qu'adorent les anges ? Et ma mère a-t-elle fait du mal en aimant son fils ? Tu m'as pourtant retiré mon soutien, ma seule joie... mais que ton saint nom soit béni, puisqu'elle m'apprenait à célébrer tes louanges.

J'étais donc bien coupable quand mes yeux s'ouvrirent à ce beau soleil que je maudis ? Va, ce ne sera pas long, et je trouverai bientôt le repos... Peut-être, en trouant mon cadavre, un ver m'apportera, de ses funèbres courses, quelque débris de ces gracieux visages que je regardais avec tant de désir, et qui me crachaient leur mépris à la face. Pourquoi donc, ô mon Dieu ! L'éternelle laideur pour moi, et tant de sourires pour les heureux. »

La figure pâle de Verset disait ces choses et bien d'autres. Un pinson l'accompagnait chantant :

« Je ne te dédaigne pas, cher camarade. Tu vois, je suis sur ta tête comme un cimier sur un casque. Les heureux sont bruyants et me feraient chanter faux.

Je viens te tenir compagnie. »

Je touchai le bras de Verset et lui dis :

- Me reconnais-tu ? Souviens-toi, je t'ai connu à l'école de dessin en 1850, il y a longtemps... Et puis nous nous sommes revus pendant la guerre, à Montmartre, quand il faisait si froid ?

Verset tourna lentement son visage vers nous et regarda Désirée qui souriait à travers ses larmes, en lui tendant sa petite main blanche tant de fois pressée sur mes lèvres.

C'était sans doute la seule main de femme qu'il eût jamais touchée !

Puis nous partîmes le cœur gros.

Je me souviens qu'il y a vingt ans, un soir que je n'avais pas de crayon et que je sollicitais vainement l'obligeance de mes camarades, Verset me prêta deux sous.

J'ai répandu des larmes sur sa misère... et je n'ai pas songé à lui payer ma dette !

Appendice

M. de Beauvais

(Sous ce titre, nous avons trouvé dans le manuscrit de Cattelain une page détachée qui ne se rattache à aucun des chapitres précédents, et que nous donnons ci-dessous.)

Je viens de m'apercevoir que notre docteur a remplacé le petit ruban qu'il avait à la boutonnière par une rosette d'officier.

Je lui ai présenté mes sincères félicitations.

M. de Beauvais, médecin en chef de Mazas, est un homme dont la vie entière a été consacrée aux vaincus.

Sous l'Empire, il était le consolateur et l'ami des républicains qui passaient par son service.

Pendant la Commune, il a montré un dévouement héroïque aux otages, et maintenant il est le même pour nous, les vaincus d'aujourd'hui.

C'est à M. de Beauvais que je dois d'avoir quitté les prisons de Versailles.

C'est lui qui m'a gardé du transfèrement dans une maison centrale.

C'est encore lui qui m'a fait obtenir la place de bibliothécaire, place qui me laisse dans la prison une liberté relative.

Je suis donc heureux de voir honorer, par cette haute distinction, le courage et l'abnégation.

Le champ de bataille de la science a ses dangers. En 1848, M. de Beauvais, alors tout jeune médecin, s'est jeté dans la mêlée, soignant sans distinction insurgés ou soldats.

Pendant une opération, un jet de sang corrompu l'atteignit à un œil qui fut perdu.

On le fit chevalier.

J'ai su tous ces détails par de vieux gardiens.

Dans les jours d'émeute ou dans les grands froids ; pendant le bombardement ou sous des grêles de balles, à 10 heures, on entendait l'invariable appel du gardien de la porte :

- Les malades, à la visite !

Sommaire

Avant-Propos		page 2
Chapitre premier	Le sergent l'Ecumoire	page 4
Chapitre II	Comment on devient révolutionnaire	page 12
Chapitre III	18 mars - Clément Thomas	page 15
Chapitre IV	Chef de la Sûreté	page 19
Chapitre V	Ce qu'est la Sûreté - Les Utopistes - Projet de réforme de la Commune	page 24
Chapitre VI	Duval	page 35
Chapitre VII	Raoul Rigault	page 36
Chapitre VIII	Ferré	page 38
Chapitre IX	Ruault	page 40
Chapitre X	Charles Lalou	page 47
Chapitre XI	Une révolte au Dépôt	page 49
Chapitre XII	Les journaux sous la Commune - Rochefort	page 51
Chapitre XIII	Les Secours	page 54
Chapitre XIV	Deux officiers	page 57
Chapitre XV	Lullier	page 58
Chapitre XVI	Cousin - Mathias	page 60
Chapitre XVII	Chaudey	page 62
Chapitre XVIII	A la morgue	page 66
Chapitre XIX	L'Internationale	page 69
Chapitre XX	Les Egouts	page 71
Chapitre XXI	Le Dernier Jour	page 73
Chapitre XXII	Versailles	page 81
Chapitre XXIII	Retour de Versailles - Histoire d'un chapeau	page 84
Chapitre XXIV	L'ami Verset	page 93
Appendice	M. de Beauvais	page 97
Sommaire		page 98